

SURVIVANT DE BIR HAKEIM

DOMINGO LOPEZ, *caporal de la 13 DBLE*



Archives Blandine Bongrand Saint-Hillier - Transcription F. Roumeguère, Février 2018



Cher Lecteur

Ayant de commencer la lecture de ce livre, pense que celui qui l'a écrit n'est pas un homme de lettres et qu'il n'a pas la prétention de l'être.

J'ai acquiescé à la demande de quelques amis et pour donner à ma mère et à mes frères un peu de bonheur, qui les a quittés durant le temps que j'ai passé loin de la patrie, et aussi en souvenir de ceux qui furent mes compagnons, pour ceux qui vivent et pour ceux qui, comme Aguado SEQUIERA, laissèrent glorieusement leur vie sur les champs de bataille.

Je ne me perds pas dans de belles phrases, ni formes académiques, car je ne les connais pas. Mon seul but est de relater en la forme la plus réelle qu'il me soit possible, les misères et les douleurs de la guerre, les angoisses, la crainte et l'incertitude que nous avons vécue durant quatre années ... et dire "vivre" c'est mal dire, parce que la guerre ne se vit pas, c'est une agonie.

Lis ce livre, mais avant, prédispose ton esprit à la bienveillance, pour pardonner les erreurs qui peuvent se glisser dans ces simples lignes et qui vont jusqu' à une certaine rusticité créole.

Si cela te fait passer quelques heures distrayantes, cela me sera agréable, afin d'alléger le poids de tes journées préoccupées et je serai heureux de cela.

S'il ne t'est pas agréable, crois que je saurai m'excuser, parce que j'ai fait du mieux que j'ai pu.

L'AUTEUR.

Personne ne peut avoir oublié quelles émotions, depuis 1937, commencèrent à faire trembler la paix.

Il y a des faits qui demeurent indélébilement gravés dans l'esprit des peuples et des personnes.

En cette année de 1937 un sombre sinistre commença à planer sur le monde, les cœurs se contractèrent et les gorges se serrèrent d'angoisse ; cette ombre se projettera par les ailes noires des aigles germains planant sur l'Autriche et celle-ci sera sa première victime.

Quelques mois après, les vautours s'abattirent sur la Tchécoslovaquie. Les conversations et les conférences s'organisèrent pour éviter ce nouvel accident. Farce et comédie ! la chance de la petite République était perdue.

Les chanceliers européens montèrent au repaire de Berchtesgaden. Quelques-uns avaient le regret de leur âge avancé et de leur faiblesse alarmante ; ceux-ci montaient sur les genoux avec un parapluie sous le bras : magnifique modèle pour un peintre qui chercherait à graver une toile intitulée « l'Humiliation ».

Hais cela ne satisfait pas l'appétit des hyènes grises qui se jetèrent sur la Pologne, faisant éclater un incendie effrayant.

Pour défendre leur honneur et leur sécurité, l'Angleterre et la France prirent les armes, mais il était trop tard et nous, jeunes libres de l'Amérique, pouvions-nous rester impassibles et indifférents devant tant de crimes perpétrés contre l'humanité ? Était-il possible que notre sang ne s'enflamme avec la même intensité que le feu qui dévorait le vieux continent ? Ne rien faire pour le bien-être commun que discuter avec les stratèges de café et coller des bandes de couleur sur les cartes pour marquer l'avance des armées en lutte ?

Était-ce le moment de prendre les armes ? Entreprise folle ? Peut-être ! Cela faisait rire beaucoup de personnes.

Qu'est un homme dans ce chaos de fer et de feu ? Rien. Et j'affirme que si tous les hommes épris de liberté avaient pensé ainsi, la France n'aurait pas compris dans ses rangs 150.000 volontaires.

Et pour terminer, j'ai fait la guerre, emporté par mon amour de la France, mère de la civilisation.

J'ai fait la guerre pour pouvoir crier bien haut J'ai défendu avec mes bras les idéaux de la démocratie et j'ai le droit d'être un homme libre". C'est pourquoi j'ai fait la guerre.

Dans le courant de Septembre 1941 nous nous informons, en lisant un journal, que plusieurs courageux jeunes uruguayens étaient partis s'enrôler en Angleterre, dans l'armée de la France libre pour combattre la bête nazie.

Nous aussi allions l'atteindre, après avoir cherché inutilement des moyens, embarquer vers la vieille Angleterre, pour une fois pouvoir être utile à la noble cause de la démocratie, avec les armes à la main.

Depuis le triste moment où éclata la guerre, nous faisons la promesse formelle d'y participer à la première occasion qui se présenterait.

Nous étions allés à l'Ambassade Française en 1939, où l'on nous remercia de nous présenter volontaires. Mais, à ce moment, il était nécessaire pour s'enrôler d'être français ou fils de français, résolution qui ne nous contentait pas, car nous pensions depuis le premier moment que ce serait une guerre universelle qui enrôlerait tous les hommes libres contre la tyrannie et l'oppression ; mais en attendant, ne devaient être sélectionnés que les nations non volontaires pour la lutte à mort contre l'arrogante Allemagne.

Nous nous devons d'accomplir notre désir par un autre moyen. Nous nous dirigeâmes au consulat belge pour nous enrôler comme marins sur un vapeur battant pavillon belge avec, comme but, de désertier en arrivant en Angleterre et nous enrôler dans l'armée des démocrates.

Le consulat belge, dans une entrevue, nous promit que quand il y aurait un bateau avec des places libres il nous appellerait. Le temps passait... et rien. Déjà nous perdions l'espoir d'accomplir la promesse que nous avions faite.

Quand arriva le jour heureux où notre regard parcourut la lettre nous appelant, nous lançâmes loin le journal et courûmes dans la rue pour aller directement à l'ambassade anglaise où l'on nous indiqua que l'on enrôlait les volontaires dans les Forces Françaises Libres. Nous arrivions à nos fins.

Nous fûmes reçus par M. LALOUR qui remplit nos fiches avec nos renseignements personnels, demandant dans quelle arme nous désirions servir nous répondîmes dans n'importe laquelle et que notre seul désir était de lutter, l'arme et le climat nous seraient à tous indifférents.

Ils firent un certificat médical, lequel mentionnait que notre organisme pouvait supporter un quelconque climat et je m'en fus faire rédiger ce certificat par un ami médecin, le Dr BONIFACIO URIOSTE LOPEZ, qui était à ce moment Interne dans un hôpital militaire.

Après toutes ces démarches, nous reçûmes du Comité de France libre un bref communiqué. Notre émotion ne peut se décrire. Avant de l'ouvrir (nous avons pris un verre d'alcool) nous ressentions dans notre poitrine quelque chose que jamais nous n'avions senti avant, nous pressentions que cette enveloppe contenait notre joie... : pouvoir accomplir notre devoir avec nous-mêmes et apporter notre enthousiasme et notre jeunesse à la cause sacrée de la liberté

Lentement, nous refrénions l'extraordinaire émotion qui s'était emparée de tout notre être. Nous déchirions l'enveloppe et lisions « *Avons reçu lettres de Londres qui intéressent beaucoup, passez à notre bureau le plus rapidement possible* ». Peu de paroles, mais quelle signification pour nous autres.

A deux heures de l'après-midi, nous nous présentions au Comité. « *Nous avons reçu*, nous dit LALOUR, réponse de Londres, (petite pause pour étudier notre réaction), vous êtes acceptés comme volontaires dans les Forces Françaises Libres, maintenant vous devez attendre un bateau, lequel vous conduira en Angleterre ».

Que ressentions-nous à ce moment ? joie, peur, ne pas pouvoir prendre ce bateau, nous ne savions définir tant d'extraordinaires sensations, telle confusion de sentiments.

Dominant nos émotions comme nous le pouvions nous demandâmes ce que nous devions emporter pour le voyage. On nous recommanda de nous charger le moins possible.

Nouvelles démarches pour l'obtention du passeport et autres papiers, que nous devions heureusement avoir sans difficultés

La première partie de notre demande était terminée pour obtenir l'acceptation de notre offre comme volontaires de guerre pour défendre l'idéal démocratique. A partir de cet instant, nous nous imaginions intégrés dans les Forces DE LA LIBERTE et notre pensée et nos inquiétudes se concrétisaient en un seul point : "PARTIR". Nous arrivâmes ainsi le 11 Novembre 1941, ce furent nos derniers moments dans la patrie que nous abandonnions.

Un après-midi gris un peu froid, comme s'il voulait se mettre dans la note, comme l'état d'esprit qui nous animait. Quelques minutes avant de lever l'ancre, nous remîmes une lettre à une jeune fille ici présente, pour qu'elle la postât quand le bateau larguerait les amarres. Par cette lettre, nous faisons comprendre à nos familles que nous allions bien.



La manœuvre de lever l'ancre commença vers 17h.30. Dans le port, beaucoup de personnes et beaucoup d'émotion, larmes dans les yeux de ceux qui partaient et larmes aussi dans les yeux de ceux qui restaient. Sans nous vanter de dureté de cœur, nous demeurions presque indifférents devant ces démonstrations de douleur, avant cette séparation qui pouvait être éternelle. Nous croyions que c'était un manque de sensibilité, il devait battre en nous une espèce d'esprit fataliste, une conviction très intime que nous jouions l'ultime carte face au destin et étions absolument disposés à perdre.

Le "NORTHUMBERLAND", c'est ainsi que s'appelait le bateau qui nous conduisait à notre destin, commença à se mouvoir lentement, nonchalamment. Les gens couraient aux remparts comme pour nous accompagner une minute de plus. Quelques larmes rebelles mouillèrent

les joues de quelques-uns de nos futurs soldats de la démocratie. Les mouchoirs s'agitaient et sur le fleuve le bateau s'éloignait... s'éloignait...

Un long moment nous demeurâmes sur le pont, quelques minutes, quelques heures peut-être, en contemplation ; nous tentions de graver dans nos yeux ce morceau de terre que nous aimions tant. Les ombres de la nuit et la distance de plus en plus grande qui nous séparait des côtes de Montevideo, les faisaient s'estomper. Nous distinguions ses lumières. Les reverrions-nous quelque jour ? reposerions-nous le pied sur cette terre que nous sentions battre dans nos propres entrailles ? Mère, frères, patrie, tout abandonner et dans le cœur et la pensée une lumière rayonnante qui guide nos pas, notre idéal de démocratie et de liberté.

A tous nous offrons l'unique chose que nous possédions : notre sang et nos bras.

Cette lumière répond de la tristesse momentanée qui commence à envahir nos esprits, dangereuse ennemie, ressemblant à un péril.

Les lumières se perdaient complètement, l'eau et le ciel nous entouraient... le ciel et l'eau... la nuit tombait ; alors nous restions à contempler distraitemment et à écouter le murmure des vagues se heurtant contre la coque du bateau. Nous aurions voulu ne pas penser, pourquoi ? Il commença à souffler une brise fraîche et nous descendîmes nous réunir avec les compagnons de voyage avec lesquels nous fîmes connaissance. Parmi nous se trouvaient des Chiliens, des Argentins, des Anglais, et quelques Uruguayens. Il y avait aussi un contingent de Polonais voyageant en troisième classe, dont le passage était payé par leur gouvernement.

Pendant que nous espérions l'heure du dîner, nous buvions les apéritifs que nous vendait le barman du bateau à si bas prix, que nous prenions plaisir à les consumer.

Après le dîner, nous jouions à un petit jeu anglais, pour passer le temps ; des dollars que l'on nous avait donné avant d'embarquer il ne nous restait pas un centime, parce que BOLANI, un des Uruguayens, nous laissait sans argent pour le reste du voyage.

Les jours suivants nous commençâmes à faire des exercices de saut. L'on nous désigna les locaux que nous devions occuper en cas de naufrage et, quand sonneraient les sonnettes d'alarme, tout le monde devrait courir occuper le sien. Mais après, ce fut une chose de tous les jours et à chaque moment, de sorte que quelques-uns choisirent de rester dormir ; les timbres sonnaient jusqu'à se rompre.

Le voyage continuait et chaque jour qui passait nous était plus monotone et plus insupportable. Nous avions tout relu de ce que nous possédions comme lecture.

Pour empirer la situation, la chaleur de l'Equateur nous écrasait et, à cause de l'ennui, notre caractère commençait à s'aigrir, il y avait des débuts de querelles entre nous qui furent lamentables et il semblait que nous ne pouvions être plusieurs sud-américains, ensemble sans que naissent des disputes.

Les Polonais, de leur côté non plus n'étaient pas tranquilles et même il se produisit ce que nous espérions, c'est-à-dire l'incident que j'avais promis de raconter et qui fut le suivant : les Polonais voulurent se mutiner, alors ils furent enfermés et gardés par des sentinelles, ils firent la grève de la faim. L'affaire se solutionna et quelques jours plus tard, un membre de l'équipage s'affola, jetant des objets contre tout ce qui se présentait devant lui, il fut, par chance, réduit à l'impuissance et enfermé. Pensez que seules ces choses rompaient la monotonie de cette symphonie d'azur de l'eau et du ciel.

Le bateau continuait sa route en zig-zag pour dépister les probables dangereux sous-marins allemands et le soleil tombait sur nous comme du plomb en fusion. Nous naviguions dans les Caraïbes et nous semblions être près de Trinidad nous disions "sembler", parce que jamais on ne nous avait dit par où nous irions, ni même vers où ; mais nous étions confiants de voir bientôt la terre. Cela fit une nuit de plus. Nous étions de garde au canon de la poupe, sans pouvoir fumer, parce que c'était défendu de le faire sur le pont.

Nous étions un peu endormis quand vinrent les premiers rayons de soleil ; nous apercevions devant nous une cote de contour imprécis et nous le signalions à l'artilleur anglais avec qui nous montions la garde et qui dormait aussi. Nous lui demandâmes ce que c'était. L'île de la Trinité nous répondit-il, et il continua tranquillement à dormir comme s'il avait vu la terre hier. Nous le poussâmes du pied pour le réveiller complètement, voir la terre en ce moment était pour nous une joie si grande que nous nous sentions comme Colomb lorsqu'il découvrit l'Amérique.



Les lumières du soleil levant commencèrent à teinter l'horizon, la mer et l'île d'un rouge sang, c'est un spectacle difficile à oublier cette aube radieuse !

La matinée était très avancée, le vieux Northumberland jetait l'ancre. Alors commença un véritable défilé de petits bateaux conduits par des Indigènes qui s'approchaient du navire pour que nous leur jetions des pièces de monnaie dans l'eau, qu'ils recueillaient en plongeant avec une adresse admirable et sans faire cas des requins qui infestaient ces eaux.

En ce lieu, nous restâmes pour 4 à 5 jours et embarquâmes ici quelques jeunes qui venaient de terminer leurs cours de pilotage au Canada et allaient s'enrôler dans la glorieuse R.A.F. Enfin, nous levâmes l'ancre de La Trinité et continuâmes l'éternelle navigation en zig-zag de ce voyage qui nous donnait l'impression de ne jamais devoir se terminer. Il est intéressant de faire remarquer que notre compatriote BOLANI reçut une lettre de La Trinité, parce que ceci nous donna plus tard la portée de l'efficacité du service secret anglais.

Le voyage continua et nous arrivâmes au Canada, débarquant dans le port de Halifax ou devait se former le convoi afin d'arriver tous ensemble en Angleterre. Ayant, nous nous plaignions de la chaleur et maintenant nous nous plaignions du froid qui était terrible, et en plus de cela, un brouillard gelé nous pénétrait jusqu'aux poumons.

Nous partîmes du Canada en un convoi d'environ cinquante navires, escortés par de nombreux destroyers. Ce furent les petits bateaux de guerre qui furent la sauvegarde du commerce de l'Angleterre durant le plus terrible de la campagne sous-marine nazie, ils prêtèrent escorte à tous les convois alliés dans toutes les mers et par tous les temps.



Immédiatement après avoir abandonné le port d'Halifax, le lieutenant Hanna, de la marine de guerre anglaise et le chef du personnel de bord nous réunirent pour nous prévenir que, désormais, nous ne devrions pas abandonner les bouées de sauvetage pour dormir, car à n'importe quel moment nous pourrions être torpillés.

Ceci tourna au préjudice de la cuisine du bateau ; évidemment nous avions peur et, comme la nuit nous ne dormions guère, quand les cuisiniers s'éloignaient nous faisons passer PEREZ, un autre des Uruguayens, le plus petit, par une petite fenêtre qui de la salle à manger communiquait avec la cuisine et la saccagions matériellement. Ceci nous ne le faisons que pour passer un moment, occupés à quelque chose.

Nous dûmes supporter une tempête qui dura deux jours, sans une accalmie d'un instant. Ce vieux bateau de 20.000 tonnes était secoué par les immenses vagues, comme une coquille de noix. Des montagnes d'eau jaillissaient sur le pont, atteignant la salle à manger des officiers, qui fut inondée, détruisant une grande quantité d'assiettes et bouteilles du bar ; le contenu de ces dernières se répandit sur le plancher à notre grand regret car nous ne pouvions les approcher ; le piano dansait une sarabande folle et il fut nécessaire de l'attacher pour éviter un incident.

La seconde nuit de cette tempête déchaînée nous étions dans nos cabines - quelques-uns couchés, les autres se couchaient, quand retentit sur nos têtes une terrible explosion. Sans perdre une seconde, nous arrangions nos bouées de sauvetage parce que nous pensions la même chose : une torpille. Nous sortîmes dans le couloir et l'eau nous arriva jusqu'aux genoux, nous frôlions la panique. Par chance, à ce moment arriva un marin qui nous dit que c'était une vague un peu plus forte que les autres qui avait submergé le pont. Nous nous tranquillîsâmes.

Peu de jours plus tard nous croisions sur notre route une formation de bateaux de guerre qui, selon les commentaires, escortaient Churchill dans son voyage aux Etats-Unis. On ne nous

l'affirma pas, mais ne le nia pas non plus ; puis nous continuons notre voyage sans rien réellement digne de mention spéciale, et enfin nous arrivâmes.

Comme tout a une fin, ainsi se termina notre traversée, sans peine ni gloire, sans voir après avoir navigué par tout l'Atlantique, ni un sous-marin, ni un avion allemand. Jamais, jusqu'à ce moment, aucun convoi anglais n'était arrivé intact à destination.

Nous commençons bien et nous ne nous plaignions pas de notre chance.

Nous débarquâmes en Irlande du Nord, à Belfast, sa capitale. La première chose qui retint notre attention à l'entrée de la baie fut le contraste des couleurs de ses plages, avec l'azur foncé de la mer et le vert vif de la côte, paysage d'une grande beauté.



L'après-midi s'achevait et nous devions débarquer à vive allure ; non sans une certaine émotion nous abandonnions le vieux bateau et nous vîmes le garçon qui nous servait, appelé Johny, verser quelques larmes à notre départ.

Alors nous dispersâmes pour partir chacun par des routes différentes et des destins également incertains (ainsi Johny continuait sur la mer où il attendait la mort à chaque pas, et nous, avions les champs de bataille ; nous ne savions en quel endroit, mais nous savions que quelque part la mort nous guettait).

En ces circonstances naquit en nous un amour pour le prochain dont la vie, comme la nôtre, tenait à un fil. Amour qu'avant nous ne ressentions pas pour un ami intime.

Avec ces quarante-deux jours de voyage, nous étions bien près de clore le premier chapitre de l'entreprise que nous avions commencée à Montevideo.

Notre séjour à Belfast fut très bref, à peine 36 heures, nous goûtions le temps qui passait avec rapidité.

Nous étions logés dans un bel hôtel où s'offraient à nous toutes les commodités, avec l'inconvénient d'être gardés avec zèle et vigilance par des détectives anglais, sûrement parce que nous étions étrangers.

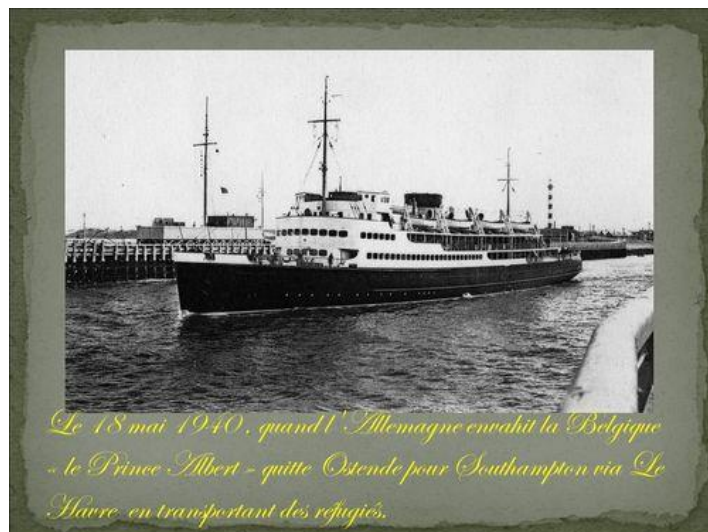
Comme vous l'imaginez, nous n'étions pas d'accord avec ces moyens, malgré toute leur logique, et nous essayâmes de nous échapper de l'hôtel ; pour cela nous demandâmes l'aide

de nos compagnons de voyage britanniques qui se char gèrent de converser avec les policiers ; pendant ce temps, nous nous glissâmes jusqu'à la rue. Heureusement, ils prirent la chose à la légère, quand ils s'aperçurent qu'il ne restait dans l'hôtel personne d'autre que ceux qui conversaient avec eux, ils les laissèrent sortir aussi.

Le jour suivant nous avions le champ libre et nous pûmes nous promener en toute tranquillité. Il fallait voir la curiosité des gens devant notre présence dans les rues de la ville ; ils nous regardaient réellement comme des oiseaux rares, chose due sans doute à la couleur de notre peau et à nos moustaches noires.

Si nous nous arrêtions à la porte de l'hôtel, on nous interrogeait sur notre nationalité, la raison pour laquelle nous nous trouvions ici et beaucoup d'autres choses qu'ils montraient du geste pour nous faire comprendre, mais nous réussissions à la fin à nous comprendre, à force de gestes de toutes sortes qui étaient très comiques. Ils ne pouvaient comprendre que nous avions laissé notre pays pour venir faire la guerre pour eux, ils ne se doutaient pas que cette lutte était aussi notre lutte, celle de l'humanité entière. Ce fut un point que très peu d'européens comprirent et même parmi nos compatriotes, il y en avait qui ne le comprenait pas encore.

Nous quittions Belfast la nuit, pour voyager dans un bateau petit mais luxueux qui, si ma mémoire ne se trompe pas, s'appelait « Prince Albert ».



VERS LONDRES

La traversée dura toute la nuit et nous amena en Angleterre, dans un petit port où nous primes le train qui nous conduisit à Londres. Brouillard épais et très froid : ainsi nous apparut la Grande-Bretagne.

Nous montions dans le train et nous nous installâmes tant bien que mal. Un monsieur répétait plusieurs fois "I am sorry", en fermant les portes des wagons ainsi continuait les précautions.

Le train dans lequel nous voyagions Jusqu'à Londres était suffisamment confortable, des compartiments pour six personnes, avec sièges pullman.

Avec les premières lueurs du jour, le train se mit en marche ; nous commençons à traverser la campagne anglaise très différente de la nôtre, entièrement divisée en petits lopins et le long de la voie ferrée tous les 4 ou 5 kilomètres, une gare.

Loin des sud-américains, nous ne savons quoi d'autre venait parce que, comme je l'ai déjà dit, nous étions enfermés, nous pouvions voir seulement le paysage, par les fenêtres.

A chaque halte que faisait le train, des femmes s'approchaient de nous et nous invitaient à prendre café et sandwiches, que nous acceptions enchantés.

Tout le jour, le train se traînait à travers villes et villages, jusqu'à ce que l'on nous annonce que nous étions dans les faubourgs de Londres.

Nous étions à la gare Victoria, qu'à travers les vitres tout le monde (re)connaissait. Il faisait presque nuit et nous vîmes seulement de la gare, un énorme hall fermé, avec une immense fenêtre.

Des camions français nous attendaient pour nous conduire. Nous traversâmes une grande ville arrivant de l'autre côté de la Tamise, et quand nous descendîmes des camions, nous nous trouvâmes face à face avec une construction que nous avons vu seulement dans les cinémas ; celui-ci était un énorme château donné, selon nos informations, par la reine Victoria ; nous ne nous rappelions plus à qui et à quelle fin, mais pour nous c'était une maison lugubre et encore était-elle joyeuse, surgissant avec son énorme masse des ombres de la nuit si nous la comparions à son intérieur "élégant", corridors interminables obscurs, d'une obscurité terrifiante où l'écho multipliait tous les bruits et les voix.



Patriotic School

Il fallait voir le pire de tout, les gens qui l'habitaient. Hommes de toutes races, presque tous rébarbatifs, inabordables, et nous devons confesser qu'une angoisse atroce oppressait notre

cœur et faisait un nœud dans notre gorge. Avec les camarades, nous nous consultions du regard sans qu'aucun se décide à dire aux autres ce qu'il pensait au fond de lui-même.

Ils nous appelèrent pour le dîner et personne n'avait d'appétit ; notre situation confuse ne nous avait pas quitté et qu'il n'en avait pas été ainsi, le dîner se serait chargé de le faire.

Quand nous allâmes dormir, nous le fîmes avec tous nos vêtements sous l'oreiller, parce que, en regardant les visages de nos autres voisins, nous avions l'impression qu'en les laissant à portée de leurs mains, le lendemain nous nous serions levés tout nus. Les lits étant comme les couchettes de navire, très propres, nous dormîmes bien, passant la nuit sans nouveauté. Mais au lever nous retrouvâmes cette angoisse de ne pas savoir dans quelles conditions nous étions ici ; nous supposions seulement que cette maison devait être un hôtel d'immigrants, mais... et la garde armée qui ne nous perdait pas de vue, nous étions fatigués de tant de vigilance. Ne connaissait-il pas suffisamment notre entité ?

Peut-être parce que nous avons perdu nos papiers d'identité de Montevideo à Belfast la nuit avant d'entrer dans cette sombre caserne ? Ah... ce lieu maudit était la faute de toute notre dépression morale, ses salons mal éclairés, ses corridors. En sortant nous nous sentions mieux malgré le froid, mais nous réfléchissions : il devait y avoir une raison impérieuse pour nous garder ici. Enfin, nous verrions !

Vint la nuit. Ce fut l'heure du dîner. Dîner toujours aussi mauvais, et pour finir un peu de musique.

Quelqu'un arriva avec une note annonçant que, d'ici peu d'heures, d'autres volontaires arriveraient. Nous ne nous couchâmes pas jusqu'à leur arrivée.

A dix heures du soir, ils entrèrent dans la salle à manger mais quels militaires venaient là ! halte...droite Ils auraient le temps d'être militaires, qu'ils n'aient pas peur !

Plus tard nous fûmes informés par SALAVERRI, un Uruguayen qui arrivait dans ce groupe, que le chef du contingent auquel il appartenait venait avec l'intention d'être officier. Plus tard sa bonne humeur baissa quand il commença à laver les W.C. et les marmites.

Après on nous informa que nous devions être interrogés par les services secrets anglais avant d'être envoyés à l'exercice.

Nous passâmes la Nativité comme on passe une bonne nuit. Maintenant nous croyons que ces dates familières ont perdu pour nous toute leur signification et sont seulement de douloureux souvenirs de nos meilleurs moments.

Tous ne pensent pas qu'ils deviennent peureux et qu'ici on ne peut pas flancher ; ils sont venus comme volontaires, maintenant ils supportent sans plainte ce qui vient. Ceci n'était que le début, un aperçu de ce qui viendrait après.

Un à un ou par petits groupes, nous commençons à sortir de l'Ecole patriotique - parce que cet endroit s'appelait ainsi - avant d'être interrogés, scrutés jusqu'à l'âme par les agents anglais. L'interrogatoire se faisait de la manière suivante : ils nous faisaient passer un à un

dans une petite pièce et l'agent en question nous demandait, avec la plus grande amabilité du monde, que nous lui fassions un récit de notre vie depuis l'âge de six ans ; il s'asseyait en face de nous avec tous nos documents d'identité devant lui et nous laissait parler en nous fixant dans les yeux, il était difficile de ne pas être nerveux.

Quand sonna le tour d'interrogatoire de BOLANI, la première question qu'il lui posa fut : "*que disait la lettre de votre épouse que vous avez reçue à La trinité ?*" Sûrement le savait-il, aussi bien que Bolani lui-même.

Nous ne revîmes jamais un jeune argentin qui restait le dernier ; ils dirent qu'il n'était parti d'ici que pour s'embarquer dans son pays. Cela nous ne pouvons l'assurer ni ne savons les faits qui motivèrent un tel fait.

Enfin, nous quittâmes l'Ecole patriotique. Nous partîmes de nuit comme nous étions arrivés, la laissant comme nous l'avions rencontrée, émergeant des ombres de la nuit avec sa masse imposante de château médiéval.

LONDRES ET LA LIBERTE

Nous arrivâmes dans la « Maison d'accueil française », où nous fûmes envoyés au "Morton Hôtel", rue Racer Squer.

Il semblait que nous étions poursuivis par la nuit, car ici aussi, lorsque nous arrivâmes, il faisait déjà noir. Comme nous désirions voir la capitale anglaise et que nous étions trop fatigués pour le faire, cette même nuit, nous n'organisâmes qu'une petite excursion. Partant seuls nous nous perdîmes parce que, entre le brouillard, le black-out et l'obscurité de la nuit, nous marchions comme si nous avions les yeux fermés, à peine si on voyait les lumières de signal vertes et rouges, extraordinaires pupilles vigilantes.



Le plus animé fut MARTINEZ, que nous avons surnommé "*sergent York Uruguayen*" et qui, selon lui, possédait un sens infallible de l'orientation (question de nous donner du courage pour que nous le suivions), parce que nous ne voyions pas très bien à quoi il pouvait servir

dans cette impénétrable obscurité. Nous réussîmes à marcher sans nous perdre » jusqu'à un souterrain où se présenta à nous le premier obstacle.

Nous ne savions comment obtenir les billets de l'appareil automatique ; nous commençâmes à descendre les escaliers, mais nous renonçâmes parce que nous n'arrivions jamais au fond.

Tout à coup quelqu'un nous adressa la parole en espagnol. Nous nous retournâmes et vîmes des visages sympathiques qui nous regardaient avec une légère expression moqueuse. C'était des réfugiés de Gibraltar, plus andalous qu'anglais, à qui nous exposâmes notre situation.

Nous les priâmes de nous accompagner pour faire un tour, mais ils s'excusèrent, disant qu'il était très tard et qu'un autre jour ils viendraient à l'hôtel nous chercher pour nous montrer Londres à la lumière du jour ; nous insistâmes et finalement ils acceptèrent. Nous prîmes le souterrain nous dirigeant vers Piccadilly en plein centre de la ville.

Pour pouvoir trouver un café il était nécessaire de le deviner, ou de connaître la ville comme sa poche parce que les portes étaient fermées avec des rideaux noirs et ne laissaient filtrer aucun rayon de lumière. Par cette fameuse avenue passait une multitude de soldats cherchant des femmes et des femmes à la recherche de soldats, c'était un véritable marché.

Nous comprîmes que nous ne verrions rien durant la nuit et qu'il était inutile de continuer d'aller à l'aveuglette. Nous retournâmes à l'hôtel et quand nous nous levâmes nos nouveaux amis et ciceronnes étaient présents pour nous emmener faire une promenade.

Ville grise, énorme et dont les édifices se ressemblaient, et le tout noyé dans un brouillard épais qui donnait l'impression de pouvoir se couper au couteau.

VERS LE CAMP D'ENTRAINEMENT

Notre étape à Londres fut de courte durée, parce que nous étions envoyés au camp militaire de Camberley, appelé "Old Dean Camp", où nous devions commencer notre instruction militaire.

A notre arrivée ici nous dûmes subir un interrogatoire concernant père, mère, nationalité, etc ... dire que la guerre arriverait à sa fin et que l'on nous demanderait encore qui nous étions et ce que nous pensions... Nous ne soupçonnions pas que pour se faire tuer, il était nécessaire de nous poser tant de questions.

Nous étions en plein mois de janvier et la neige commençait à tomber abondamment, couvrant tout d'un blanc manteau, comme le disent les poètes.



Camberley - fonds Jean-Mathieu Boris

D'abord, nous fûmes enchantés ; mais quand nous commençâmes à nous enrhumers et à sentir les méfaits de la bronchite qui nous faisait souffrir, nous la regardions avec déplaisir sans penser à sa beauté.

Nous eûmes des gros vêtements et nous ne perdîmes pas de temps à les mettre en usage, pouvant dire que nous les portions de façon permanente.

L'uniforme était de gros drap, de plus, nous mettions par-dessus un gilet de laine, une écharpe, et ce fut peu pour nous abriter. Pour nous coucher nous enlevions capote et souliers et dormions avec tout le reste.



Old Dean Camp - Fonds Jean-Mathieu Boris

Le bain était obligatoire une fois par semaine, nous avions envie de nous échapper d'ici le plus tôt possible.

Malheureusement le froid continua et nous passâmes plus d'un mois dans la blonde « Albion » , jusqu'au jour où nous la laissâmes pour toujours.

Comme nous nous souvenons des moindres moments passés là-bas !!

Les premiers jours de février on nous donna un équipement colonial, mais sans nous dire pour cela où nous allions. Ensuite on nous conduisit à l'hôpital d'Aldershot où l'on nous vaccina, nous ne savions contre quoi, certains disant contre la fièvre jaune, un vaccin contre la peste et un autre contre la peste jaune.

Nous pressentions l'approche de ce que nous avions tant désiré la rencontre avec l'ennemi que nous venions chercher si loin. Nous avons l'esprit heureux. Oh, joie de ne pas connaître la terrible réalité.

Nous nous approchions du monstre insatiable de la guerre, affamé de jeune chair et nous riions et poursuivions heureux, désirant prendre contact avec l'ennemi le plus rapidement possible.

Nous nous souvenions toujours des derniers conseils que nous donna notre instructeur, le sergent CASTEIN, la gorge serrée par l'émotion, les yeux noyés de pleurs : "*jeunes gens, à votre arrivée au front, n'oubliez jamais de faire un trou, ne vous montrez pas inutilement à l'ennemi, guettez-le toujours, au tir, visez le bas du ventre*". C'était un jeune vétéran de 39.

Nous montâmes dans les camions qui nous transportaient pour prendre le chemin de fer qui nous laisserait à Liverpool, pour nous embarquer sur le vapeur qui raccourcirait la distance entre nous, jeunes qui nous offrions en holocauste à la démocratie et au front de la lutte.

Ce fût avec des larmes que nous nous séparâmes les uns des autres, nous qui avons voyagé ensemble depuis Montevideo Les uns demeuraient en Angleterre, nous allions en Afrique.

Qui sait si nous nous reverrions ? le destin le dirait.

VOYAGE VERS L'AFRIQUE

Dans la nuit du 10 février, nous montâmes dans les camions, chantant, criant, plaisantant. Le lieutenant qui commandait notre compagnie nous félicita, disant que nous étions un des rares contingents où il ne manquait personne.

Nous demandâmes si nous serions maintenant instruits d'une autre manière que par les lectures de ce qu'était la guerre, démontrant en ce moment cet enthousiasme pour partir vers la tuerie, avec l'esprit content de quelqu'un qui va à une fête. Nous partions. En quelle direction, cela ne nous intéressait pas ; quelles qu'elles fussent, plus ou moins loin, toutes les routes nous conduiraient au même lieu : le front de la bataille.

Nous arrivâmes dans une gare de Londres et, hormis nous, nous pouvons dire qu'elle était complètement vide, seuls quelques employés dorment çà et là.

Bruyamment nous fîmes irruption dans la salle d'attente, sautant et frappant des pieds transis pour les réchauffer et faire circuler le sang, car le froid était intense, la salle d'attente était grande. Mais à la fin le train arriva. Nous prîmes notre équipement et formions les rangs ; des voix de commandement résonnaient nous ordonnant de monter dans les wagons qui nous étaient assignés. Nous nous serrions les uns contre les autres pour nous préserver de la rigueur du climat, essayant de nous arranger au mieux pour dormir. Nous nous réveillions, la lumière nous faisait clignoter les yeux. Il faisait jour et nous étions à Liverpool. Déjà nous avions pris l'habitude de nous endormir à un endroit et de nous réveiller très loin de ce dernier. Nous commençâmes à mettre nos sacs d'équipement sur notre dos et à descendre du train.

Le sergent PINAUD possédant un terrible esprit militaire, on commença à crier et à donner une quantité d'ordres auxquels nous répondions intérieurement par des protestations irritées.

En colonne ! courez ! poursuivait en criant PINAUD, et nous de lui dire de se mettre un sac de 30 à 40 kg sur le dos et ensuite de venir courir en colonne. Pour comble, il nous demanda de mettre le fusil sur l'épaule et de marcher au pas. Nous nous indignâmes et les 300 mètres qui nous restaient à parcourir pour arriver au quai, nous les fîmes chacun comme il pouvait et comme il lui plaisait, sans faire cas des ordres que continuait à donner l'énergumène.

Sur le HMT MOOLTAN qui était le bateau que nous devions prendre, il y avait déjà des troupes anglaises à bord. Nous montâmes 4.500 hommes sur un bateau, l'entassement était terrible et malgré la méthode que les anglais apportent à tout, éviter de nous étouffer ici était au-dessus de leur force.



Le premier soin fut de nous installer dans les lieux qui avaient été réservés d'avance, nous essayions de ranger nos équipements, chose qui nous coûta beaucoup de travail, car dans la cale il y avait approximativement 200 hommes.

Après avoir beaucoup crié, protestant contre tout en accord avec notre caractère bruyant de latins, qui stupéfiait les anglais, nous arrivons enfin à caser notre paquetage, et nous aussi.

Ensuite nous nous mîmes à la recherche de la cantine qui sûrement existait en quelque endroit du bateau. Nous avons besoin d'acheter des cigarettes, mais c'était fermé et ne rouvrirait que lorsque le bateau se mettrait en marche.

Pour la première fois nous allions connaître une restriction, car durant les trois Jours que nous passâmes dans le port nous fumâmes un cigare à trois ou quatre, pour les économiser au maximum ; les Anglais ne pouvant en obtenir se trouvaient dans la même situation.

Pour manger, nous étions douze à chaque table ; nous nous répartissions un petit pain que nous devions diviser pour les quatre repas de la journée ; le pain donnait lieu à quelques incidents amusants, incidents qui se passaient entre les Uruguayens ZERPA et SALAVERRI.

Profitant d'un moment fortuit, aucun de nous n'étant présent, ZERPA arriva à voir, à demi caché, la moitié du pain, qui le tenta immédiatement. Quand il l'eut en sa possession il fit demi-tour et vit derrière lui SALAVERRI qui le regardait avec hostilité. ZERPA clignota ses yeux malicieux et dit « *chut ne dis rien... et nous le partagerons* ». « *Il ne faut pas le partager, le pain est à moi* » dit SALAVERRI.

Le Colombien GUTIERREZ, personne de mauvais caractère, se fâcha de manger sans pain parce que celui-ci avait été laissé innocemment à la vue de tous. Il reçut sa ration, l'ouvrit en deux, cracha dedans et s'exclama « *prenez-le maintenant* », et le laissa sur la table.

Les Anglais qui partageaient avec nous, Sud-américains, devaient être très rapides pour ne pas rester sans manger, la vivacité créole ne perdait aucune raison de se manifester. Ainsi, par exemple, ils entendirent à notre table d'aigres protestations à cause de la disparition incroyablement rapide de la confiture. Allons, s'exclamèrent-ils, que l'on apporte la marmelade. L'auteur n'est sûrement pas anglais, s'écria un autre. Et, en effet, l'auteur n'était pas anglais. En faisant tourner les assiettes, elle apparut sous celle de l'Uruguayen RECARTE, qui se levant dans une attitude pleine de colère demanda « *quel est le cochon qui l'a mise sous mon assiette ?* » Nous ne trouvâmes rien d'autre à faire qu'à rire.

Se coucher n'était pas, comme vous pouvez le penser, chose facile et même au contraire constituait une véritable aventure. Comme personne n'avait de poste fixe pour le faire, il était nécessaire d'atteindre de bonne heure les deux crochets où pendre le hamac et d'avoir toujours l'œil dessus pour ne pas le trouver occupé au moment d'aller se coucher. Il est difficile d'imaginer 200 hommes dormant dans l'étroit espace d'une cale de bateau, dans des hamacs, sur les tables et sous elles, serrés de telle façon qu'une épingle n'aurait pas tenu. Pour rendre ceci encore pire, une ventilation déficiente, car il était expressément défendu d'ouvrir les hublots pendant la nuit, mesure qui se justifiait si on tenait compte des fréquentes visites dans le port.

Avant de dormir, nous prenions le temps d'écouter le ronronnement des avions allemands et de voir le feu d'artifice des batteries de défense contre avions. C'était autre chose de parler de notre nervosité avant ce premier contact direct avec la guerre.

Nous nous demandions avec une anxiété mal dissimulée ce que nous aurions fait si une bombe avait fait mouche sur le bateau et il n'en était pas un qui ne pensait que e mieux était de la laisser tomber.

Après ce désagréable séjour, nous quittâmes le port anglais et le matin suivant nous nous réveillâmes en pleine mer.

Notre premier souci fut d'essayer de nous approvisionner en cigarettes, chose qui n'était pas facile non plus, parce que la queue à la cantine était énorme et qu'il fallait attendre très longtemps, parfois des heures, pour voir l'extrémité de la procession ; celui qui arrivait le plus rapidement à la cantine était RECARTE qui, sans faire cas des protestations des Anglais (il ne comprenait pas leur langue mais parfaitement leurs gestes), se plaçait tranquillement au premier rang.

A mesure que nous avançons nous notions que chaque jour le nombre de bateaux augmentait dans le convoi, celui -ci se formant en cours de route. Quand il fut au complet nous pûmes compter plus de 30 grands transports de troupes, avec une puissante escorte de la flotte de guerre composée par les porte-avions EAGLE et GLORIUS, le cuirassé ILLUSTRIOUS, un bateau marchand armé en croiseur auxiliaire et alentour une vingtaine de destroyers. Les appareils des porte-avions évoluaient sans cesse au-dessus du convoi, volant au ras de l'eau pour éviter les surprises des sous-marins allemands. Les destroyers pour leur part patrouillaient devant nous sans cesse.

BOXE A BORD

On nous invita à intervenir dans un championnat de boxe organisé à bord par les soldats de la R.A.F. Nous acceptâmes avec les Uruguayens ZERPA, SALAVERRI, SEQUEIRA, le mexicain HIMACO, le martiniquais LOOR, nous mettant immédiatement à l'entraînement sous la direction du champion poids lourd amateur anglais. Après un peu d'entraînement ZERPA et SALAVERRI abandonnèrent. Nous restâmes fermes dans notre engagement.

Le premier qui fut appelé à combattre fut le Mexicain, qui perdit la rencontre aux points et se vit éliminé. Ensuite, ce fut le tour de LOOR et ensuite de SEQUEIRA qui, malgré toute la vaillance qu'il montra tomba en face de la supériorité de son adversaire. A nous, nous échut un jeune de la R.A.F. que nous mimes en déroute par k.o. au premier round. Un autre jour LOOR élimina son second adversaire dans la catégorie des poids légers, et nous le nôtre dans les poids welter. En finale, nous gagnâmes de nouveau, LOOR par k.o. technique, et nous de nouveau par k.o.

Les officiers français qui voyageaient avec nous étaient enchantés de voir que sur 23 sud-américains qui représentaient le France Libre, il y avait eu le champion de deux catégories. Nous fûmes récompensés par 5 £ chacun. Nous nous rappelons qu'en abattant notre premier adversaire dans les toutes premières secondes du combat nous reçûmes de la part des anglais une bruyante huée ; nous nous indignâmes et en rencontrant le lieutenant BOURGOIN, un de

nos officiers, nous lui dîmes que nous ne livrerions pas un combat de plus à cause de l'évidente partialité des Anglais qui paraissaient furieux de la défaite de leurs représentants. Il nous répondit par un énorme éclat de rire *"cela ne vous a pas fait plaisir », mais à moi, si, répondit-il parce que les Britanniques, quand un spectacle leur a plu, au lieu d'applaudir, ils sifflent"*. Cette explication nous rasséra, et nous fit bien plaisir.

Sans autre incident nous arrivâmes à Cape Town. Dans cette ville, nous restâmes au mouillage quelques jours, supportant une chaleur terrible d'un effet désastreux sur les britanniques. Quant à nous, nous résistions beaucoup mieux que lors de notre premier passage de l'équateur.

Nous levâmes l'ancre de Cape Town, mettant cap sur Durban (Afrique du Sud) et entrâmes dans ce port le 21 mars 1942 après 41 jours de navigation. Le jour suivant nous débarquâmes pour être transportés par chemin de fer au camp militaire de Clairwood à 30 minutes de la ville. Après 24 heures de présence dans ce camp, le commandant décida que toutes les troupes cantonnées ici pouvaient faire un usage quotidien d'une permission qui commençait à 13 heures et se terminait à 21 heures.

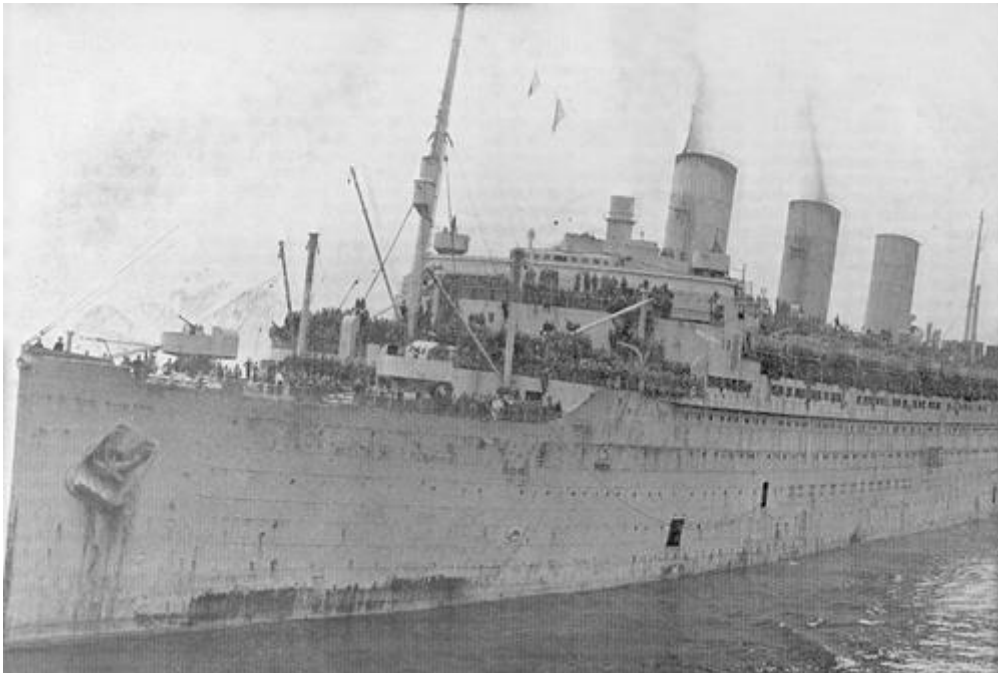
Pour obtenir une place dans le train qui transportait exclusivement les militaires du camp à la ville, il fallait se dépêcher, parce qu'il y avait plusieurs milliers de soldats qui sortaient en permission tous les jours.

Durban est une ville pas très grande, mais très propre et jolie, avec plusieurs plages et une quantité de parcs arrangés avec le meilleur goût. Nous nous rassemblions souvent à la Maison de la France Libre où nous fûmes reçus par les résidents français avec mille gentillesse et amabilités, nous faisant croire que nous étions chez nous. Ceux qui passèrent par-là se rappelleront toujours avec gratitude ces gens qui contribuèrent grandement à rendre agréable notre séjour dans cette ville et à élever encore plus, si c'était possible, notre moral pour la lutte qui allait bientôt commencer.

Ce furent ces mêmes résidents français qui mirent à notre disposition un autobus dans lequel nous fîmes une excursion merveilleuse dans les alentours de Durban, où se trouve la vallée nommée "Les mille Pics », d'une beauté incomparable.



Après 17 jours de présence, à 10 h 25 du matin, le 9 avril 1942, l'Ile de France, un grand paquebot français de 43.000 tonnes commença pesamment à s'éloigner du quai, emportant dans son ventre gigantesque 7.500 hommes qui marchaient vers les champs de bataille pour offrir leurs vies et leur idéal de liberté à l'autel de la patrie, et la petite poignée des 23 sud-américains qui l'offraient, purs et avec désintéressement pour leur ardent idéal d'hommes libres.



EN ROUTE POUR SUEZ

L'Ile de France naviguait seul, sans escorte aucune, glissant nous pourrions dire, à cause de son énorme masse, à une vitesse horaire avoisinant les 25 milles.

Notre voyage, dont le point final fut le Canal de Suez, durerait probablement 10 jours. Cette fois nous voyageons avec un certain confort, car le commandant ROUMANCIOF, sous les ordres de qui étaient tous les sud-américains, avait dit au Commandant du navire que nous étions des aspirants officiers, ce qui nous valut l'installation dans de commodos cabines avec salle de bains et un personnel qui les nettoyait quotidiennement.

Nous naviguions pour la troisième fois dans la zone équatoriale et le 15 avril au matin nous étions en vue de la Côte des Somalies italiennes ; un peu plus tard nous entrions dans le golfe d'Aden et traversions le lendemain le détroit de Eab el Mandai.

La côte qui devenait plus proche, tant à bâbord qu'à tribord, donnait une impression indescriptible de désolation et d'aridité. Pas un arbuste, par une tache verte de végétation. La chaleur était suffocante. Dans la mer, des nuées de requins maraudaient autour du bateau. Le 18 nous recevions l'ordre de retirer les équipages de la cale et le 19 dans l'après-midi on nous transborda à bord d'une grande barcasse qui nous conduisait à terre. Nous pouvions distinguer le monument à De Lesseps.



La population de SUEZ, si tant est qu'on puisse appeler ainsi un amas de maisons des plus hétéroclites qui se puisse trouver et une série de ruelles qui ressemblaient davantage à des dépotoirs qu'à des rues, par la quantité des immondices qui y étaient accumulés, était très loin d'être ce que nous avons imaginé.

On nous conduisit en camions au camp des troupes en transit. De jour, la chaleur était intense avec des nuées de mouches qui ne nous laissaient pas un instant de tranquillité, et la nuit était très froide.

Plus tard nous nous adapterions à ces caractéristiques du désert. Nous ne restâmes que 24 heures à cet endroit, jusqu'à ce qu'arrive le train qui devait nous emmener à BEYROUTH.

A ISMAILIA nous primes un autre train qui nous transporta jusqu'à EL CANTARA, un village arabe près du Canal de Suez, dans les pires conditions d'hygiène que nous ayons jamais vues. Nous traversâmes le canal pour prendre le train qui nous laisserait à Haïfa, Palestine. Le voyage fut fatigant, du fait de l'inconfort des chemins de fer qui, comme tout ce que nous avons vu jusqu'alors manquaient de propreté.

La première chose que nous fîmes en arrivant à HAIFA fut de prendre un bon bain, car nous supposions et non, sans raison, que nous transportions en contrebande des poux et plus d'un dût faire bouillir son linge.

Quand on nous le permit, nous allâmes à la ville, qui était près du camp, chargés de nos vêtements civils pour essayer de les troquer contre du bon argent qui nous permettrait de nous dédommager des vicissitudes du voyage. Quand nous y fûmes arrivés, nous parcourûmes tous les bars de telle façon que lorsque la nuit tomba, nous étions dans un état d'euphorie que nous terminâmes en organisant un combat de tous les diables.

Dans les premières heures de l'après-midi du 23, des camions vinrent nous chercher pour nous conduire à Beyrouth.

Après un voyage qui dura plus de quatre heures par une route qui bordait la Méditerranée, nous arrivâmes à une caserne, le Dépôt des troupes du Levant.

A peine avions-nous terminé d'arranger les équipements que nous fûmes mis en présence d'un lieutenant qui nous interrogea sur nos occupations respectives dans le pays d'où nous venions ! D'où venez-vous ? D'Argentine. Que faisiez-vous ? J'étais employé. Et vous ? D'Uruguay. J'étais étudiant. Et ainsi se succédaient les demandes et les réponses. Etudiants, militaires, employés. Et pourquoi tout cet interrogatoire ? C'était ce que nous ne nous expliquions pas, car immédiatement en nous dirigeant vers un sous-officier il lui dit : « *C'est bien, ils sont tous affectés à la Légion Etrangère* ». Nous sentîmes un froid le long de la colonne vertébrale. A la Légion Etrangère. Nous nous regardâmes tous les uns les autres et avions la certitude que nous pensions la même chose. Nous nous dirigeâmes vers notre logement et nous préparâmes à aller manger.

Le sergent PINAUD qui était le chef de notre groupe, car les officiers étaient allés en ville pour se loger dans les hôtels, ordonna à deux d'entre nous d'aller à la cuisine chercher le dîner pour tous. Il aurait mieux valu ne l'avoir pas fait.

PREMIER INCIDENT

Deux légionnaires à mine patibulaire et un sergent nous firent une allocution à laquelle nous ne comprîmes pas grand-chose et nous y répondîmes par des insultes en espagnol, qu'ils ne comprirent pas non plus. Il fut nécessaire que le lieutenant accourût pour ordonner à ces individus de nous donner à manger.

Ainsi commençait une situation tendue entre les légionnaires brûlés au soleil des colonies françaises, ceux qui arrivaient tout récemment, sûrement jugés par eux comme trop ternes ou trop peu nombreux pour avoir place dans glorieuse Légion Etrangère de laquelle ils se montraient si fiers.

On nous mit dans un dortoir à part et nous fûmes désignés pour remplir les fonctions de caporal. Faire valoir l'autorité qui nous avait été donnée fut ce qui déclencha la crise de tension ambiante.

Le caporal DE LESE, un belge surnommé "*Néné le Terrible*", qui comptait beaucoup d'années de service dans la Légion et avait participé à toutes les campagnes de la guerre depuis 1939, ne perdait pas une occasion de nous montrer son antipathie et de prétendre nous assujettir à sa prépondérance. Cette attitude commençait à nous exaspérer et nous n'aurions pas aimé l'affronter de peur que tous les autres ne nous tombent dessus. Jusque ce qu'un jour pendant les heures de repos : « *en formation* », rugit-il, plutôt qu'il n'ordonna, à la porte du dortoir. Nous nous consultâmes du regard sans bouger. Ceci était un acte arbitraire que nous n'étions pas disposés à supporter, car il interrompait notre repos sans aucune raison pour le justifier.

Si lorsque les autres viendront vous m'aidez, nous allons l'avoir dûmes-nous aux compagnons. Tous furent d'accord. L'homme continuait à crier à la porte. Dans un français hésitant nous lui demandâmes « *en formation... par ordre de qui ?* ». « *Par ordre de moi. C'est moi qui fait la loi ici* ». Il dépassait la limite, et avec la force que donne la rage contenue pendant plusieurs jours, nous sautâmes sur l'individu le frappant au visage et l'adossant contre le mur comme un amas

de linge sale. Surpris il sortit en courant et en criant : "*Les nouveaux m'attaquent les nouveaux m'attaquent*". Comme nous l'avions prévu ils nous tombèrent dessus à une vingtaine, mais nous étions plus ou moins le même nombre avec l'avantage de savoir ruser, et comme ils ne se servaient que de leurs poings, ce furent eux qui eurent la mauvaise part.

Le jour suivant on nous mit tous dans le même dortoir, et nous fûmes étonnés, après ce qui s'était passé, de voir ces hommes rudes devenir de bons compagnons.

Notre vie ici fut assez ennuyeuse, se limitant aux exercices tous les matins et l'après-midi à la théorie de tir et autres choses du même style. Nous avons la permission de sortir de 18 à 23 heures, heure à laquelle il y avait un appel, celui qui n'était pas présent ayant 8 jours de prison.

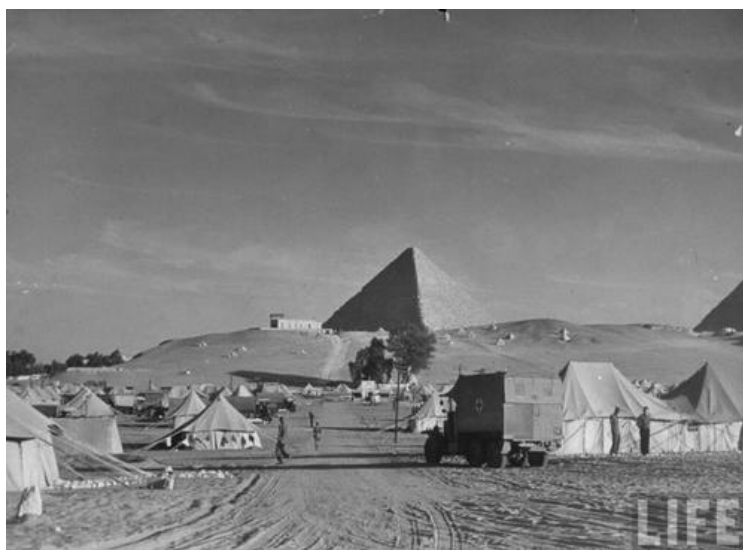
Une nuit comme toutes les autres, lorsque nous fumes couchés un bruit de voitures et de cris dans la cour de la caserne nous alarma. Nous sortîmes rapidement pour voir ce qui se passait, restant consternés devant la nouvelle : le colonel GUTIERREZ avait été grièvement blessé d'un coup de baïonnette par le soldat annamite qui montait la garde.

Voici comment cela s'était passé, lorsqu'on avait fait l'appel nous étions tous présents, mais, tout étant tranquille, GUTIERREZ voulut éluder la garde pour retourner dans la rue. Comme il voulait passer un grillage, la sentinelle tout en donnant de la voix, le traversa de part en part avec son arme. Il fut immédiatement transporté à l'hôpital où il décéda trois jours plus tard.

Le résultat fut qu'immédiatement nous et les autres soldats européens commençâmes à chercher querelle aux annamites. Redoutant une rencontre qui aurait eu de désagréables conséquences, ils furent retirés de la caserne.

Nous sortîmes de Beyrouth et fîmes le même chemin de retour avec les mêmes incommodités que nous avons connues pour venir.

Nous nous arrêtâmes à MENA CAMP, au Caire et dans le voisinage des historiques Pyramides que nous primes le temps de visiter. Là aussi on nous donna la permission de sortir et de connaître ainsi la capitale de l'Egypte, une ville qui aurait pu être jolie si elle n'avait pas été aussi sale.



En rentrant au camp après une de nos promenades nous apprîmes qu'on avait reçu l'ordre de se préparer à partir, ce que nous fîmes le 25 Mai 1942.

Nous nous dirigeâmes vers BIR HAKEIM comme renfort des troupes qui y étaient cantonnées. L'offensive allemande était dans toute son apogée et les troupes anglaises se retiraient devant le rouleau compresseur de l'Afrika Korps.

Peu avant d'arriver à ALEXANDRIE nous fûmes surpris par une tourmente de sable qui laissait à peine avancer les camions car elle empêchait presque totalement la visibilité des chauffeurs. Le convoi se composait d'une trentaine de camions transportant 8000 obus de canon de 75 et plus ou moins 100 (1000 ?) hommes. Cette nuit-là, nous la passâmes à Alexandrie et, aux premières lueurs de l'aube nous continuâmes pour arriver à BIR HAKEIM à midi passé.



Colonel Amilakvari

Nous fûmes mis en présence du chef de la Légion, le Colonel AMILAKVARI, qui en un instant nous affecta aux compagnies dont nous devons faire partie.

Avec ZERPA et BOLANI nous fûmes désignés pour la C L. 3 (cie lourde n°3), SALAVERRI, et l'argentin PARDO et d'autres pour la C.L. 2 et SEQUEIRA pour la 5 a. d'infanterie légère, restant de cette manière tous dans le même Bataillon n° 2 de la Légion Etrangère,

Il n'était pas besoin d'appeler notre attention sur l'activité qui régnait ici. Tous les soldats creusaient de profonds trous, mettant dessus des morceaux de bois, des pierres ou des morceaux de fer qu'ils trouvaient, laissant une petite entrée.

Nous restions à regarder tous ce mouvement, lorsque nous fûmes appelés de nouveau, cette fois pour être présentés au Capitaine Commandant de compagnie.



Capitaine Jean Simon

Celui-ci était un homme de haute stature, blond, et qui parlait d'une voix de fausset qui nous causa une mauvaise impression. Il n'était pas beaucoup plus vieux que nous et était borgne : en Syrie une balle était entrée derrière son oreille lui emportant l'oeil droit.

Il nous demanda nos noms et notre pays d'origine et nous dit ensuite : « *Vous êtes volontaires, vous venez de loin pour lutter pour ma Patrie et je vous en suis reconnaissant ; sans doute êtes-vous plein de bonne volonté. Maintenant vous devez savoir que la guerre n'est pas une fête, ici on meurt et on tue, par ailleurs, vous le verrez bientôt* ». C'est tout. Un moment après un sous-officier nous emmena aux pièces de 75 anti-chars que nous devions servir. Comme chef de pièce nous avions un basque nommé Luis ARTOLA, et comme compagnons, un belge, un polonais, deux espagnols et un tchèque.

« *Vous arrivez en un mauvais moment* », nous dit le belge. « *Pourquoi ?* », demandâmes-nous.

Un des espagnols entra dans la conversation. « *Vous parlez espagnol ?* » Nous lui dîmes que oui. « *D'où venez-vous ?* ». D'Uruguay. "*Et d'Amérique, tu viens mettre le nez dans un pareil enfer, idiot ?*" Il était andalou, et quand il parlait il n'était pas difficile de s'en rendre compte. Comme nous restions à le regarder il continua à déverser un torrent de paroles, duquel nous comprîmes à peu près ceci :

Ce matin il y avait en vue de puissantes colonnes allemandes qui avançaient en direction de la position. Le choc maintenant était inévitable, et voici pourquoi tout le monde se préparait avec tant de hâte. L'Espagnol nous invita à partager le trou, chose que nous acceptâmes avec reconnaissance parce que cela nous évitait d'en creuser un.

Notre canon était dans un puits circulaire de 50 cm de profondeur et de deux mètres de diamètre. Disséminés à 10 ou 15 mètres de la pièce, les abris individuels.

Bir Hakeim signifiait en espagnol « *Puits du diable* ». Pensez si le nom allait bien lui aller.

L'endroit avait environ 5 kilomètres carrés, et pas une seule défense naturelle. Seul, un antique fort de pierres à demi détruit et qui devait en d'autres temps être un dépôt d'eau. Là étaient placés nos mortiers. Le champ était complètement miné, avec de petits sentiers que

seuls connaissaient ceux qui étaient là ; ils aidèrent grandement à la défense que nous fîmes de ce lopin de désert.



Les forces concentrées en ce lieu représentaient environ 4.500 hommes (3700 ndlr).

Le second et le troisième Bataillon de la Légion, un Bataillon de Tahitiens, les fusiliers-marins français avec des canons anti-aériens, quelques anglais avec la même mission et l'artillerie coloniale avec des canons de 75 de longue portée.

La nuit de ce 26 Mai arriva. L'air paraissait imprégné de nervosité, les sentinelles avaient été doublées et tous éveillés pour une quelconque éventualité. Nous fumions et pensions. Notre pensée s'envolait loin... loin... Que se passait-il à la maison ? Maman ne devait pas savoir que nous étions ici, sûrement pas, nous n'avions pas encore eu le courage de le lui dire...

Revenons à la situation actuelle. Nous fumions en silence. « *Halte-là !* » Le cri de la sentinelle rompit le calme. L'autre donna le signal et le renseignement, ils échangèrent quelques paroles et de nouveau le silence nous entourait, l'énorme silence du désert. Il faisait froid. Nous avions peur sur le moment de nous voir pour la première fois aux prises avec l'ennemi. Nous ne le croyions pas, nous l'avions tant désiré. Un officier faisait sa ronde ; la sentinelle refit entendre sa voix. « *Rien à signaler ?* », demanda l'officier. « *Rien, mon lieutenant* ».

« *Faites très attention, nous dit le lieutenant, parce que ça peut commencer d'un instant à l'autre* ».

Nous nous endormîmes en pensant à ces paroles. D'un moment à l'autre ... d'un moment à l'autre...

BIR HAKEIM - 16 JOURS D'ENFER

Le jour du 27 Mai arriva. Avec les premières lueurs de l'aube arriva jusqu'à nous le bruit d'une forte canonnade en direction du sud.

A 9 heures du matin se présentèrent en face de notre bataillon un certain nombre de tanks de la division italienne « Ariete » et le combat commença.

Comme premiers servants nous devions apporter s obus au chargeur.

La peur que nous sentions au début de la lutte était si grande que nous ne nous risquions pas à nous montrer loin de la tranchée qui nous était destinée ;

Nous n'aurions pas aimé regarder ce qui se passait devant parce que nous pressentions que la panique nous aurait saisi. Nous faisons des efforts incroyables pour rester calmes et cacher aux autres que nous étions effrayés.

Rapidement un cri angoissé arriva à nos oreilles et ensuite une main me toucha à l'épaule : « *Occupe le poste du chargeur qui a l'air d'être mort* » m'ordonna ARTOLA. Mais comme Je n'avais pas d'expérience, je m'excusai piteusement.

Le chargeur qui devait être toujours debout était exposé aux éclats des grenades allemandes et je voulais éviter ce péril par cette honteuse esquivé. Et penser qu'une heure avant je me croyais courageux et qu'avant, rien ne me faisait reculer.

La cruelle réalité de cet enfer me convainquit du contraire, ma valeur était surfaite.

« *Allons, hors du trou et charge le canon, il n'y a pas de temps à perdre* », disait ARTOLA impatient.

En tremblant je sortis du trou qui m'offrait une sécurité relative. Avec difficulté - dominer ses nerfs étant chose peu facile, ce dont je manquais en ce moment, je commençai à introduire l'obus dans la chambre, me jetant rapidement à terre.

Le départ sonna ; je sentis un rude coup sur les côtes et criai « *je suis blessé !* ».

Il est indiscutable que les moments les plus tragiques de la vie ont leur côté comique. En tenant le côté douloureux ; je me relevai, les compagnons rirent. Ce qui s'était passé était, qu'en se jetant au sol, je l'avais fait derrière la roue du canon qui, en revenant, me frappa avec violence. En me rendant compte du ridicule dans lequel je m'étais mis, mes yeux se brouillèrent de larmes de rage et de honte C'était ce qu'il me fallait ; je serrai les dents et pris une farouche résolution. De moi personne ne pourra plus rire, jamais. Peu à peu, j'arrivai, non pas à perdre, mais à dominer la peur. Maintenant nous n'entendions plus le fracas du combat parce que nous étions assourdis. Le canon chargé, et prêt à introduire un autre obus, nous regardions alentour avec une espèce d'ivresse.

Des nuages de fumée et de sable empêchaient de voir très loin, chose que les tanks mettaient à profit pour s'approcher ; ils venaient en zig-zag, cracher le feu, puis reculaient, ces masses d'acier se déplaçaient vite, cherchant le côté faible pour rompre nos lignes.



Rapidement une explosion d'un bruit terrible interrompit sa route. Il avait sauté sur une mine. Si les occupants descendaient, les armes automatiques de nos fantassins se chargeaient d'eux et les canons achevaient le travail de la mine. Pendant une courte trêve au cours de laquelle le coeur de l'offensive se porta sur un autre point, nous pûmes enlever le cadavre de notre compagnon. Le belge le prit par les pieds, et nous par les bras et nous le portâmes un peu plus loin pour essayer de l'enterrer au cours de la nuit. Un éclat de grenade lui avait ouvert le ventre. Les tanks ennemis faisaient un grand effort pour anéantir notre résistance. Jusqu'à ce que six d'entre eux parviennent à faire irruption dans la position.

Ensuite on vit des actes d'héroïsme. Avec des bombes à la main les légionnaires se lancèrent à l'assaut des tanks les détruisant et faisant des prisonniers ou tuant les occupants. Peu à peu, l'ennemi perdit ses forces, relâcha sa pression. Au milieu de l'après-midi il commença à se retirer laissant sur le champ beaucoup de tanks détruits et, par conséquent, quelques morts.

La tranquillité revint, mais nous savions que ceci n'était pas le principal et pensions avec angoisse que ça y était cette fois, la première et la dernière occasion de combattre. Ici nous ne voyions que deux possibilités : tomber en combattant ou lever les bras pour se sauver la vie, terminant la guerre entre les grillages d'un camp de concentration, car nous savions que nous étions assiégés.

La majorité des légionnaires était des espagnols républicains qui jamais un instant ne pensèrent à se rendre, car, entre être envoyés à Franco ou mourir en combattant, ils préféraient la seconde hypothèse.



Le 28 commença le rationnement de l'eau à raison d'un litre par homme.

Avec une température de plus de 40° et le sable qui nous fouettait sans cesse, la soif était notre désespoir, un supplice ; quand la souffrance était intolérable nous nous rafraîchissions la gorge avec un trait que nous prenions avec beaucoup de soin, comme s'il s'agissait d'or liquide.

Ce jour-là, nous ne fûmes pas attaqués, mais les Stukas nous visitèrent et l'artillerie et les mortiers ne nous laissèrent pas en repos. Seulement pendant la nuit nous eûmes un peu de répit et pûmes manger, prendre un peu de thé chaud, préparé dans les profondeurs de quelque trou. Nous profitâmes aussi de l'obscurité pour approvisionner en munitions les troupes.

Le 29, le troisième bataillon de la Légion organisa quelques contre-attaques qui n'avaient pas l'intention, nous le supposons, de faire reculer l'ennemi, dix fois supérieur en nombre et possédant un matériel que nous ne pouvions pas concurrencer. Elles n'avaient d'autre but, nous pensions, que d'éprouver la résistance des lignes ennemies, parce qu'elles se succédaient sans aucun résultat positif pour améliorer notre situation.

Ce jour aussi prit fin et pendant ce temps nous entendions siffler sur nos têtes les obus qui ne faisaient pas de victimes, car nous étions tous cachés sous la terre comme des taupes. Nos 75 répondaient de leur coup sec et on entendait faiblement le bégaiement d'une mitrailleuse.

La souffrance était intense et l'angoisse de nous sentir à peu près perdus irrémédiablement nous opprimait, mais notre moral était loin d'être affaibli.

Rien ni personne ne pouvait plus nous démoraliser, que la soif. Pourquoi en ces moments pensions-nous aux brasseries de Montevideo ? De la musique, de la gaîté, et de bonnes chopes. Nous aurions aimé nous débarrasser de ces pensées, mais y revenions sans cesse... de la bière, ... des rafraîchissements... quelle soif ! Nous prenions le bidon, et... hop... une gorgée, assez ; assez ou fini la ration, et après ? bière fraîche, rafraîchissements.... Maudite guerre !



Une autre journée passa, une autre nuit arriva... Nous entrâmes dans le trou et nous mîmes à parler avec l'andalou FLORES. Tout en fumant nous parlions de l'Uruguay, de la famille, en fermant les yeux, nous continuions à nous rappeler ; de temps en temps, il nous interrompait et disait : « *Ecoute, qu'est-ce que tu fais ici ? Et pourquoi ? Si au moins nous sauvions notre peau* ». Surement, répondions-nous, si nous sortons d'ici nous croirons aux miracles, parce que ça va être difficile. Enfin la fatigue nous prit et nous nous endormîmes.

« *Allons, debout, c'est ton tour de prendre la garde* », dit quelqu'un en me réveillant.

La garde, la garde... j'étais si bien à dormir. En maugréant, je me levai et prenant la mitrailleuse j'allai m'installer devant le canon. Les yeux et les oreilles bien ouverts et les nerfs sous pression. Les minutes passaient ; le silence nous entourait et parfois les Allemands tiraient quelques rafales, ou en entendait le bruit d'un coup de canon ou le roulement bruyant d'un tank ; après, rien, rien.

Je consultai ma montre. Une heure et demie du matin. Dans une demi-heure la garde serait terminée. Il faisait froid... dans les villes, on devait danser, s'amuser, il y avait des femmes et de la lumière... qu'on était bien à la ville, mais ici... Je regardai à nouveau la montre, deux heures moins le quart... encore quinze minutes.

Je trouvais la vie, bien amère. Une mitrailleuse aboya et devant moi passèrent les balles traçantes comme des points lumineux, des points lumineux qui anéantissaient des vies.

Je me dirigeais vers le trou d'INVERNON et le réveillai. « *INVERNON, INVERNON, réveille-toi, c'est ton tour d'être de faction, et mets ta capote car il fait un froid terrible* ». « *Je viens...* », me répondit une voix ensommeillée au fond du trou.

Je revins rapidement à mon poste, "*Rien de nouveau ?*", demanda le camarade. Rien de nouveau, la consigne habituelle.

Avant de me coucher, j'allumais une cigarette ça détend les nerfs. Cela nous fatiguait de penser à nous. Pourquoi cette tête voulait-elle le faire quand je désirais dormir ? et je pensais, je rêvais éveillé à la maison, la famille, pendant que je m'enfonçai dans une demie

inconscience ; si nous réchappions d'ici... si nous réchappions. Cela tournait dans ma tête comme un leitmotiv.

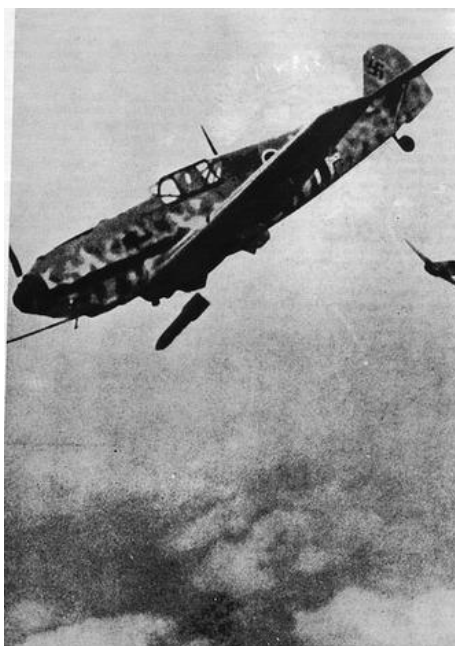
Avant l'aube, nous étions debout. C'était l'heure redoutable des attaques. Depuis que nous avions repoussé leur offensive, ils n'étaient plus venus, mais nous les attendions, et l'attente est terrible, elle détruit les nerfs. Une, deux heures, pour qu'il fasse jour ; maintenant nous n'avions plus peur d'être surpris, en pleine lumière, mais nous continuons à attendre et à redouter ce que nous savions inévitable : une autre attaque. Nous nous demandions si nous serions capables de résister à un autre choc de la violence du premier.

Dès le jour levé, notre artillerie commença à cracher au plomb sur l'ennemi, Nous courrions vite aux abris, qu'il répondait immédiatement. Pourquoi tirions-nous alors que nous recevions vingt canonnades pour une, Nous maudissions de toute notre âme la témérité des artilleurs français.



Dans les trous nous nous faisons petits..., petits... ; nous attendions, les muscles crispés, les obus allemands qui traversaient l'espace en sifflant très fort, éclatant derrière, à droite, à gauche. On entendait des cris de douleurs, des gémissements, et par-dessus tout, les Stukas commençaient à décrire des cercles au-dessus de nos têtes tels des oiseaux de proie, et ensuite déchargeaient des centaines de bombes en piquant les uns après les autres, dans un rugissement infernal. Le camp s'obscurcissait à cause de la fumée et du sable que soulevaient les explosions. Après cette vague en venait une autre, et encore une autre, ; les fusiliers marins et les Anglais tiraient et tiraient avec leurs pièces anti-aériennes.

Nos yeux suivaient atterrés les rapides évolutions des appareils : « *encore un qui pique !* », criait quelqu'un, et nous nous réfugions au plus profond de notre trou, enfonçant le casque sur la tête, et en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre le rugissement des moteurs. Nous n'en pouvons plus, nous n'en pouvons plus ! pensions-nous, jusqu'à ce que revienne le calme. Nous nous retrouvions, assourdis, nous nous rafraîchissions la bouche et la gorge desséchées, avec une gorgée d'eau et allumions une cigarette... rien de tel pour calmer les nerfs.



« *A vos postes* », ordonna le chef de pièce. Nous sortîmes en courant pour les occuper, mais il ne se passa rien, seulement c'était dangereux, après un bombardement d'être surpris dans les trous. Une demi-heure d'attente... maintenant, oui, nous allons fumer, mais... « *les avions !* » criâmes-nous, « *ils reviennent !* » : de nouveau dans le trou, comme des taupes. En rugissant ils se précipitèrent sur nous en nous mitraillant. Sauvages ! si nous pouvions..., mais quoi, personne ne peut rien. Les batteries de D.C.A. tiraient, tiraient., ils s'éloignaient de nouveau, mais ... jusqu'à quand ?

LA SITUATION DEVIENT DESEPEREE

Les jours passaient et nos chances d'en réchapper étaient chaque jour plus minces ; les bombardements de l'artillerie et de l'aviation étaient chaque jour plus violents.

La résistance qu'ils rencontraient exaspérait sûrement les Italo-allemands et le troisième Bataillon de la Légion continuait ses contre-attaques.

Parfois la nuit nous entendions les tanks allemands se déplacer pendant que nous ne pouvions les voir, à cause de l'obscurité ; nous savions qu'ils travaillaient à retirer des mines pour se faire un passage. Le lendemain nos hommes les remettaient de nouveau.

Les premières lueurs du 31 Mai montèrent à l'horizon. Dans le camp ennemi il y avait une grande agitation, dénoncée par la poussière que soulevaient les tanks et les autres véhicules. « *Que veulent-ils faire ?* », nous demandions-nous avec préoccupation. Avec soin nous huilâmes le canon en retirant le sable et nous postâmes à côté de lui. Ce mouvement de l'autre côté ne nous disait rien de bon. Les vétérans nerveux semblaient flairer le danger dans l'air.

Pour notre part, si nous étions tranquilles, nous n'en étions pas moins nerveux, pendant qu'ils bougeaient au loin.

« *Ce calme m'énerve* », dit ARTOLA, scrutant le désert avec ses jumelles.



Cela ne nous plaisait pas. Ils n'avaient pas tiré un coup de canon et nous n'avions pas vu ces saletés de Stukas. « *Regarde, pour moi c'est très rare de voir nos canons tirer et pas les leurs !* » "Allons, allons ... Les Allemands ... maudite soit la mère qui les a mis au monde... ils ne nous auront pas, jamais", dit FLORES, dans son jargon andalou.

Et ainsi, chacun donnait son opinion, exprimait sa pensée, mais tous comprenaient ce que nous ne disions pas. "Regardez, regardez ce qui vient !", cria quelqu'un.

Tous tournèrent la tête vers le point indiqué. Une petite automobile italienne, arborant une bande blanche, venait jusqu'à nos lignes. Ils firent signe au chauffeur, la voiture s'approcha et un officier sortit à la rencontre du parlementaire, le saluant militairement.

Cette scène se déroulait à 500 mètres du lieu où nous étions et nous en perdions le détail. C'est un officier italien, dit ARTOLA, qui regardait avec ses jumelles. « *Et que diable veut-il ?* », demanda un autre ? Et un troisième : « *ce n'est pas difficile à deviner, il vient sûrement demander la reddition !* »

Entre temps, on bandait les yeux de l'italien le conduire au poste de commandement. Une minute après il repartait par où il était venu. Qu'est-il venu faire ? C'était la question que nous nous posions. Bien vite on nous donna la réponse.



A 10 heures du matin, le capitaine SIMON, personnellement, vint nous annoncer la nouvelle, le général Koenig avait reçu le message suivant : *« Aux troupes de Bir-Hakeim toute nouvelle résistance ne ferait que verser du sang inutile. Vous subirez le même sort que les deux brigades anglaises nous avons rencontrées à Got el Oualeb et qui ont été exterminées avant hier. Nous cesserons le combat dès que vous hisserez le drapeau blanc et viendrez à nous sans armes »*.

« Comme vous l'imaginez, continua le capitaine avec sa voix de fausset, mais sereine, l'ultimatum a été repoussé et le général me charge de vous dire ceci » : 1° Nous devons nous attendre à une attaque sérieuse avec tous les moyens combinés (aviation, tanks, artillerie et infanterie). Elle sera puissante. 2° Je répète mes ordres et la certitude que chacun fera son devoir sans faiblir, et à son poste, séparé ou non des autres ; 3° Notre mission est de résister coûte que coûte jusqu'à notre complète victoire ; 4° Bien expliquer ceci aux gradés et aux soldats de 2e classe. 5° Bonne chance à tous. Signé KOENIG.

Quand le capitaine termina la lecture de cet ordre du jour signé du général, et où il nous expliquait clairement que notre devoir était de mourir aux postes de combat, nous crûmes que notre cœur cessait de battre et nous crûmes aussi que le capitaine, malgré la barbe de plusieurs jours et la saleté qui nous couvraient le visage, nous vit pâlir, car nous regardant fixement, il nous dit *« Il ne faut pas croire que tout est perdu »*, et il s'en alla. Maintenant nous aurions dû être plus alertes que jamais, mais il semblait que la première attaque n'avait été qu'un jeu d'enfants comparée à ce qui nous attendait à ce moment ; Rommel l'avait dit clairement ! la reddition ou l'extermination totale.

Nous pénétrâmes dans l'abri pour être moins seuls nous n'aurions pas aimé que quelqu'un dise que le manque de moral avait fait pression sur notre être, et que le moral fondrait comme un édifice auquel manque les fondations ; l'idée de la mort ne nous était jamais venue comme à ce moment et sans doute étions-nous venus ici disposés à mourir pour la cause que nous défendions. En cet instant, nous nous rendîmes compte qu'il est très facile d'être disposé à mourir pour défendre un idéal quand on a 24 ans et seulement une vague idée de la mort, mais quand on entre en contact direct avec elle, nous la palpions et quand nous la voyons matérialisée par des corps disloqués, des membres arrachés et des ventres d'hommes qui s'étaient aussi nourris d'idéal et qui mourraient sans doute avec une grimace atroce de peur et de souffrance, quand pénètre dans notre nez l'odeur putride de la mort, nous n'avons plus envie de mourir, nous ne voulons plus mourir. Un sanglot éclatait dans notre poitrine, pourquoi ! nous ne voulions pas mourir et maudissions la démocratie, le nazisme et toutes ces causes et ces hommes qui nous ont menée à la tuerie.

Un soldat en arrière-garde est un homme avec des idées, qui pense et raisonne, enfin c'est un homme normal. Sur le front ou il risque sa vie, c'est une bête en instinct de conservation, il oublie ses sentiments et ne pense qu'à lui, il ne se rappelle pas ce qui est beau, divin ; donner sa vie pour que ses semblables profitent de son sacrifice suprême, jouissant de leur droit sacré à la liberté.

Nous restâmes un long moment dans le fond de ce trou, oppressés par la plus horrible désespérance, jusqu'à ce qu'enfin le calme nous revint. Nous sortîmes pour rejoindre les camarades. Tous évitaient de parler de ce qui se préparait, entretenant la conversation sur des thèmes certainement dictés par leur subconscient : ils se rappelaient leur famille, leur foyer, et l'andalou FLORES, avec une tristesse qu'il essayait de dissimuler mais qui se lisait dans ses yeux sombres noyés de larmes rebelles, se rappelait sa femme et ses deux enfants qu'il n'avait pas vu depuis 8 ans.

On dit que les agonisants, comme en un film, voient défiler devant leurs yeux les plus belles choses de leur vie. N'en étions-nous pas, nous des hommes destinés fatalement à mourir, agonisants pourrions-nous dire, bien que dans toute la vigueur de leur santé ? Les Stukas interrompirent la réunion. Maintenant ils venaient cinq et six fois par jour en vagues de cinquante, soixante et jusqu'à cent. Nous courûmes aux refuges dans le sifflement aigu des bombes et des explosions qui nous étourdissaient. A chaque éclatement nous étions soulevés du sol, la terre tremblait. Tranquilles, tranquilles, il ne fallait pas bouger... et les minutes devenaient des heures... le bombardement continuait implacablement.

Quand les bombes ne tombèrent plus, et que le sable et la fumée furent dissipés, ils nous mitraillèrent, incendiant quelques camions.



A la fin, ils se retirèrent. Les brancardiers passèrent en courant, nous n'avions pas tous eu la même chance.

Infirmier donnant à boire à un blessé



Nous aurions mieux aimé qu'ils attaquent, plutôt que de rester tout le jour sans pouvoir esquisser un geste pendant qu'ils nous assassinaient de loin avec l'artillerie et les mortiers, et du haut du ciel avec leurs avions. Au moins, en combattant, on se réchauffait le sang, et l'odeur âcre la poussière troublait notre cerveau comme une ivresse.

Ainsi, sous cette tourmente quotidienne qui commençait à nous rendre fous, qui nous faisait attendre la nuit avec angoisse afin de pouvoir jouir d'un peu de calme, voyant arriver le jour avec une véritable angoisse et de la peur, ainsi arriva le 6 Juin.

A peine faisait-il clair que l'artillerie allemande commençait à pilonner vigoureusement nos positions de tous les points de l'horizon. Jamais on n'avait déchargé sur nos têtes une telle quantité d'obus et les avions contribuaient à persécuter l'objectif qui, cette fois, vu la furie destructive dont étaient possédés nos ennemis, devaient transformer les cinq kilomètres carrés de notre camp en un énorme puits qui nous servirait de fosse commune.

Sous la pluie de mitraille qui traversait l'air dans un sifflement de serpent, nous attendions immobiles, étendus à terre. Quand ce fût fini, nous courûmes vers nos postes, mais il était clair qu'il se préparait quelque chose. En effet, les tanks étaient déjà en vue, ils nous attaquaient au même endroit que la première fois, mais ils le faisaient directement sur le fort, le combat était engagé.

Nous avons atteint à une certaine sérénité pensant que la chance qui jusqu'à présent nous avait aidés, ne nous abandonnerait pas.

Le pointeur, genou à terre et les mains crispées sur les volants de direction, l'oeil fixé sur la mire, guettait un tank qui entrait dans son champ de tir, le visage tendu et le regard fixe, nous attendions. INVERNON serrait fortement dans sa main le cordon qui faisait partir le coup de feu. La lumière se fit violente avec les pièces voisines de la nôtre, les explosions se succédaient rapides, sèches, et la poussière et la fumée se faisaient plus denses. Nous continuions à attendre. Un tank s'approcha. « *Distance mille mètres sur l'objectif à droite !* » ; le pointeur répéta « *distance mille mètres !* ». La voix de commandement est une question : « *Vu ?* » « *Vu* » « *Prêt ?* » « *Prêt !* », répondit le tireur d'une voix sèche. « *Feu !* », le bras se plia... Une secousse, une explosion et une nuée de sable se leva devant le tank. « *Trop court* », s'écria ARTOLA. « *Tire un peu plus haut, plus haut !* ».

La fumée et le sable soulevés par le premier coup de feu dissipés, ferme et calme, notre pointeur manoeuvra les volants, et petit à petit, lentement, il ajusta : zigzaguant avec rapidité, le tank s'approchait en tirant. Il était placé obliquement à nous et ses obus passaient loin. Il était difficile de nous dire où il fallait viser dans sa course, mais s'il s'arrêtait, il était perdu. "Feu !" En hurlant, plusieurs kilos d'acier partirent en direction de leur proie. Un éclair, une explosion et le tank commença à brûler. "Bénie soit ta mère !" s'écria FLORES et nous pensions aussi « *bravo !* » Enthousiastes, nous nous dirigeâmes vers le pointeur.



« *Distance 2000 mètres, objectif en face, une dérive à gauche* », dit le chef de pièce. « *Vu ?* » « *Vu* » répondit RIMBAUD, « *Une fois prêts, feu à volonté !* », recommanda ARTOLA sans cesser de regarder avec ses jumelles. « *Attention ! Feu ! Trop court, Feu ! A droite, à gauche* », indiquait ARTOLA... "Plus haut le feu !" et ensuite : « *Il est servi, il saute sur une mine* » ; les mortiers aussi faisaient leur travail, tirant sur l'infanterie allemande qui attaquait. Les armes automatiques entrèrent en action et nous attendions les tanks avec des obus perforants et quand nous en avions le loisir, nous dirigions notre bouche à feu sur l'infanterie, envoyant des grenades explosives.

Quand l'une d'entre elles éclatait au milieu des Italo-allemands, il y avait plusieurs hommes de déchiquetés. L'attaque s'arrêta, les avions revinrent et l'artillerie nous cracha dessus une pluie d'obus de tous calibres ; nous savions qu'après cela, ils se lanceraient de nouveau sur nous parce qu'ils faisaient de terribles efforts pour annihiler la résistance.

Ils revinrent, mais nous les repoussâmes à nouveau, jusqu'à ce que revienne le calme. Eux aussi étaient épuisés et devaient avoir subis de lourdes pertes en hommes et en matériel. Nous nous rendîmes compte que l'ennemi avait gagné du terrain, et nous prîmes des précautions pour éviter toute surprise. La nuit arriva obscure, froide. Je pris la première heure de garde avec INVERNON. C'était un bon camarade et bavard, il me parlait de faits et de choses d'Espagne, son espoir de voir tomber le dictateur de son pays "Paco le sourd", comme il l'appelait. Oubliant notre situation, nous nous laissâmes emporter par le courant suave de nos illusions.



C'était la première fois que j'avais une longue conversation avec ce gamin de 25 ans à peu près, et qui guerroyait depuis sept ans. Les hommes, dans de semblables situations, ont besoin d'ouvrir leur coeur et ils le font avec le premier qui les écoute, et lui le fit avec moi.

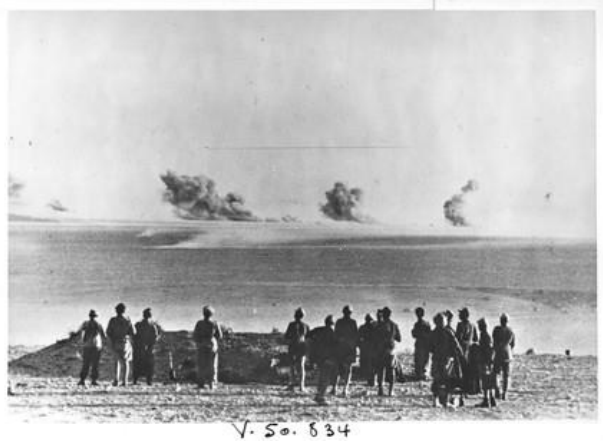
La conversation se poursuivait à voix basse, presque en secret. « *Nous fumons ?* ». Bon. J'essayais d'allumer ma cigarette à l'abri de ma capote lorsque je vis mon camarade près de l'emplacement du canon, étendu à terre, qui empoignait le fusil-mitrailleur. Je m'étendis près de lui, préparant une grenade dans la main.

« *Que se passe-t-il ?* » demandai-je, presque à son oreille. Il me fit signe de garder le silence. Je prêtai l'oreille... quelqu'un traçait avec un outil à gratter le sable, sûrement les boches enlevaient les mines. « *Ecoute* » murmura-t-il. « *Oui* », et je continuai à attendre, tendu... immobile..., les muscles prêts à l'action.

De la position voisine ils avaient aussi entendu bruit, parce que rapidement le silence fut rompu par le crépitement d'une mitrailleuse et les balles traçantes se dirigeaient vers le point où se produisait le bruit, puis une autre rafale, une autre, et encore une autre. Nos cigarettes étaient éteintes. INVERNON se rendit à l'abri pour les allumer de nouveau. Nous fumâmes en couvrant la lueur avec nos casques. Nos mains tremblaient un peu. « *Quelle heure est-il ?* », interrogea INVERNON.

Il est onze heures moins le quart, et nous continuâmes à attendre en silence. Une mitrailleuse crépitait, et une allemande lui répondit avec son bruit de scie entrant dans du bois. A onze heures nous appelâmes ceux qui devaient nous relever. Avant que le jour ne se lève, je me réveillai et au lever me débarbouillai, c'est-à-dire que je mouillai le coin d'un mouchoir pour le passer sur mes yeux, et je me lavais la bouche avec une gorgée d'eau, l'avalant ensuite pour reconforter la gorge, j'étais prêt pour commencer le travail.

L'horizon prenait des reflets d'incendie au ras du sol. Deux heures plus tard, il commençait à nous griller. Ceux d'en face devaient avoir mal dormi et être de mauvaise humeur, parce qu'à peine fit-il jour, qu'ils commencèrent leur symphonie pour canons. Ils se rappelèrent qu'il y avait d'autres endroits où attaquer, puisqu'ils le firent au nord de la position et que le fracas du combat venait jusqu'à nous.



Le calme du jour précédent était sûrement dû à ce qui se préparait.

La citerne vint jusqu'à nous pour nous donner l'eau et on nous dit que, désormais, la ration serait d'un demi-litre par jour et par homme. On pouvait dire que nous en étions à la dernière extrémité.

Est-ce que ces quelques kilomètres de désert sont si importants, qu'il nous faille résister jusqu'à mourir de soif ? à moins que nous n'ayons la chance d'être tués par les Allemands

Peu à peu nous nous soumettions, non pas devant la puissance de l'ennemi maintenu à distance pendant tant de jours avec un courage que le monde entier admirerait plus tard (*remarquez que nous parlons pour toutes les troupes qui défendaient Bir-Hakeim, où ceux qui avaient le plus peur prenaient exemple sur les plus courageux qui les guidaient*), nous nous soumettions devant les éléments de la nature : le sable qui s'élevait en nuage, pénétrait dans notre nez, notre bouche, nos yeux, augmentant la soif qui nous tourmentait, qui enflammait notre gorge desséchée, nous faisant enfler la langue, et craquant nos lèvres qui se couvraient d'une croûte dure... le tourment de la soif était peut-être notre plus terrible adversaire ; et si les choses ne changeaient pas nous serions obligés de déposer les armes pour une gorgée d'eau. De l'eau... oui, de l'eau !

Dans le désespoir, le doute minait notre esprit, des murmures se firent entendre, le fantôme du mécontentement flottait dans l'air et notre imagination excitée travaillait Les officiers avaient de l'eau en abondance, ils espéraient s'en échapper et nous abandonner, et d'autres extravagances encore.

Le jour passa... les attaques allemandes avaient été repoussées comme les précédentes, le drapeau tricolore à croix de Lorraine continuait de flotter victorieusement, mais.... pour combien de temps encore ? Combien de camarades dormaient sous les sables calcinés de ce coin de désert libyen, et combien resterions-nous ? le destin devait répondre en temps utile et il était inutile de l'interroger...

Le 9 Juin, bien que l'ennemi ne soit pas parvenu à réaliser ses desseins étroits, l'anneau de fer menaçait encore plus de nous étouffer. Une section de notre infanterie avait été faite prisonnière, laissant échapper bien peu d'hommes. De ce fait, le combat commença dans les

limites de notre terrain, avec des grenades et des mitrailleuses, mais notre pavillon flottait encore gaillardement.

Le 10, une troisième attaque allemande eut lieu au même endroit que le 8 et le 9, les surhommes subirent une autre déroute par ceux qui furent appelés plus tard « les aventuriers qui se défendaient avec l'énergie du désespoir ». Eux, les aryens purs, la race supérieure, avec toute la force de leur potentiel de guerre ne purent faire reculer le pavillon français avec la croix de Lorraine, qui jusqu'au coucher du soleil le 10 juin 1942, projeta son ombre glorieuse et gigantesque sur la tête de ses soldats.



Dans l'après-midi de ce 10 juin, après 16 jours d'enfer, avec une joie indescriptible, nous reçûmes l'ordre de nous préparer pour sortir cette nuit ; ne pas se charger d'armes lourdes, seulement des grenades, des mitrailleuses à main ou des pistolets, prendre l'indispensable et détruire les canons. Plus tard, l'eau de réserve de la compagnie serait distribuée.

Personne ne pensait au danger que présentait cette retraite empressée, nous pensions seulement que cette nuit nous serions enfin libres, morts ou vifs, mais libres de toute façon. Nos visages épuisés après tant de jours de souffrance s'illuminèrent d'espérance. S'échapper, s'échapper coûte que coûte. Avec cette idée fixe nous fîmes les préparatifs, et nous espérions que les ombres de la nuit s'étendraient sur l'immensité désertique, pour nous aider dans la manœuvre. La nuit arrivée... obscure...noire..., quelques heures plus tard, seules les étoiles seraient les témoins muets du dernier acte de la grande tragédie qui s'était déroulée à Bir-Hakeim.

Les citernes parcoururent les lignes pour distribuer le précieux liquide ; les chauffeurs mirent les moteurs de leurs véhicules en route et commencèrent à former une colonne sur trois rangs, les tanks (*brenn carriers*) devant, les camions avec les blessés au milieu, les prisonniers allemands et italiens enchaînés et gardés montèrent dans deux des camions.

Les commandements secs et à voix basse se firent entendre partout. Les ombres coururent dans tous les sens, silencieusement ; chacun essayait d'occuper la place qui lui avait été assignée.

Les compagnies d'infanterie commencèrent à se former en colonne de six ; la sixième, dans notre bataillon, marcherait en tête et immédiatement après la colonne motorisée.

NOUS ARRIVONS A NOUS ECHAPPER

Le colonel AMILAKVARI avec son automobile, rompit la marche en sautant sur une mine. Il prit un autre véhicule qui sauta sur une autre mine, sans être blessé aucune de ces deux fois.

Il se résolut à continuer à pied. Les tanks et les camions s'étaient déjà heurtés à l'ennemi avec une force destructrice.

Le cercle était brisé et les premiers véhicules, comme un torrent, s'élancèrent en avant, aplatisant tout sur leur passage, et se perdirent ensuite dans l'immensité noire des ombres du désert. Mais l'ennemi commençait à réagir, il se ressaisit de sa surprise et les mitrailleuses commencèrent à se faire entendre, des cris de rage et de douleur fendirent la nuit... parfois la voix de notre Colonel et celle du Capitaine de SAIRIGNE s'élevaient dans le tumulte. *En avant la Légion ! En avant la Légion !* Suivant l'exemple d'hommes de cette trempe, la Légion étrangère se lança aveuglément, furieusement, contre ceux qui prétendaient lui barrer le passage.



Le lieutenant DEWEY avec son tank, aplatis deux mitrailleuses italiennes, succombant héroïquement avec quatre de ses légionnaires, un nommé DEBRIK se sauvant devant la troisième.



Pendant que cette lutte se déroulait dans la nuit qui était seulement illuminée par les flammes d'un camion incendié, répandant alentour une lumière rougeoyante qui rendait encore plus sinistre la dernière scène de l'épopée de Bir Hakeim, un groupe de dix ou douze hommes attendait la décision d'ARTOLA, à l'expérience de qui nous avions confié nos vies. « *Ne bougez pas d'ici, je vais voir ce qui se passe* », nous dit-il.

Nous attendions sans bouger. Combien de temps avons-nous attendu dans l'angoisse qui nous serrait la gorge, et une main de fer nous broyant le cœur ? Nous ne pourrions pas le dire ; une minute, vingt, une heure peut-être. Les balles traçantes se croisaient dans toutes les directions, les armes automatiques claquaient dans l'éclatement sec d'un coup de fusil et l'explosion des grenades à main... Si nous avions pu sortir ... Si nous avions la chance d'en sortir ... nous triturions nerveusement la mitraillette et portions la main à notre ceinture pour nous assurer que les grenades y étaient bien. Où peut bien être ARTOLA, nous demandions-nous. Après, nous commençâmes à imaginer des tas de choses. Il ne vient pas ... et s'il était parti ... mais non, c'est impossible, il ne peut plus tarder. Ah, il vient, mais non... l'ombre continue ; ce n'est pas lui. Quand va-t-il revenir ? Il doit être tard et si le jour arrive et que nous soyons encore là... il vient. Serait-ce lui ? Oui, ça l'est.

Quelle chance ! Pourquoi avons-nous été laissés seuls. Bon, il est là maintenant. Toutes ces questions et ces réponses, nous les faisons pendant que nous attendions ARTOLA jusqu'à ce que son arrivée coupât notre soliloque. « *Messieurs, la chose par-là est très mauvaise, on se bat et on meurt beaucoup ; celui qui veut me suivre ... je vais dans cette direction qui est plus tranquille* ».

Sans répliquer, nous nous levâmes, lui s'agenouilla, posa sa boussole lumineuse sur le sol et murmura « *direction sud* ». Il se redressa et se dirigeant vers notre groupe dit « *que personne ne parle, marchez sans bruit, et n'usez de vos armes que si l'on tire sur nous parce que l'on nous a découvert, auquel cas chacun agit et se sauve comme il peut. En avant !* »

Nous avançâmes comme des fantômes, en silence, pliés en deux... notre chef leva la main et nous dit très bas « *maintenant, rampons, nous allons entrer dans un champ de mines* ».

Nous commençâmes à marcher sur les coudes et les genoux, lentement, très lentement, tâtant l'endroit où nous allons appuyer notre corps : un mouvement sans prendre cette précaution serait fatal,

Nous continuâmes, continuâmes. Silence ! un feu de Bengale illumina le champ... la figure contre le sable ... les mains crispées, nous attendions. Éteins-toi maintenant, maudite chose. A quelques mètres, des soldats couraient. Nous nous collâmes davantage contre la terre ; nous les reconnâmes à leurs casques... des Boches... le doigt sur la gâchette... ils s'approchaient... et le feu de Bengale nous éclairait ; quelle chance qu'ils ne nous aient pas vus, et pourtant ils nous avaient presque marché dessus.



Quelles minutes terribles. Visages et corps étaient baignés de sueur. Nous levâmes le bidon jusqu'à nos lèvres et avalâmes une gorgée d'eau. Quel soulagement ! Nous avançâmes de quelques mètres de plus et une autre fusée ! Tout près de nous, nous entendîmes FLORES dire « *Si je pouvais lui tordre le cou, à celui qui fait de la lumière* ».

Nous pensions qu'il serait agréable de lui arracher une oreille d'un coup de dent et de lui faire avaler ses sales fusées. Enfin, elle s'éteignit. Notre espoir était d'arriver à la limite du champ de mines sans avoir été vus. De nouveau, nous fûmes éclairés, alors que nous arrivions presque. Etre découverts à ce moment aurait vraiment été une grande malchance. Sur le chemin que nous suivions il y avait des soldats et nous nous demandions qui ils étaient. Nos nerfs ne résistèrent pas plus, et à notre désespoir nous proposâmes à ARTOLA de leur envoyer une grenade et ensuite de les abattre à la mitrailleuse. « *Tu es fou, si nous en tuons, nous resterons ici. Que personne ne tire !* »

A d'autres moments nous étions dans les ténèbres, mais ne pouvions pas avancer sans risquer de rencontrer les Allemands. Lorsque le camp fut illuminé de nouveau ils étaient encore là. Ah, ils ne pouvaient pas trouver un autre endroit pour s'arrêter... nous nous déportâmes à gauche pour les éviter. Nous tirions une fusée pour voir ce qui était devant nous. Ce souhait fut exaucé et nous vîmes qu'il n'y avait personne. ARTOLA fit signe de la main. En avant ! Nous devons être presque dehors... les coudes et les genoux que nous avions à vif nous faisaient mal, mais ... qu'importait ; si nous parvenions à passer. Un autre signe d'ARTOLA... il nous laissa. Avec précaution, il se traîna en zig-zag. Que faisait-il ? Il disparut dans l'obscurité et quelques minutes après revint en marchant et nous dit avec agitation « *Courez, nous sommes libres* ». D'un bond, nous nous mîmes debout et commençâmes une course pour la vie, pour la liberté. Nous sentîmes d'énormes envies de rire et de crier aux allemands « *Imbéciles, vous ne voyez pas que nous nous échappons !* ». La première fois notre rire fut mêlé de larmes, la seconde, nous n'osâmes pas le mener à bonne fin. Nous courûmes ... courûmes... devenus fous, nous ne savons pas combien de temps ni sur quelle distance, nous arrêtant seulement lorsque ARTOLA le fit pour consulter la boussole.

Derrière nous, le bruit du combat qui se prolongerait jusqu'à l'aube, se perdait. Avec la lumière du jour, seraient inutiles tous les efforts de ceux à qui nous avons échappé.

La lumière de ce nouveau jour, de cet inoubliable aube du 11 juin 1942 nous paraissait plus diaphane, plus belle que jamais.

Avec les premières lueurs du matin un camion anglais vint jusqu'à nous, maintenant complètement desséchés. Les occupants nous regardèrent tristement. « *Bir-Hakeim ?* », nous demandèrent-ils. « *Oui, répondîmes-nous, de l'eau...de l'eau... de l'eau...* »

Nous nous jetâmes tous en même temps sur l'eau contenue dans le camion.

Les Anglais ne voulaient pas nous laisser boire, et pendant que l'un d'eux essayait de nous convaincre, les deux autres ouvrirent des bouteilles de lait, que nous bûmes avidement.

Nous demandâmes à combien de kilomètres de Bir Hakeim nous étions. « *A plus de 12* » nous répondirent-ils. Nous pensâmes que c'était trop près, nous n'étions pas tranquilles du tout. Ils nous expliquèrent qu'il y avait beaucoup de camions anglais en patrouille dans le voisinage pour recueillir les survivants qui étaient dispersés dans le désert.

Enfin nous nous mîmes en marche jusqu'au lieu où se formait le convoi, tout près d'ici.

Notre joie fut grande lorsque nous vîmes nos amis d'Amérique du Sud. Nous nous embrassâmes en riant et en pleurant. « *Quelle chance ! Comment t'es-tu enfui ? Et toi ?* » Nous nous accablions de questions, parlant tous en même temps, nous n'en avions par perdu l'habitude malgré les frayeurs. Le convoi en marche transportait les épaves fatiguées, rompues, défaites, de ceux qui furent la force qui défendait Bir-Hakeim. On dit que notre résistance sauva le canal de Suez. La confirmation ou le démenti de cette affirmation était loin de notre pouvoir. Nous pouvions seulement dire qu'en 16 jours d'enfer nous avons souffert, souffert et encore souffert... Devant cette résistance qui n'avait pas cédé à un ennemi plusieurs fois supérieur, le général de Gaulle dit dans un ordre général « *Quand à Bir-Hakeim un rayon de gloire vint éclairer le front sanglant de ses soldats, le monde a reconnu la France* ». »

ELOIGNONS-NOUS DU PERIL

Notre convoi arriva à MARSА MARTRUH, où nous nous reposâmes quelques jours, mais ici aussi se répercutait l'écho des canons allemands, ce qui précipita notre départ jusqu'à la ville d'Alexandrie.

Nous nous rendîmes compte alors du prix payé pour cette victoire, qui pour nous était la plus brillante obtenue dans la guerre du désert de Libye.

Nous nous sentions orgueilleux de notre geste tous au même titre, troupes et officiers, mais il nous avait coûté cher. 50 % des camarades étaient restés dans cet enfer, la plupart en essayant de s'échapper.

Des deux bataillons de Légion, il ne demeurait que des restes, et on comptait parmi les disparus le chef du nôtre et de nombreux officiers.

Sur la plage d'Alexandrie nous dressâmes le camp pour prendre un repos qui serait bref mais complet.

L'endroit ne pouvait être mieux choisi pour reposer notre corps et notre esprit. Au bord de la mer à l'ombre des palmeraies, tout invitait au repos, à l'abandon, et à l'oubli des heures passées.

La première chose qui nous occupa à l'arrivée fut de dormir, dormir beaucoup pour prendre notre revanche. Souvent j'avais des cauchemars et me réveillais en sursaut. Ce n'était pas seulement à moi que cela arrivait, mais à tous ; nos nerfs n'étaient pas encore dans leur état normal, et nous allions beaucoup tarder à nous remettre du coup dont nous avons souffert.

Nous sortions à 10 heures du matin avec une permission et nous nous présentions le jour suivant à la même heure pour prendre les ordres.

Tout allait à la perfection. Des divertissements, des boissons, des femmes, enfin tout ce dont a besoin un soldat n revenant du front où il s'est battu. Faire beaucoup de bruit, baragouiner arabe et se saouler à ne plus tenir debout. Mais cela ne pouvait durer longtemps ainsi.

Accostés dans le port, il y avait quelques navires de guerre français dont les équipages se rallièrent au gouvernement de Vichy, aux livreurs de la France.

Un matin, à l'heure de la présentation, plusieurs légionnaires apparurent le visage endommagé. Ce qui leur était arrivé se sut rapidement dans tout le bataillon.

Plusieurs marins de Vichy (*Vichymen* comme les appelaient les Anglais), les avaient provoqués, leur crachant au visage des paroles de trahison, les attaquant immédiatement et leur administrant une souveraine volée de coups.

Notre indignation ne connut pas de limite en entendant cela. Etait-il possible qu'ils soient français ces hommes qui appelaient traîtres ceux qui défendaient la France ? Pour des gens aussi vils il n'y avait de qualificatif dans aucune langue, pour les traîtres à la Patrie aucune punition n'était trop dure. A ce moment nous nous mîmes d'accord pour ne sortir qu'en groupes et armés. De ce qui suivit je ne relaterai que quelques incidents comme celui-ci : un après-midi sur le boulevard promenade de la Reine Nazli eut lieu une rencontre comme il s'en faisait quotidiennement entre les Français libres et les vendus ; nous restions maîtres du terrain, et un marin n'ayant d'autre issue que la mer, poursuivi, il s'y jeta. L'Espagnol SAN MARTIN, un garçon de plus de 1 m. 85, se lança derrière lui et le rattrapa ; il le prit par les cheveux et le submergea ; il le remontait à la surface et quand il avait repris sa respiration, il le replongeait. Il le sortit en le traînant et lui ordonna de se dévêtir sous la menace d'un revolver, et quand il se trouva en chemise et caleçon, courant derrière lui, il le ramena jusqu'au bateau.



La Force X, les marins de Vichy source : <http://envelopmer.blogspot.fr>

Ces messieurs allaient de bon matin faire des exercices dans un champ aux environs d'Alexandrie. Un matin le lieutenant BOURGOIN invita 50 à 60 légionnaires et quand les marins, en formation, revinrent de leurs exercices au commandement d'un capitaine, il les intercepta au passage.

A la tête des légionnaires le lieutenant se jeta à la charge et ceci dégénéra en une véritable bataille rangée à coups de poings et de gourdin. Il y eut plusieurs blessés, tant des nôtres que des leurs, mais nous pensâmes que ce serait la dernière fois qu'ils sortiraient du bateau. Après le départ de ces traîtres, la cité renaquit au calme et nous continuâmes de nous divertir à qui mieux mieux.

Nous apprenions avec la facilité la leçon qui dit qu'il est nécessaire pendant la guerre de profiter au mieux du temps où nous sommes en arrière.

Nous passâmes huit jours magnifiques dans la villa de Cléopâtre.

Ensuite nous allâmes dans un camp près du Caire, laissant derrière nous un peuple tout près de la panique. Ceci se justifiait si on pensait que les Allemands n'étaient qu'à 80 kilomètres de la ville, et que dans celle-ci il y avait une grande quantité de juifs qui se préoccupaient seulement de faire leurs valises.

Nous partîmes dans la soirée sous les acclamations de la population qui nous saluait de la rue, des portes et des fenêtres.

Nous devons confesser que ces manifestations ne nous laissèrent pas indifférents, nous sentions au plus profond de nous-mêmes une grande satisfaction qui nous rendait presque heureux des terribles moments de Bir-Hakeim.

La route jusqu'au CAIRE était couverte de véhicules. Nous n'avancions que de quelques kilomètres à l'heure. Le pire était qu'il n'y avait aucun ordre dans la circulation, chacun

désirant aller en avant et à chaque instant il se produisait des collisions qui retardaient encore l'avance. Tant que la nuit ne fut pas tombée, nos yeux scrutaient le ciel continuellement, de peur des avions allemands qui, s'ils avaient profité de la confusion qui régnait parmi les troupes en exode, auraient fait un véritable massacre.

Pour notre soulagement la nuit tomba et la progression se fit de plus en plus difficile à cause d'un convoi qui venait en direction contraire et à qui nous dûmes laisser la priorité car il montait au front.

C'était une division australienne, celle qui, avec admirable courage, contribua à empêcher l'avance nazi jusqu'à Suez. Ces hommes qui connaissaient la situation du front y allaient en chantant allègrement. Ils savaient de plus que nous essayions de mettre du terrain entre nous et les Allemands. Ils savaient enfin que nous étions sur le point d'être battus complètement et, malgré tout, ils chantaient, riaient et faisaient des plaisanteries sur cette retraite qui menaçait de se transformer en catastrophe pour les troupes alliées.



Capitaine australien dans un cimetière allié de la région d'El Alamein

Ceci et d'autres choses vues à diverses occasions nous fit juger les australiens comme les meilleurs soldats qu'il nous fut donné de voir combattre. En les voyant, l'espérance renaissait. Avec des troupes de cette trempe on ne perdait pas la guerre, même si on perdait des batailles.

Bien que notre voyage ait duré déjà plusieurs heures nous n'étions pas très loin de notre point de départ. Quand nous nous arrê tâmes en un point quelconque du désert pour passer la nuit, nous montâmes le camp et après avoir mangé quelques conserves chaudes, nous nous réunîmes, les Sud-américains et quelques Espagnols, pour chanter et bavarder.

A Alexandrie nous avons obtenu une herbe, qui bien que très mauvaise, c'était un véritable bâton, et délavée après quelques (...), nous nous en servîmes pour nous en rappeler le goût. Les Espagnols demandèrent à goûter, mais à la première gorgée ils se mirent à cracher et à maudire cette amertume. Nous allâmes dormir et le lendemain, de bonne heure, nous étions en route. Le trafic était intense et la route encombrée.

Nous ne marchions pas à tant de kilomètres à l'heure, mais à tant de mètres.

Nous pensions de nouveau aux avions ; mais ils étaient occupés à autre chose et n'avaient pas le temps de se rappeler de nous. Nous voyageâmes tout le jour pour parcourir les 200 kilomètres qui séparent Alexandrie du Caire.

Dans l'après-midi nous arrivâmes dans cette ville et nous allâmes nous installer au sud dans un camp anglais, en plein désert, bien qu'à peu de distance de la station de chemin de fer qui va au Caire. Ici aussi nous étions au repos, et les nouveaux arrivèrent, dont l'instruction commença aussitôt sous la direction des gradés.

Nous restâmes peu de temps dans ce camp, ensuite nous fûmes emmenés dans un autre identique à celui-ci, mais nous jouîmes d'une permission qui était donnée à la compagnie pour se rendre à Ismaïlia, au bord de la mer, dans un grand parc où nous mangeâmes bien, dormîmes et prîmes des bains de soleil. Mais ceci se termina par le commencement des exercices de toutes sortes. Les nouveaux maniements d'armes, et nous devions apprendre à conduire toutes sortes de véhicules.

Après 24 heures nous terminâmes notre service avec joie.

On annonçait la visite du général de GAULLE, et nous préparâmes un défilé. Dans cette revue militaire, le général KOENIG, le Colonel AMILAKVARI, le Capitaine SIMON, commandant de notre compagnie, et d'autres, furent décorés de la Croix de Guerre ainsi que de nombreux soldats, pour leur vaillance au combat.



Le même jour, dans une cérémonie émouvante, notre bataillon reçut le drapeau de la 13ème demi-brigade de la Légion Etrangère, que gardait le premier.

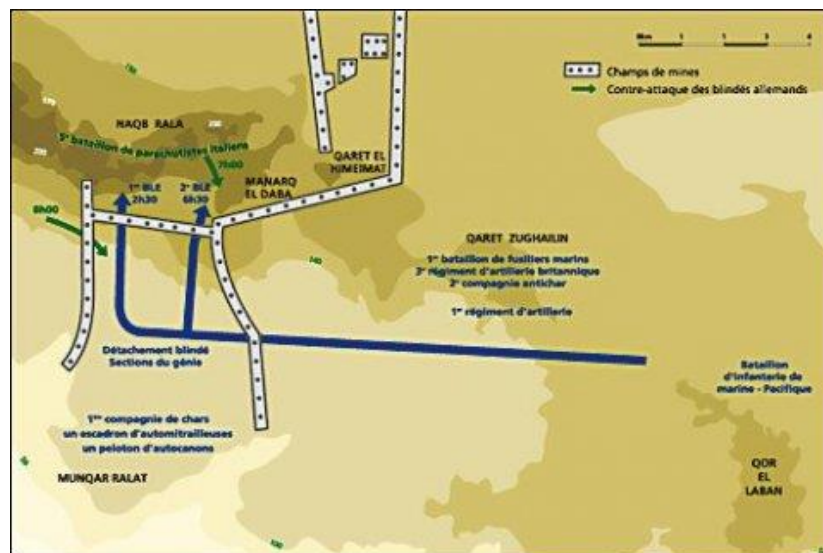
Quelques jours après nous quittâmes Ismaïlia et campâmes au kilomètre 13 de la route d'Héliopolis, une ville moderne unie au Caire. Dans cet endroit nous trouvâmes tout le matériel de guerre vieux, sauf quelques canons anti-tanks de 75 neufs. Vinrent quelques camions énormes de marque Bedford qui ne nous plurent pas du tout ; ces mastodontes étaient visibles à cinq kilomètres de distance avec leur plate-forme à canon pour tirer.

Les canons anti-tanks étaient de 6 livres, calibre équivalent à 47 mm. A partir du moment où nous eûmes reçu le nouvel armement, l'entraînement se fit intensif pour bien savoir le manier.

Avant de quitter ce camp nous fûmes passés en revue par le roi George d'Angleterre qui était accompagné des Généraux de l'armée britannique Montgomery et Alexander.

Peu après commencèrent les préparatifs de départ, ça sentait la poudre, les sections se formèrent de nouveau pour bien mélanger ceux qui déjà connaissaient les délices du front et ceux qui ne l'avaient jamais vu ; les deux bataillons se formèrent en un seul ; le dernier composé d'une compagnie lourde avec des canons anti-tanks et des mortiers de 81 mm, trois d'infanterie légère et la compagnie blindée formée de tanks. Ainsi organisés avec un matériel neuf et un moral élevé bien que nous sentions la peur monter du fond de nous-mêmes et à peine réveillés, un matin, nous nous mimes en marche et nous allions à la recherche de la revanche.

LA CONTRE-OFFENSIVE SE PREPARE



Le 15 Octobre nous occupâmes les positions desquelles nous partirions à l'attaque qui deviendra la grande contre-offensive d'El-Alamein et qui donnera lieu à l'échec des troupes de l'Axe sur le continent africain.

Nous abandonnâmes ces positions pour en occuper d'autres plus proches de l'ennemi, où les obus de l'artillerie nous faisaient plonger sans cesse, et où les avions nous visitaient 4 à 6 fois par jour.

Plusieurs jours nous avons attendu le moment où il nous serait ordonné d'aller à l'attaque. Cet ordre nous fut donné le 23 Octobre. En face de nous s'élevaient des montagnes très escarpées qui servaient de magnifique observatoire aux forces de l'Axe.

De cet endroit on dominait une grande surface de désert, de manière que tous nos mouvements étaient découverts, à peine esquissés. De ces montagnes nous aurions à nous approcher. A la fin de la nuit commença la marche d'approche jusqu'à l'Himeimat, ainsi se nommait le lieu montagneux.



Nous nous séparâmes de RAUL et de DIAZ deux Espagnols avec lesquels nous parlions lorsqu'arriva l'heure du départ. Eux étaient de l'infanterie et partaient avec nous.

Nous nous souhaitâmes bonne chance et nous nous donnâmes une poignée de main.

DIAZ avait 29 ans. Personne ne devait le revoir jamais ; il est resté ici pour toujours et RAUL devint boiteux pour le restant de ses jours. Une balle explosive lui avait détruit un pied.

Après l'Infanterie nous sortîmes avec nos anti- tanks. Avec beaucoup de mal car il y avait des endroits où le sable était mou et où notre déplacement était difficile. Les moteurs ronflaient, calaient et nous avançons très peu, mais enfin nous arrivâmes.

En silence chaque pièce se trouva occuper l'endroit qui lui était assigné. Devant nous les fantassins essaient de traverser les champs de mines pour pouvoir sauter sur l'ennemi de très près.

Tout était enveloppé d'un silence seulement interrompu par le bruit de quelque moteur. Le capitaine SIMON arriva ; il était content et riait en se frottant les mains ; il nous dit : *« C'est le moment de prendre notre revanche, nous allons les surprendre car nous n'attaquerons pas en face, mais par le flanc. Vous verrez que tout va marcher à merveille. Attention, bonne chance et à bientôt »*.

A 22 heures nous entendîmes la voix de bronze d'un canon de gros calibre. Ce fut le signal. Le coup de feu qui scellait le sort des armées de l'Axe en Afrique. Le fracas de tonnerre gigantesque produit par plus de 900 pièces d'artillerie tirant en même temps sur un front de 80 kilomètres répondit et, pendant des heures, une pluie de mitraille arrosa les positions ennemies.

Ceci fut un cataclysme ; le ciel rougissait aux lueurs d'incendie comme un éclair ininterrompu et le désert tremblait et vibrait, comme secoué par un mouvement sismique.

Couchés dans les trous que nous avons creusé rapidement dans le sable, nous attendions, et notre tension nerveuse augmentait. Quand l'artillerie cesserait, ce serait notre tour, et ensuite selon le résultat qu'elle obtiendrait, le nôtre.

Dans sa jeep nous vîmes passer le colonel avec son képi et sa cape gris perle. IL avait la coutume de se rendre compte par ses propres yeux si ses ordres, en ce qui concernait la disposition des divers éléments de combat, avaient été suivis avec exactitude. Il parcourait toute la ligne avec le plus grand mépris du péril, se préoccupant toujours de ses légionnaires qu'il aimait profondément.

Pour nous il était comme un père.

Les canons se turent et immédiatement des milliers d'hommes se lancèrent à l'attaque. Notre premier bataillon monta la montagne avec bravoure, mais malgré son courage, fut repoussé car, en plus des difficultés de l'ascension, ils étaient attendus avec des mitrailleuses cachées dans des grottes qui leur firent subir des pertes importantes.



Notre bataillon attendait le signal indiquant que Premier avait atteint son objectif qui devait être donné au moyen d'une fusée de couleur convenue auparavant.

Voyant que le signal ne venait pas, ce qui nous faisait perdre un temps précieux car il serait bientôt jour, le colonel donna l'ordre d'attaquer.

Les Italiens étaient sûrs que nos fantassins étaient au sommet du pic pour les balayer avec leurs mitrailleuses qu'ils abandonnaient.

Eux devaient avoir jugé nos troupes comme eux-mêmes, c'est-à-dire qu'aux premiers coups de feu ils reculeraient dans leur dessein - grande erreur - Avec les premières rafales de mitraillettes, les légionnaires comme des lions sautèrent sur eux, entrant au corps à corps, et leur faisant céder du terrain par leur pression. L'objectif était pris, c'était notre tour. Nous devons placer les canons pour, en cas de contre-attaque, appuyés par les tanks ou les blindés, pouvoir les attendre pour « *leur rendre les honneurs dûs* ».

Le terrain ne nous permettait pas de nous déplacer avec l'agilité nécessaire, et la contre-attaque redoutée, de tanks et de chars d'assaut, arriva avec une rapidité fulgurante.

Sans notre aide, l'infanterie ne pouvait rien faire, et elle reçut l'ordre de reculer.

Maintenant il faisait jour et un repli à 11 heures et en terrain plat serait sûrement dangereux. Poursuivis par un tir de mortier les nôtres se retirèrent en ordre, sans abandonner de blessés et emmenant les prisonniers.

Avec nos anti-tanks, nous ne pouvions rien faire maintenant pour éviter la retraite si bien qu'on nous ordonna aussi, après avoir couvert l'infanterie, de retourner à notre point de départ. Avec l'ennemi au-dessus et nous parfaitement visibles, ce mouvement ne nous parut pas facile à exécuter.

En effet, laissant de côté l'infanterie, ils concentrèrent leur feu sur nous. Entre les obus qui éclataient de tous les côtés, nous nous mîmes en devoir d'accrocher les canons dans les camions. Le canon était très lourd et de ce fait très difficile à manier. Tellement pris par notre travail nous ne vîmes pas un groupe d'italiens qui, plus hardis que leurs compagnons, venait dans notre direction, animés des intentions les plus mauvaises.

Un de nos compagnons donna l'alarme en nous criant d'essayer de les arrêter. Dans un grand effort nous arrivâmes à dominer nos nerfs et nous mettant à genoux derrière le blindage de notre canon pour nous protéger, nous commençâmes à tirer au pistolet. Les italiens étaient à une cinquantaine de mètres de nous. Nous tirions... nous tirions. Un des attaquants s'arrêta et leva les deux mains vers son ventre, les autres s'allongèrent sur le sol et lancèrent des grenades à main. Nous changeâmes le chargeur du pistolet et continuâmes à tirer.

S'enhardissant en voyant qu'ils nous stoppaient les autres empoignèrent le canon et nous, toujours abrités derrière le blindage, continuâmes à tirer sans cesse. Il s'en fallait de peu, encore un effort et nous étions sauvés, mais les ennemis croyaient nous tenir et ils continuaient à avancer. Un coup de feu adroit envoya rouler un autre italien, nous arrivâmes au camion et un camarade prit sa mitraillette et la déchargea sur les « macaronis » qui essayèrent de se sauver.

Nous n'avions pas encore fini de monter lorsque le camion démarra, quelques-uns le prirent à la course et le chauffeur semblait avoir une certaine hâte. « *Vous êtes blessé*, me dit quelqu'un. *Qui ? moi !* » demandais-je un peu surpris et je sentais refroidir l'enthousiasme qu'avaient éveillé en moi les paroles de louange prononcées par mes camarades pour notre attitude. « *Il est clair que tu l'es* ». Devant cette affirmation je sentis une sueur froide m'inonder le visage et mes jambes devinrent de coton. « *Mais je ne sens rien* », m'exclamai-je. « *Appuie-toi au fond du camion, nous allons voir ce que c'est* », me conseillèrent-ils.

Je fis ainsi, mon pantalon fut coupé avec un canif pendant que l'on m'expliquait qu'une blessure ne se sent qu'un moment après avoir été reçue. A voir la blessure, il me parut que c'était quelque chose d'horrible ; mon pantalon était maculé du sang qui coulait abondamment d'une plaie ouverte dans le mollet droit, occasionnée par un éclat de grenade.

Je sentis un vertige et se rendant compte que j'étais sur le point de perdre connaissance, un camarade me donna une gorgée d'une boisson forte qui me remit. Ils me bandèrent et lorsque nous arrivâmes à destination, je fus transporté à l'infirmerie pour être soigné dans les formes, et je me donnai l'illusion que j'allais à l'hôpital où je serais chouchuté, par de jolies infirmières, où je dormirais dans un lit confortable, toutes choses auxquelles aspiraient ceux qui avaient la chance de recevoir une petite blessure. Quand l'infirmier termina de me soigner (j'avais pu espérer un bon moment parce qu'il y avait beaucoup de blessés, et de graves) mes illusions se dissipèrent.

« Je vais à l'ambulance ». L'infirmier me regarda et dit « Pour ça ? Tu peux retourner à ton poste ».

J'étais un peu honteux et avait peur qu'il ne me fasse quelque réflexion désagréable. Réellement, ma prétention d'aller à l'hôpital était injustifiée par cette petite blessure, quand il y avait des camarades qui n'y arriveraient pas vivants.

Quelques heures plus tard, quand je fus retourné à la compagnie, la tristesse peinte sur ces visages boucanés nous fit pressentir que le bilan du combat devait être douloureux. En effet, notre bataillon pour la seconde fois en peu de mois, avait été démembré.

Plus de 50 morts et de 100 blessés tel était le tribut que nous avions payé. Le Colonel AMILAKVARI que nous aimions et admirions était mort ; morts ou blessés une grande quantité d'officiers d'infanterie et ainsi se succédaient les sous-officiers et les hommes.



Première tombe d'Amilakvari dans le désert

Notre compatriote SEQUEIRA ne répondit pas, comme beaucoup d'autres, lorsqu'il fut nommé, lors de l'appel.

Plus tard nous commençâmes à évoquer quelques faits intéressants qui s'étaient déroulés pendant le combat.

L'argentin PARDO fut gratifié, conjointement avec son chef de tank, le Lieutenant LATES, italien nationalisé argentin, qui comme nous était volontaire, de la Croix de guerre pour récompenser sa valeur. Voici le fait dont ils aurent été les acteurs ; ils virent qu'un obus avait incendié un camion, chargé de munitions, tuant le chauffeur, et voyant que le canon restait abandonné, au péril de leurs vies, ils se lancèrent avec leur tank pour le récupérer afin de ne pas le laisser dans des mains ennemies.

La manœuvre était osée car le camion brûlait et pouvait exploser d'un moment à l'autre. Par bonheur ils arrivèrent, sains et saufs, à le récupérer.

Pendant l'attaque, un légionnaire allemand, conducteur d'un blindé, arriva à faire plusieurs prisonniers italiens, et quand nous nous vîmes obligés de reculer, il les remit en liberté. Mais les « *Macaronis* », bien décidés à ne pas continuer la guerre de toute manière, coururent derrière le véhicule, jusqu'à nos lignes. Un lieutenant et quelques soldats sauvèrent un sergent blessé de notre bataillon en le conduisant jusqu'à nos lignes et se constituèrent ensuite prisonniers.

Après deux jours où il avait figuré sur la liste des disparus, notre ami SEQUEIRA se présenta très tranquillement avec trois allemands qu'il poussait devant lui.

Notez pour ajouter au mérite de sa prouesse que les Allemands ne se rendaient facilement, et moins encore dans ces moments. Après s'être présenté au Capitaine et avoir livré ses prisonniers, il nous fit le récit suivant l'après la destruction du camion qui transportait sa pièce - nous devons dire que depuis peu il était dans notre compagnie — lui et deux de ses compagnons, après avoir attendu plusieurs heures que quelqu'un les voit et vienne à leur aide, comme cela ne se produisit pas, ils se résolurent à démonter la culasse du canon, à la cacher en quelque endroit pour pouvoir venir plus tard la rechercher, et à l'abandonner.

Ils firent ainsi et commencèrent à marcher en direction de nos positions quand devant eux ils virent trois allemands qui étaient occupés à regarder un camion. Ils se jetèrent au sol et commencèrent à ramper dans cette direction, si précautionneusement que lorsqu'ils les virent, les canons de trois mitrailleuses étaient posés sur leurs côtés sans leur donner le temps de réagir. Ils continuèrent avec leurs trois prisonniers, arrivant aux lignes des espions français avec lesquels ils restèrent jusqu'au moment où ils furent conduits à notre bataillon avec leurs trois allemands que SEQUEIRA n'avait pas voulu donner, alléguant qu'ils lui appartenaient et qu'il ne les remettrait qu'au commandant de notre compagnie.

Un "*colombiano*" du premier Bataillon mourut comme un brave, percé de balles, et demandant son fusil pour continuer la lutte.

Nous pouvons dire avec orgueil que le nom des américains latins monta bien haut à cette occasion.

Notre tâche, aussi mal en point que nous fussions, n'était pas terminée encore, aussi poursuivîmes-nous le combat dans un autre secteur où nous assiégions la division italienne *Folgore*, aidés par quelques bataillons coloniaux français.

Le siège dura plusieurs jours. Nous ne risquâmes pas de notre côté une attaque qui aurait pu coûter de précieuses vies. La soif, nous le savions par expérience, leur ferait abandonner leurs fortifications. Eux aussi, comme nous, savaient qu'ils étaient cernés dans le désert. Les Italiens ne supportèrent ce siège que cinq jours et ils commencèrent à se rendre, prononçant la phrase que nous savions désormais par cœur « *finie la guerre* », et sans peine ni gloire nous les expédiâmes tenir compagnie aux milliers qui déjà emplissaient les camps alliés de prisonniers.

Le front était rompu, le plus difficile maintenant fait.

Il semblait que nous les avions eus comme le général MONTGOMERY le désirait, fort et dans le nez, pour les faire saigner. Depuis ce moment commença le plus grand désastre que une armée ait infligé à une autre dans l'histoire militaire monde.



Montgomery

Les troupes essentiellement motorisées ouvrirent la route ; pour le moment nous restâmes où nous étions.

Pendant que nous étions ici et que nous n'avions rien à faire, nous parcourûmes les positions abandonnées par l'ennemi. En camion nous nous rendîmes vers le pic d'El Himeimat. Alors nous vîmes les fortifications que nous avions attaquées, elles étaient très escarpées et tous les quelques mètres il y avait un emplacement de mitrailleuses, et beaucoup de refuges où ni l'artillerie ni l'aviation ne pouvaient atteindre ceux qui y étaient cachés.

Nous explorâmes ces caves pour chercher quelques provisions et nos recherches eurent de bons résultats : nous trouvâmes des bouteilles de *Chianti* qui, selon l'opinion de quelques-uns, devaient être empoisonnées, et nous pensions que la meilleure manière de s'en assurer était de les boire. En tous les cas le poison était exquis. Il y avait aussi une caisse pleine de pistolets automatiques que nous nous repartîmes.

Sur le trajet du retour nous rencontrâmes un Allemand mort qui possédait encore ses jumelles et son pistolet et, sautant du camion, nous courûmes à qui serait le plus rapide pour le dépouiller de ces objets qui représentaient du bon argent une fois vendus. Celui qui arriva le premier tira sur le bras qui tenait la courroie qui ajustait les jumelles, et comme il le fit très brusquement, il l'arracha du corps ce qui répandit une odeur si forte que nous reculâmes à une certaine distance en nous bouchant le nez. Celui qui faisait l'inventaire continua tranquillement son macabre travail.

Le jour suivant nous sortîmes de nouveau, mais dans une autre direction, ayant de la chance de rencontrer de l'eau qui, si elle n'était pas bonne à boire, nous servit à prendre un bain, dont nous avons bien besoin car il y avait un mois que nous n'avions pas eu la possibilité de nous laver.

Au cours de l'une de ces reconnaissances que nous effectuions chaque jour avec un espagnol appelé BELTRAN, il s'en fallut de peu que nous ne laissions notre peau sur une mine.

De tranchée en tranchée et de refuge en refuge, nous nous rendions compte que nous étions dans un camp de mines anti-personnel. Quelque peu nerveux, nous commençâmes à prendre des précautions pour cheminer rapidement. « *Ne bouge pas, ne bouge pas !* » cria BELTRAN en me saisissant par un bras. Je restai un pied en l'air et juste à l'endroit où j'allais le poser, une mine montait ses trois petites cornes diaboliques. Si je les avais piétinées, et je l'aurais fait, sans l'intervention à temps de BELTRAN

DE NOUVEAU AU REPOS

Dans les premiers jours de Décembre 1942, nous quittâmes cet endroit pour gagner El Daba sur la côte de la Méditerranée, où la température est assez fraîche.

On voyait qu'il y avait eu un camp d'aviation allemand à cet endroit, dont les installations avaient été détruites par la R.A.F.

Plusieurs marques d'avions étaient représentées depuis le Junker jusqu'au petit Messerschmidt 109. Nous cherchions des fameux Stukas, mais nous n'en vîmes aucun.

Il y avait déjà plusieurs jours que nous étions là et un après-midi, nous sortîmes avec un camion pour faire nous ne savons plus quoi, quand nous nous ensablâmes ; lorsque nous pûmes en sortir avec beaucoup d'efforts, il faisait nuit. Nous marchâmes jusqu'à ce que nous entendions des chants et des rires. Nous descendîmes du camion et nous dirigeâmes jusqu'à l'endroit d'où venait le bruit. C'était une véritable saoulerie...

Nous demandâmes notre chemin pour retrouver notre pièce, car nous étions désorientés et savions que nous nous trouvions dans la partie du camp qu'occupait notre compagnie, mais que nous ne serions pas capables de retrouver notre chemin. Ceux à qui nous nous adressâmes occupaient une tente à côté de la nôtre, de sorte qu'il leur fût facile de nous dire quelle direction il nous fallait prendre. Le camion remis en marche, une autre fois nous nous ensablâmes ; nous continuâmes à pied et rendîmes compte au caporal-chef DECOK de ce qui se passait.

Il nous ordonna d'emporter une couverture et de nous coucher dans le camion qui serait tiré le lendemain. Nous fîmes ainsi, mais par malchance, les cris et les rires ne s'arrêtèrent pas, aussi nous y allâmes. Ils nous invitèrent à boire un verre puis un autre, jusqu'au moment où le français CODART nous dit « *J'ai 80 livres à dépenser à Alexandrie, mais il faut un camion pour y aller, et deux ou trois copains pour m'accompagner* ». « *Vous venez ?* », demanda RODRIGUEZ.

Lorsque quelqu'un a l'esprit embué par l'alcool il ne réfléchit pas plus : " *Ceci est un bon programme*". Je répondis affirmativement ; ensuite GALLAR acquiesça et nous nous mimes en route.

Sans lumière, et esquivant par miracle les puits parsemant le terrain, nous gagnâmes le chemin et filâmes à ALEXANDRIE. Il était 9 heures du soir et nous avions près de 200 km à parcourir. Le froid, nous le combattions avec les deux bouteilles de whisky que nous

emportions. Nous parcourûmes pas mal de kilomètres à l'aveuglette parce que la lumière du camion marchait mal ; pendant que l'un d'entre nous conduisait, les autres installés sur les garde-boues lui indiquaient le chemin. Enfin, après quatre ou cinq essais, RODRIGUEZ régla la lumière. Les choses maintenant allaient mieux et, à 3 heures du matin, nous arrivions à destination.

Dans un hôtel nous primes un bain chaud, mangeâmes quelque chose et au lieu de dormir, nous nous mîmes à plaisanter avec la patronne qui avait environ 50 ans et était très gentille avec les clients. Nous l'invitâmes à prendre un whisky et elle se retrouva dans le même état que celui où nous étions.

De bon matin nous sortîmes dans la rue et essayâmes de trouver un endroit pour garer le camion. Il y avait un parc militaire, mais nous ne pouvions pas l'y mettre car nous n'avions pas le laissez-passer correspondant.

Enfin, après plusieurs tours, nous trouvâmes un garage, qui, en payant la moitié de suite, accepta de le garder. Tout le jour, nous le passâmes à boire et à parcourir certains endroits. Quand la nuit vint nous allâmes à notre cabaret favori, le Monte-Carlo, sur la Rambla, où nous retrouvâmes ZERPA qui avait une permission. Nous demandâmes du whisky dans des grands verres, et lorsque les femmes le virent, elles vinrent rôder autour de nous, sûrement pas pour nous, mais pour l'argent qu'elles sentaient.

A 10 heures du soir nous allâmes chercher le camion pour regagner le camp. Nous sortîmes d'Alexandrie et à 4h.30 du matin nous nous réveillâmes à EL DABA. Le bataillon était prêt à partir, les camions chargés et alignés. A quelques heures près, nous serions passés devant un tribunal militaire.

A 7 heures du matin nous partîmes. Nous marchions sur la route sous un soleil de feu ; les yeux nous faisaient mal de la réverbération du sable, et de tout le jour nous ne vîmes rien d'autre que du sable.

GAMBUT, NOEL 1942

La nuit nous fîmes halte pour manger un peu et dormir. A l'aube, nous nous remîmes en marche. Tout le jour les camions ronronnèrent et à la nuit, sous la pluie, nous arrivâmes à Gambut. C'est un de ces endroits dans le désert de Lybie qui porte un nom, on se demande bien pourquoi, car rien ne le différencie de ces énormes sablières. De bon matin nous commençâmes à planter le camp, chacun choisissait un endroit et plantait sa tente.

A 500 mètres il y avait un camp d'aviation américain d'où partaient tous les après-midis, plus ou moins à la tombée du soleil, des quadrimoteurs qui allaient bombarder l'Italie.

Le temps était mauvais, froid, pluvieux. Près du nôtre, il y avait des camps anglais et nous commençâmes à jouer au football pour passer le temps.

Noël arriva et tous les sud-américains le fêtèrent ensemble. Ce ne fut pas une fête bien gaie bien sûr, elle était continuellement assombrie par les souvenirs de notre petite Patrie et de nos familles que nous ne reverrions pas cette fois. Chacun imaginait ce qu'il serait en train de

faire s'il avait été dans son foyer, et cela augmentait la tristesse que nous ne pouvions dissimuler, car elle se montrait dans chacune de nos paroles. Les chants cessèrent, la conversation languit, et les uns assis, les autres allongés par terre, nous restâmes perdus dans nos pensées. Nous nous séparâmes à la nuit et nous étions sûrs qu'une fois seuls, il serait difficile à chacun de retenir ses larmes.

La nouvelle année ne fut pas meilleure que Noël. Dans la nuit les Allemands nous surprirent avec un bref bombardement sur le camp d'aviation, qui ne fit ni dommage ni victimes. La vie que nous menions ici était la plus abrutissante que nous ayons pu avoir. Exercices, instruction, quelques parties de football ; nous attendions le soir avec impatience pour nous réunir dans la tente de BOLANI et ZERPA, qui était la plus grande, et qu'ils avaient obtenue grâce à une négligence des Américains.

Ici, en joyeux camarades et pour ne pas perdre les bonnes habitudes, pour un oui ou pour un non éclataient des discussions si violentes qu'on aurait pu croire qu'elles allaient se terminer en bagarres ; mais ZERPA arrivait avec la bassine de chocolat et les biscuits qui venaient, selon toute probabilité, de la cuisine de la compagnie, et le différend se tassait.

Un matin nous rencontrâmes le Lieutenant BOURGOIN qui nous demanda si nous voulions bien disputer le championnat de boxe pour les débutants de l'exercice VIII. Après un instant de réflexion, nous répondîmes oui.

Immédiatement il parla au capitaine SIMON pour nous faire muter dans sa section et nous fûmes, à partir de ce moment, exempts de tout service afin de pouvoir nous entraîner suffisamment. Le responsable de ceci était le champion des Poids lourds français, Francis JACQUE.



Francis Jaques

LE TOURNOI DE BOXE

Le 10 janvier 1943, nous partîmes en camion jusqu'à TOBROUK où nous devions prendre le train pour le CAIRE. Il est difficile de s'imaginer ce que peut être un voyage par chemin de fer dans le désert, la chaleur, la monotonie désespérante du voyage, deux jours à ne voir que du sable et un seul arrêt pendant tout le voyage.

A cet arrêt montèrent dans le compartiment des Anglais qui se rendaient à Alexandrie en mission ; en voyant les gants sur le siège, ils nous demandèrent si nous allions boxer et nous répondîmes affirmativement.

Vous n'avez pas voyagé sur le *Mooltan* ? nous répondîmes que si. L'Anglais nous tendit la main en se nommant, il était un de ceux qui avaient fait le voyage avec nous d'Angleterre en Afrique, et il nous avait reconnus. Il commença à parler avec les autres et aux gestes nous comprîmes qu'il était en train de leur expliquer de quelle façon nous nous étions connus.

Comme il faisait nuit et que nous étions fatigués, nous nous endormîmes et lorsque nous nous réveillâmes nous étions dans la gare du Caire.

Nous allâmes directement dans un hôtel déposer nos affaires, et après avoir pris un bain, nous nous dirigeâmes vers le quartier général de la R.A.F, où allaient se discuter les détails des rencontres, et où nous devions être pesés, etc.

Après avoir réglé tous les détails nécessaires, le lendemain nous prîmes le train pour Alexandrie afin de commencer sérieusement l'entraînement.

Sous la surveillance du lieutenant BOURGOIN et de JACQUES qui s'entraînait aussi, nous allions au gymnase deux fois par jour, le matin et l'après-midi ; le coucher était à 10h. du soir.

Notre entraînement se poursuivit jusqu'au 21 et le 22 nous prîmes le train pour le Caire où devaient avoir lieu les rencontres. Nos partenaires étaient anglais, et un peu avant de nous diriger vers la tente où devaient se dérouler les combats, ils vinrent à notre rencontre et nous dirent qu'ils connaissaient fort bien mon adversaire qui était faible de l'estomac et que par conséquent, c'était là qu'il fallait frapper.

Quand vint le moment de monter sur le ring, Francis me donna les dernières instructions : « *Attaque avec ton gauche au front, et frappe avec ta droite au menton* ». Déjà dans le coin, tout prêt à commencer, je n'oubliais pas les conseils des Anglais. La cloche retentit et nous sautâmes au milieu du ring. Mon adversaire était plus grand, mais pas plus fort. Nous feintâmes sans nous frapper, ce qui donna naissance à quelques protestations, mais malgré cela, nous ne nous lançâmes pas à fond.

Pendant la seconde reprise nous nous enthousiasmâmes et commençâmes à attaquer avec décision, mais je reçus un coup sur la tête qui me donna à penser que l'adversaire reprenait des forces et que les précautions n'étaient pas de trop.

Nous nous séparâmes et j'ouvris délibérément ma garde. L'Anglais attaqua, mais je l'attendais, et je lui envoyais une droite à l'estomac qui le coucha au tapis jusqu'à six.

Les cris du public m'encouragèrent, et avant qu'il ait eu le temps de réagir, un gauche à la poitrine et une droite au menton, et le combat était terminé au milieu du second round.

Les deux combats suivants étaient gagnés de la même façon et nous reçûmes une coupe comme trophée.

Le lendemain, comme nous avions de l'argent nous invitâmes ARTOLA à aller se promener ; cela se termina par une saoulerie, car lui aussi devait regagner le désert.

Approximativement à 23h 30, nous primes le train qui nous laisserait à Alexandrie. Par chance les militaires ne payaient pas, car autrement nous aurions voyagé en contrebande, ne possédant plus d'argent.

ALEXANDRIE

A 6h 30 le matin nous descendîmes du train à Alexandrie. Du fait de l'heure matinale, la ville dormait. Nous nous assîmes sous un porche attendant l'ouverture de quelque café, et nous demandant comment nous réglerions sans argent.

Nous nous rappelâmes que nous connaissions le gérant d'un restaurant qui, pendant que nous étions dans cette ville nous faisait crédit, et que nous payions tous, les quatre ou cinq jours.

La ville se réveillait, les vendeurs ambulants commencèrent leurs cris, et les portes de quelques maisons s'ouvrirent.

Nous chargeâmes nos bagages sur l'épaule et, à quelques pas, nous trouvâmes un café qui commençait à ouvrir ; il fut question de prendre quelque chose et ensuite de payer ou se battre...

Nous entrâmes et commandâmes deux cafés à l'arabe qui nous attendait. Quelques minutes après nous étions en train de déguster un bon moka.

Lorsque nous eûmes terminé, avec le sourcil froncé et le geste dur pour impressionner, nous dûmes à l'arabe dans sa langue "*mafi flus*". A peine entendit-il ceci, qui en bon espagnol voulait dire « *je n'ai pas d'argent* », qu'il commença à pousser des cris perçants et pour qu'il se taise, ARTOLA le menaça avec un tabouret.

Devant un geste si éloquent, il opta de fermer sa bouche et nous sortîmes du local ; mais lorsque nous fûmes dans la rue, l'énergumène continua son scandale, ce qui nous fit presser le pas et nous évanouir au premier tournant.

Quelques heures plus tard nous nous rendîmes au restaurant que nous connaissions, disant au patron que nous étions en mission pour quelques jours de manière qu'il nous fallait une chambre d'hôtel. Il nous donna une carte pour un de ses amis qui avait une chambre disponible.

Nous nous y rendîmes et il nous donna une chambre où nous laissâmes les sacs que nous portions. A midi nous déjeunâmes et demandâmes à tout régler au moment de partir et l'innocent accepta.

Pour tranquilliser les consciences, ce que nous devions au restaurateur et à l'hôtelier était très modique, à peine quelques piastres.

Cette même après-midi, nous rencontrâmes quelques camarades partant le lendemain pour leur bataillon qui campait près du nôtre et nous leur demandâmes de nous donner l'hospitalité dans leur camion.

Nous attendîmes le camion qui passa à 8 heures du matin, et nous nous mîmes en route jusqu'à notre campement dans le désert. Le camion roula tout le jour et toujours le même paysage : du sable, du sable ... à perte de vue, et la route qui semblait mener à l'éternité s'allongeait, s'allongeait interminable ; elle nous donnait l'impression de poursuivre quelque chose d'infatigable, que nous croyions tenir tout prêt, mais à la faveur d'un tournant s'échappait de nouveau pour se perdre dans le lointain.

Ainsi voyageait-on dans le désert, des centaines et des centaines de kilomètres sans rien rencontrer où le regard puisse se poser. À la tombée de la nuit nous nous arrê tâmes dans une cantine anglaise pour prendre quelque chose de chaud et passer la nuit dans les environs. Le froid était aigu et nous ne pûmes pas dormir ; un blouson et la capote n'étaient pas suffisants pour s'abriter et nous nous promenâmes en claquant des dents jusqu'à ce que le jour se lève. Alors, nous repartîmes, arrivant à destination dans la matinée.

Le capitaine SIMON nous fit appeler pour nous féliciter du triomphe que nous avons obtenu dans le tournoi de boxe.

Quelques jours plus tard nous eûmes l'honneur de recevoir les compliments du Général KOENIG, chef de notre division, maintenant connu dans le monde entier comme le héros de Bir-Hakeim.

Nous restâmes quelque temps à cet endroit, à mener la vie routinière du soldat en repos ou en paix ; exercices, tir avec les différentes armes pour ne pas perdre la main et autres choses non moins abrutissantes. Notre unique divertissement était de jouer au football entre nous ou contre les Anglais qui étaient tout près.

Depuis quelques mois que nous étions dans les parages nous avons construit avec des lattes de cageots vides, une quantité de petites maisonnettes, quelques-unes avec salle de bains même.

Tout le monde connaît grâce à l'infinité des romans qui ont été écrits sur elle et aussi par le cinéma, la fameuse Légion Etrangère, et par là même, les légionnaires. On sait aussi que ce sont de gros buveurs et que la plus grande partie du temps, ils la passent en état d'ébriété ; peut-être, mais dans le désert il était difficile de se procurer des boissons alcoolisées.

Aussi un caporal de nationalité allemande, nommé BART, s'ingénia-t-il à en fabriquer. Peu avant avait eu lieu l'essai d'un autre aspirant à la fabrication qui avait eu des conséquences désastreuses ; il distillait de l'huile de frein de canon qui, selon lui, contenait une partie d'alcool et en fit boire. Comme je l'ai dit, les conséquences auraient pu être pires, c'était un poison violent, et deux furent transportés à l'hôpital dans un état grave. Les autres pensèrent que ce n'était pas buvable car c'était un poison assez actif ; donc il était nécessaire de découvrir une autre formule qui, bien que mortelle, agirait moins rapidement.

BART fit alors une grande découverte : il mit à bouillir ensemble dans un récipient, des pelures de pommes de terre et d'oranges ; au moyen d'un tube, il relia le récipient à un autre pour recueillir ce qui était distillé. De cette façon et goutte à goutte, il arriva à en avoir assez pour prendre quelques bonnes « cuites ». Un jour passa par là le chef du bataillon qui lui demanda ce qu'il faisait. BART le lui expliqua et le commandant lui demanda une gorgée pour goûter ; pour tout commentaire, il lui en commanda un peu pour lui.

Je veux dire que la distillerie ne marchait pas mal du tout...

NOUVEAU DEPLACEMENT

Les armées modernes en guerre sont comme les gitans ; elles ne sont pas bien longtemps au même endroit, de telle sorte qu'arriva pour nous le moment de partir pour GAMBUT. Un matin nous chargeâmes les camions, les alignant au bord de la route, et le lendemain la caravane de plus de 2 300 camions qui composaient notre division se mit en marche. En tenant compte d'une distance d'une centaine de mètres observée entre les véhicules en prévision d'une attaque aérienne, cette énorme colonne motorisée occupait un grand nombre de kilomètres.

Comme dans un film défilèrent devant nos yeux plus de deux mille kilomètres de désert que nous parcourûmes en plusieurs étapes, marchant à une moyenne de 150 kilomètres par jour.

Dans ce long trajet, très rares sont les endroits intéressants dans cette désolée et inhospitalière région du monde ; les centres habités sont à de grandes distances les uns des autres et se trouvent plus ou moins dans les ex-colonies italiennes, la Cyrénaïque et la Tripolitaine, où ils ne peuvent pas se vanter d'avoir fait une bonne œuvre.

Dans la première étape de notre voyage nous passâmes par DERNA, petite ville sur la côte de la Méditerranée et séparée du reste du désert par une chaîne montagneuse. Pour y arriver, on descend une route en zig-zag et après quelques kilomètres dans la vallée, on monte de la même façon.

Le paysage change aussi rapidement qu'au théâtre on change les décors. Derrière ces montagnes, le vert de la végétation réjouit et repose nos yeux fatigués. Les petits villages mettent leur note de couleur et de civilisation. Berta, Littoria, Luiggi Razza, sont les noms de quelques-uns d'entre eux.

Femmes et enfants, arrêtés au bord de la route, nous criaient leur faim et nous demandaient quelque chose à manger. Nous ne pouvions pas refuser. Pourquoi seraient-ils nos ennemis ces pauvres êtres dont les propres soldats les ont laissés dans la plus profonde misère, emportant dans leur fuite tout ce qui était comestible, sans leur laisser une bouchée pour calmer l'exigence de leurs estomacs.

Sur les façades des maisons s'éclairaient des inscriptions telles que « *Nous tirerons droit - Vive le Duce ! le Duce a toujours raison ! Mort à l'ennemi !* » et d'autres non moins agressives.

Pauvres gens, et ce fut nous, leurs ennemis, pour qui ils demandaient la mort dans les inscriptions de leurs maisons, qui nous dépouillèrent de nos rations et de nos cigarettes et les

leur jetèrent au passage. Qu'avions-nous pour être ennemis ? ils n'étaient rien d'autre que de pauvres gens engagés bêtement par un fou saisi du délirium tremens.

Peu avant ils acclamaient bruyamment, saluant avec des drapeaux, à ses exercices victorieux ; aujourd'hui ils tendaient des mains implorantes jusqu'à nous. Peut-être le sort nous serait-il contraire et serions-nous obligés de passer par là en retraite, et notre geste généreux serait payé de jets de pierres et de cris hostiles.

Pourtant ... ah ! va, et tombaient un paquet de biscuits, une boîte de conserves ou de cigarettes. Nous le faisons, heureux de faire le bien, pour le bien même, sans penser un instant que les frères de ceux à qui nous donnions nos rations étaient ceux-là même contre qui nous avons engagé une lutte mortelle. Nous continuâmes à marcher et partout où nous voyions un groupe qui demandait, la scène se répétait allez va... après nous restâmes presque sans rations ni cigarettes.

Notre voyage devenait long, interminable et nous étions fatigués aussi bien physiquement que moralement.

Les étapes se terminaient toujours plus ou moins à la même heure, entre 16 et 17 heures.

Parfois nous avions tout un jour de repos qui servait à réparer les avaries qui pouvaient s'être produites sur les camions, et à nettoyer les moteurs qui s'emplissaient de sable, et en marche de nouveau.

Séparés par de grandes distances, quelques villages arabes où les êtres humains vivaient dans les pires conditions qu'on puisse supporter, occupaient notre regard pendant les brefs instants que nous mettions à les traverser.

Parfois c'était une ville plus ou moins importante, comme OHMS ou BENGAZI, qui nous apparaissait dans une vision fugace.

A l'intérieur de la Tripolitaine nous pûmes voir de nouveau l'œuvre des colons : des grands terrains de culture et quelques oasis assez étendus qui mettaient une note gaie de verdure et de fraîcheur dans l'aridité du paysage. Ceci fut l'un des seuls, sinon le seul endroit, où nous passâmes, auquel la nature avait donné un peu de beauté, un peu... pas plus.

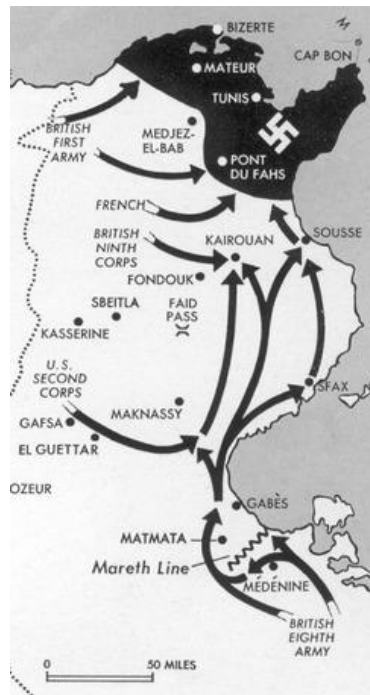
Au cours de l'un des repos, près du village de CASTEL BENITO, une rumeur circula selon laquelle le commandant de la division avait reçu un message dans lequel on lui ordonnait d'accélérer l'allure pour arriver au front de Tunis dans les plus brefs délais.

Il est probable que c'était vrai, car la vitesse augmenta, et que les étapes que nous fîmes ensuite furent de 300 kilomètres et plus, reliant la ville de Sfax à 600 kilomètres de Castel Bénito, et dernière étape avant d'arriver au front, en deux jours de marche seulement.

ENTREE EN TUNISIE

Il est à noter qu'une fois passée la frontière de la Tripolitaine pour entrer en Tunisie, les centres habités se faisaient de plus en plus nombreux à mesure que nous avançons en territoire français.

Villages et villes se succédaient Ben-Garden, Medenine, et une ville importante, Gabès, ensuite d'autres villages et la ville de SFAX.



Immédiatement nous reçûmes l'ordre de tenir le matériel en bon état, ce que nous fîmes le plus rapidement possible pour pouvoir aller en ville.

Nous y allâmes, mais n'y rencontrâmes rien ; par rien, j'entends des femmes et de l'alcool ; car dans notre conception d'un réalisme brutal, les villes se jugeaient selon la quantité, le qualité importait peu, de ses débits et d ses prostituées, et à ce sujet, à Sfax assez maltraitée par la guerre, et abandonnée par la majeure partie de ses habitants, nous intéressa pas ; nous revînmes le jour suivant avec plus de chance et nous trouvâmes du vin à des prix exorbitants, mais enfin de l'alcool qui nous fit oublier pendant quelques heures que nous allions au front.

Nous quittâmes SFAX et campâmes à une trentaine de kilomètres du front où nous passâmes le jour à réviser le matériel, et la nuit à faire un exercice.

L'après-midi du lendemain, à 17 heures, nous partîmes pour les lignes, le terrain était accidenté, il n'y avait pas de routes et nous allions sur des chemins de terre qui rendaient l'avance lente, et encore plus du fait qu'il commençait à pleuvoir, une pluie fine et persistante qui nous traversait peu à peu. Le chemin mouillé devenait glissant, les camions patinaient, se mettant en travers et nous n'avancions pas.

La nuit arriva et avec elle l'ordre que nous redoutions depuis un long moment : descendre des camions et les pousser.

La pluie continuait et nous étions trempés et grelottants de froid. Nous décrochâmes le canon et poussâmes le camion sur 100 mètres. Le sol était comme du savon et à chaque instant nous étions par terre, pestant et jurant comme des condamnés. Nous revînmes pour traîner le canon jusqu'au camion et cette opération se répéta nous ne savons combien de fois.

Enfin nous arrivâmes à trois heures du matin, mouillés, couverts de boue et complètement épuisés. Cette nuit-là, nous connûmes une autre phase intéressante de la guerre : la faire sous la pluie. Après cette veillée divertissante, nous nous mîmes en marche à 4h 30 du matin pour occuper notre poste en première ligne.

SUR LE FRONT DE TUNISIE

A l'aube l'artillerie commença de tous les côtés, à ne plus entendre sa propre voix.

Le lieutenant BOURGOIN, notre chef de notre section anti-tanks voulait nous faire placer en plein jour, et pour ce faire, il fallait traverser un endroit à la vue des Allemands et battus par leur artillerie.



Pierre Bourgoin

Heureusement le capitaine SIMON arriva et il ne le permit pas, lui demandant d'attendre la nuit.

Cachés derrière quelques oliviers nous attendions, et quand tout fut dans l'ombre nous gagnâmes nos lignes. Par chance notre pièce reçut un très bon emplacement, près d'une

fondrière qui, en cas de bombardement ou de canonnade, nous offrirait un refuge. Les probabilités d'en réchapper pour les forces de Rommel étaient à peu près nulles ; le seul côté par lequel elles pouvaient fuir était la mer, et il était coupé par l'escadre anglaise. Par terre, elles étaient encerclées par des forces puissantes qu'il serait difficile de faire reculer.

Les Anglo-américains venaient du nord, la colonne Leclerc appuyait sur l'est, et les unités de la 8e armée, dont nous étions, venaient du sud.

Le sort de l'Axe en Afrique était maintenant une question de jours.

Au DJEBEL GARCI allait s'ouvrir une tombe où serait englouti un bon morceau de l'orgueil allemand.



Pendant les jours que durèrent le siège, nous fîmes très peu d'attaques étant donné l'escarpement des montagnes qu'occupait l'ennemi et les fortifications qu'il y avait sûrement, il était inutile de prétendre l'en déloger par la force.

Une nuit, pour la première fois, nous entendîmes cracher une arme inconnue de nous et qui nous donna la chair de poule. Tout était silencieux, lorsque tout à coup quelque chose comme un hurlement lugubre, prolongé, suivi d'une série d'explosions, interrompit la tranquillité nocturne. Nous nous regardâmes apeurés et l'oreille attentive attendions que le bruit se répète et nous verrions bien.

Tout près de nous lorsque les obus éclataient il semblait que la terre prenait feu tant il y avait d'étincelles sautant dans toutes les directions. Aucun de nous ne savait quel diable d'arme c'était là, mais nous ne tardâmes pas à apprendre qu'il s'agissait de la fameuse "*Katiouchka*" russe qu'utilisait les allemands, une espèce de mortier qui comportait six ou huit tubes qui marchaient à l'électricité.

Ses effets destructeurs étaient moins terribles que son effet moral.

Dans les autres campagnes, nous l'entendîmes de nouveau et chaque fois elle nous fit trembler à ne pas pouvoir contrôler nos nerfs en entendant ce hurlement terrible.

Un matin notre artillerie commença à envoyer des obus sur les positions ennemies en telle quantité qu'on aurait dit que même les pierres brûlaient. A ce moment j'étais sentinelle et je réveillai rapidement les compagnons car, bien que n'étant averti de rien, je pressentais qu'il allait se produire quelque chose d'important. La canonnade dura jusqu'à l'aube sans leur laisser une seconde de répit et quand elle cessa, le chef de notre section vint nous donner les instructions sur le rôle que nous aurions à jouer avec le canon dans l'attaque que lançait la 2e brigade de la division.

Le bégaiement des armes automatiques venait jusqu'à nos oreilles et il signifiait que le contact avait été pris avec les forces ennemies. À 800 mètres devant nous, sur la pente de la montagne, il y avait un petit village arabe sur lequel nous avons ordre d'ouvrir le feu au moindre mouvement suspect.

Le combat s'intensifiait par moment dans les postes, les yeux fixés sur l'objectif, nous attendions tranquillement.

« *Attention !* » cria le caporal-chef DECOC. Nous bondîmes et en un tour de main le canon fut prêt. Un groupe d'hommes se mouvait dans le village. « Feu ! », ordonna le pointeur, et un obus de 75 partit en sifflant, puis un autre, et encore un autre jusqu'à douze, qui éclatèrent dans le petit village, le couvrant de terre, de fumée et de cris.

« *Bien, très bien* », s'écria le lieutenant qui, très énervé, venait d'avoir peur d'un âne. « *Ceux-ci ont leur compte. Maintenant continuez à arroser toutes les positions devant lesquelles l'infanterie attaque. Lorsque vous verrez une fusée, cessez le feu* ».

C'était ce que nous aimions, le feu à discrétion. Maintenant nous prenions une revanche complète sur ceux de Bir-Hakeim et de El Himeimat. Nous les avons à notre merci et sans beaucoup de risques de notre côté.

Nous n'arrêtons notre tir que pour laisser refroidir le tube du canon, nous arrosions de mitraille les Italo-allemands, et ce jusqu'aux premières heures de l'après-midi où la fusée blanche fut lancée, mettant fin à l'attaque.

Le combat avait duré plus de huit heures et nous avons en notre pouvoir presque toutes les positions avancées de l'ennemi. A la tombée du jour, en vue d'une résistance tenace de l'ennemi, furent lancées sur les lignes adverses des affiches écrites en allemand et en italien, les avertissant que s'ils ne se rendaient pas dans les 24 heures, 100 avions et 500 tanks seraient lancés sur eux.

Durant la nuit la tranquillité fut complète, mais le lendemain matin, pour leur faire comprendre que s'ils ne se rendaient pas notre menace s'accomplirait, les chasseurs les mitraillèrent à basse altitude.

LA DEFAITE DE L'AXE

Vers midi la reddition commença. Nous les vîmes se former sur la montagne et ensuite, arborant des drapeaux blancs, descendre les mains en l'air.

L'ordre nous fut donné de nous préparer à marcher et nous commençâmes à former des colonnes au bord du chemin. De là nous faisons des gorges chaudes en voyant cette armée, tête basse, avancer vers les camps de prisonniers.

« *Et vous, vous auriez aimé aller au Caire ? C'est là que nous allons, nous avons de la chance* », et à cette plaisanterie en succédaient d'autres destinées principalement aux Allemands qui nous jetaient des regards chargés de haine.

Lorsque les prisonniers, qui se montaient à plusieurs milliers, eurent fini de passer, notre section fut désignée pour aller en reconnaissance dans la montagne et la nettoyer des éléments isolés qui auraient pu y rester cachés.



Nous partions contents dans la perspective de pouvoir rapporter quelque chose de valeur, comme des pistolets, des montres ou des bagues qu'auraient pu avoir les morts.

Si nous avions su ce qui nous attendait ! Lentement et avec précaution, nous escaladâmes les pics.

Au crépuscule, comme nous n'avions rien rencontré, notre groupe s'arrêta pour en attendre un autre, lorsque tout à coup, de l'endroit où nous nous trouvions, nous entendîmes une explosion. Nous regardâmes d'où elle venait et vîmes trois hommes à terre. Nous descendîmes en courant pour leur prêter assistance et derrière nous retentit une autre explosion qui fit tomber le camarade qui marchait le dernier avec une blessure au pied. Pressés par la peur, nous continuâmes notre route et le sergent FORTUNA qui marchait devant sauta sur une autre mine et tomba tout près de nous, la tête presque séparée du corps.

Quelques-uns qui étaient plus loin nous crièrent « *ne bougez pas, ne bougez pas, vous êtes dans un champ de mines* ». La peur nous submergea et gagna nos pieds qui ne répondaient plus à notre volonté, de telle façon qu'en quelques mètres, les uns devant, les autres derrière, à droite ou à gauche, huit hommes sautèrent dont l'un fut tué sur le coup. Brusquement nous

reprîmes nos esprits et, centimètre par centimètre, nous nettoyâmes le terrain où nous allions poser les pieds.

Nous arrivâmes en dehors du champ de mines et retirâmes les blessés les plus graves.

Le sergent TIBET avait un bras presque arraché, le ventre ouvert et la partie droite de son visage n'était plus qu'un trou sanglant.

Le caporal PLAKOSKI avait eu un poumon traversé par un éclat qui lui avait pénétré dans la poitrine, et de plus avait reçu de nombreuses blessures dans les jambes ; ces deux-là moururent avant d'arriver à l'hôpital et les six autres ne revinrent jamais au front ayant été déclarés inaptes au service actif.

Ce fut pour notre bataillon, toujours poursuivi par la mauvaise chance, la triste fin d'une campagne victorieuse.

Après avoir avancé de quelques kilomètres nous installâmes le camp près de Tunis.

Au crépuscule, deux légionnaires trouvèrent un officier allemand qui s'était caché et le ramenèrent à notre camp.

C'était un lieutenant de 22 ans qui venait disait-il du front russe pour se reposer. Pour tous, le front d'Afrique leur semblait un camp de vacances. Sous notre garde, il passa la nuit et le lendemain de bonne heure le sergent FOUQUET, qui parlait allemand, commença à l'interroger.

L'Allemand se montrait très hautain. Entre autres choses, il lui demanda s'il savait de qui il était prisonnier, et il répondit négativement ; il lui dit donc que les forces qui étaient ici étaient la Légion Etrangère. Le boche changea de couleur et son arrogance disparut. A ce moment le sergent DOVIGNI lui ordonna de donner toutes ses affaires et de le suivre, en même temps qu'il appelait quatre hommes en armes.

Le prisonnier pâlit, dirigeant des regards angoissés à son entourage, et il ne vit rien que des visages durs et s'éloigna entre ses gardes d'un pas vacillant.

Il fut amené devant le capitaine SIMON qui l'interrogea et revint ensuite près de nous. Nous lui offrîmes du café au lait et lorsqu'il l'eut bu, sa langue se délia. Il confessa qu'il avait eu peur lorsqu'il avait appris qu'il était prisonnier de la Légion Etrangère, parce qu'il croyait que nous étions des cannibales ou presque, et que nous allions le fusiller sûrement.

Il nous raconta le désastre de Stalingrad et comme le front russe était terrible et, très excité, il dit que malgré tout l'Allemagne gagnerait la guerre, car ils étaient les meilleurs soldats ; arrivé ici, quelqu'un lui envoya un magnifique soufflet et ce fut terminé pour la conversation.

On mit des camions à la disposition de ceux qui voulaient aller en permission jusqu'à ENFIDAVILLE.

C'est une petite ville d'architecture moderne, mais qui se trouvait en ruines et où on ne trouvait personne, rien. Nous continuâmes ensuite jusqu'à Sousse et nous ne trouvâmes pas non plus ce que nous désirions, et nous revînmes jusqu'à HAMMAN-SOUSSE où nous trouvâmes du vin et des femmes.

Lorsque nous retournâmes au camp, quelques Espagnols qui voulaient s'engager dans la Légion nous suivirent. Ils le firent, mais la plupart désertèrent lorsqu'ils furent désaoulés.

Le lendemain nous allâmes à TUNIS et là nous amusâmes bien, à notre manière. Beaucoup de maisons de femmes, des cafés et des bagarres dans chaque café et dans chaque coin. Un Anglais nous défia à la boxe. Il avait les gants, mais il lui manquait un adversaire. Nous acceptâmes et après une courte lutte où tout le monde assista gratis, car c'était au milieu la rue, l'Anglais fut hors de combat.

Ses compagnons cherchèrent une revanche et ils l'eurent jusqu'à ce qu'arrive la *Military Police* qui mit bon ordre à tout ça avec quelques coups de matraques.

Nous restâmes quelques jours à HAMMAN-SOUSSE, distant de 5 kilomètres de Sousse, port que les avions allemands visitaient sans cesse pendant la nuit, nous offrant un spectacle du feu des défenses anti-aériennes qui, bien que très fréquent, n'en était pas moins intéressant : des milliers de balles traçantes rayant l'espace de toutes les couleurs, des points lumineux qui s'élevaient, marquant la fin de leur ascension par éclatement. Les canons de gros calibre faisaient entendre leur tir rapide, mélangé au bégaiement des mitrailleuses, et de temps en temps la note profonde grave, de l'éclatement des bombes. Au premier signal nous éteignions les lumières et restions dans l'ombre qui était très dense sous les oliviers qui couvraient le terrain.

Le commandement avait ordonné que nous creusions des trous en prévision du fait que nous pouvions prendre un de ce qui tombait sur le port.

En effet, une nuit ils nous obligèrent à plonger la tête la première et en grande vitesse dans les trous, car un appareil, après avoir décrit plusieurs cercles autour de nous, sans doute après avoir vu quelque lumière, piqua violemment et en faisant cracher ses mitrailleuses. Heureusement nous en fûmes quittes pour la peur, mais le lendemain les trous que nous avions creusés en protestant - car nous pensions qu'ils étaient inutiles -, étaient plus profonds. Question de prudence disions-nous, il en est venu un, il peut en venir d'autres...

UNE EQUIPE INTERNATIONALE...

Comme il n'y avait aucun exercice, nous décidâmes de pratiquer le football sur le stade de SOUSSE et plus tard, nous disputâmes quelques parties contre les Anglais. Dans notre équipe, il y avait plusieurs nationalités représentées : un Grec, un Italien, un Suisse, deux Uruguayens, trois Espagnols et trois Français. On aurait pu difficilement constituer ailleurs une équipe d'un caractère si international, mais il y régnait un extraordinaire esprit de camaraderie et une compréhension mutuelle.

Nous partîmes de Sousse et après deux jours de voyage, nous nous installâmes dans le désert, à 80 kilomètres de TRIPOLI.

Le tournoi de huit commença et nous commençâmes en gagnant par 8 à 3, restant comme finalistes. Dans cette rencontre, ZERPA marqua trois buts.

Quatre jours avant la finale nous fûmes relevés avant l'heure fixée et gagnâmes un camp de repos. L'après-midi où devait se tenir la partie, les gradins du stade étaient pleins de soldats et dans la tribune officielle, les généraux MONTGOMERY, KOENIG, LELONG et d'autres officiers de haut grade.

Cependant, nous ne profitâmes pas de la permission qui nous fut donnée ensuite, à cause d'une vague de chaleur qui nous soumit à l'enfer d'une température de plus de 60°. On avait l'impression de respirer dans la bouche d'un four. Cet enfer dura trois jours durant lesquels il fut défendu de marcher à pied à cause du danger d'insolation, et malgré les précautions, il y eut de nombreuses victimes.

Les seuls moments où nous quittions notre trou, couvert de tapis que nous tenions humides, étaient pour monter dans les camions pour aller à la mer, et là, nous nous asseyions dans l'eau, le képi sur la tête et nous fumions. C'était, tant qu'il ne faisait pas nuit, les meilleurs moments de la journée.

Quand la température tomba nous partîmes dans la camionnette du lieutenant BOURGOIN.

Quatre jours et trois nuits et demie de voyage dans l'immensité du désert ; 2 500 kilomètres parcourus pour pouvoir nous amuser selon nos goûts, loin de tout ce qui était militaire. Oublier les exercices, manger ce qui nous plaisait sans avoir à peler pommes de terre et navets, ne pas laver les marmites, vivre enfin comme tout le monde.

Lorsque nous arrivâmes à ALEXANDRIE, nous allâmes dans un hôtel que nous connaissions déjà et payâmes la pension d'avance, déposant en même temps 140 livres que nous irions chercher au fur et à mesure de nos besoins.

En cette ville dont le standard de vie était très bas, cette somme nous suffirait bien à satisfaire nos goûts et même quelque caprice.

Le lendemain de bonne heure, nous sortîmes pour acheter des uniformes neufs qui nous permettraient d'accéder aux endroits les plus chics de la ville, mais pour cela il allait au moins avoir des galons que nous acquîmes également pour, selon le cas, être officiers ou sous-officiers.

Bien vêtus et avec de l'argent il ne manquait pas de femmes complaisantes pour nous faire oublier la guerre avec toutes ses misères et ses cruautés, de telle façon que les vingt jours dont nous disposions pour vivre comme des êtres humains passèrent à une rapidité incroyable et il fallut bientôt penser, non sans regrets, à regagner le bataillon.

Nous traversâmes de nouveau le désert que nous honnissions et que nous espérions abandonner rapidement et pour toujours.

Comme nous n'avions pas hâte de rentrer nous faisons halte dans les cantines anglaises que nous rencontrons, passant une demi-journée à BENGAZI, et quelques heures à OHMS, employant ainsi cinq journées pour arriver à destination.

Le bataillon s'était déplacé et il occupait un point sur la côte, près d'un village appelé ZUARA et qui, par le seul fait d'être sur la plage, nous plaisait beaucoup plus que notre précédent cantonnement.

Le lendemain nous allâmes à TRIPOLI que nous ne connaissions pas bien et qui nous plut malgré les nombreuses ruines des bombardements.

Nous restâmes ici seulement deux jours et les préparatifs de voyage commencèrent de nouveau.

LE BAIN AVEC MASSAGE

Trois jours nous voyageâmes par chemins et routes pour arriver à plus de 1000 kilomètres entre les oliviers, et par chance, de nouveau près de la côte.

Là se trouvait un campement arabe où nous fîmes connaissance avec une nouvelle façon de se baigner des plus pittoresques, qui fut pour nous une grande surprise.

Sur la porte d'une maison nous vîmes un écriteau annonçant « Bains Publics » et nous entrâmes.

Après avoir payé 10 fr on nous donna une serviette et un savon et on nous fit entrer par un corridor dans une salle pleine de vapeur où il y avait quelques estrades, et au milieu une petite piscine dont l'eau se renouvelait sans cesse.

Nous nous dévêtîmes sans savoir ce que nous allions faire, lorsqu'un arabe nous expliqua, dans un français approximatif, que nous devions rester ici jusqu'à ce que la sueur nous dégouline en abondance du corps. Nous n'attendîmes pas longtemps pour nous voir devenir mouillés comme si nous avions été trempés dans l'eau. A ce moment arriva un autre arabe qui nous demanda si nous désirions des massages. Nous décidâmes d'expérimenter le bain avec massage.

Nous nous étendîmes sur le ventre sur les indications du masseur et il commença à nous décrasser, nous frottant les épaules et nous assénant de temps en temps de vigoureuses claques sur les omoplates.

Quand il eut terminé, ce fut le tour du ventre et de la poitrine et il commença ensuite le véritable massage. Il nous fit asseoir et nous appuya les mains sur la nuque, nous pliant en deux ; ensuite il nous appuya sur les côtes comme pour faire rejoindre les deux côtés. Il nous étira les doigts de pieds et des mains et fit de même avec les bras. A la fin cela nous semblait de la lutte libre dans laquelle nous aurions reçu tous les coups.

Enfin nous passâmes à la douche pour nous savonner et, au contact de l'eau froide nous ressentîmes les bienfaits de ce bain arabe, aussi bienfaisant que violent.

Pendant ces journées nous allâmes à la côte pour faire des exercices de tir avec les canons, bien que cela ne fut pas nécessaire, car nous les connaissions même trop, et nous étions bien entraînés, mais le capitaine SIMON avait besoin de sentir la poudre, sans cela il s'étiolait.

Notre vie se déroulait ainsi lorsque l'ordre nous fut donné de nous préparer à partir. Ce fut un déplacement de 15 kilomètres seulement, mais en l'occurrence très douloureux pour nous.

A la fin de ce court voyage, le capitaine SIMON fit appeler tous les sud-américains de la compagnie pour nous annoncer la triste nouvelle que notre camarade Aguedo SEQUEIRA qui conduisait une ambulance avec remorque, s'était au cours d'un accident, fracturé le crâne et quelques côtes, et l'une d'entre elles lui pénétrant dans le cœur avait provoqué la mort presque sur le coup.



Le capitaine Jean SIMON , second à gauche

ADIEUX A AGUEDO SEQUIERA

Le même capitaine SIMON se chargeait d'intervenir auprès des autres sud-américains du bataillon pour former un piquet d'honneur qui accompagnerait notre infortuné camarade jusqu'à la tombe.

En camion nous allâmes jusqu'à l'hôpital de Sousse où était le corps.

Une grande tristesse nous saisit lorsque nous pensâmes que la veille Aguedo était sain, fort et joyeux ; qu'hier nous entendions sa voix grave et virile chantant des tangos.

Nous arrivâmes, descendîmes du camion là où déjà se trouvait un groupe de gendarmes et un de soldats de l'Armée d'Afrique du Nord qui venaient aussi rendre hommage à notre ami. Nous nous formâmes en deux files, une de chaque côté de la porte par laquelle sortirait le cercueil.

Un clairon entonna les notes douloureuses et tristes de l'Appel aux morts, fortes d'abord pour aller en s'amenuisant, se dissolvant ensuite dans ce diaphane matin lumineux et froid.

Présentez ! armes ! En deux mouvements bien rythmés et énergiques ; nous présentâmes nos armes au camarade qui s'en allait pour toujours dans le glorieux drapeau tricolore orné de la Croix de Lorraine.

Nous arrivâmes au cimetière de Sousse et lorsque le cercueil fut posé près de la sépulture, le Capitaine SIMON avança et d'une voix brisée par l'émotion prononça une brève oraison funèbre : « *Aguedo SEQUEIRA, d'un petit pays d'Amérique du sud, tu es venu prendre les armes pour défendre la France et la démocratie. Tu as laissé tout ce que tu aimais pour combattre à nos côtés, merci au nom de ma Patrie. Jeune légionnaire, tu as toujours montré ton courage dans les combats auxquels tu as pris part, maintenant repose en paix. Ta tombe restera comme un autre jalon de gloire sur notre chemin jusqu'à la victoire finale* ».

Sincèrement catholique il reçut une oraison et notre ami fut descendu au sein de la terre. Le capitaine s'inclina et lança la poignée de terre dans la fosse, tous les officiers l'imitèrent pendant que de nouveau retentissaient les notes vibrantes de l'Appel aux Morts ; les sanglots secouaient nos poitrines et les larmes glissaient sur nos joues brûlées par le soleil du désert.

Nous ne pouvions pas réaliser la mort stupide de SEQUEIRA. Quand on va faire la guerre on est généralement disposé à perdre la vie, mais pas dans un accident, avec l'ennemi en face, trouvant une mort justifiée et en la regardant venir en face, ça c'est la mort d'un guerrier.

S'il devait mourir, pourquoi le destin ne lui a-t-il pas envoyé une balle sur les champs de bataille, lui permettant d'en sortir sauf pour le faire tomber ensuite de cette façon Nous l'aurions pleuré de la même façon, mais avec la consolation de savoir que sa vie, il l'avait vendue très cher.

Quelques jours après ce triste récit nous quittâmes le village de NABEUL pour aller à BIR BOU REKBA, une petite station de chemin de fer à quelques kilomètres de TUNIS.

Pour la première fois depuis que nous avons quitté l'Angleterre nous avons un toit sur la tête. La vie ici était différente, bien qu'également abrutissante.

On nous ennuyait beaucoup plus avec les exercices les travaux de nettoyage, peler les pommes de terre et autres petites choses qui ne nous laissaient pas un instant de répit.

Nous avons seulement quelques heures de liberté, vers le milieu de la journée, lorsque le travail était terminé à cinq heures de l'après-midi. Alors nous nous réunissions entre Sud-américains et quelques Espagnols pour prendre le café et bavarder. Le café, il n'était pas facile de s'en procurer, et il fallait profiter des distractions des cuisiniers ou leur demander le marc qui restait dans les filtres après avoir servi à compagnie ; avec ça, on pouvait faire quelque chose qui ressemblait à du café en le faisant bouillir de nouveau.

Lorsque nous avons ce qu'il fallait, le samedi ou le dimanche nous faisons un repas dont la préparation était confiée à REAL DE AZUA qui était un excellent cuisinier.

Nous commençons à recevoir du matériel de guerre et nous fûmes affectés à une section de mitrailleuses dont le maniement et le mécanisme nous furent enseignés ensuite, en même temps que le bruit courait que nous allions embarquer pour l'Italie.

Nous ne fîmes pas grand cas de cela car nous étions habitués à ce que pour quelque cause et même sans des bruits de même sorte se répandant, il était ensuite prouvé qu'il ne s'agissait pas de quelque on-dit.

Malgré tout et comme les rumeurs semblaient devoir se confirmer par quelques faits qui les corroboraient, telle une revue générale d'armes et de camions, une répartition de masques à gaz et des exercices avec ceux-ci etc..., et l'Italie signifiant le retour au front, nous décidâmes d'aller à Tunis pour nous amuser le plus possible.

AVRIL 1944 : L'EMBARQUEMENT POUR LA CAMPAGNE D'ITALIE



Quelques jours après arriva enfin ce que nous attendions : les préparatifs de départ pour l'Italie.

Nous partîmes de Bir Bou Rekba aux premières heures de l'après-midi et nous y arrê tâmes aux environs du port de BIZERTE où nous attendîmes le moment de prendre le bateau pour l'Italie.

Le jour du second anniversaire de notre arrivée en Afrique, le 19 avril 1944, sur un bateau battant pavillon anglais, le "*Takliwa*" nous embarquâmes pour traverser la Méditerranée.

Cette traversée dura un peu plus de 24 heures et se passa très normalement. L'alimentation était assez bonne, mais comme pendant les précédentes, nous étions entassés.

Dans les dernières heures de l'après-midi où nous avons levé l'ancre, nous croisions en vue des Iles Agades, et le lendemain matin nous entrions dans la baie de NAPLES que je ne vais pas vous décrire car cela l'a été fait tant de fois et magnifiquement par des poètes et des écrivains aux noms célèbres...



Nous descendîmes du bateau et les camions arrivés avant nous nous attendaient déjà. Nous traversâmes la ville, appréciant les dégâts causés par les bombardements, particulièrement dans le quartier du port.

Par des routes poussiéreuses - à la fin nous étions obligés de mettre nos mouchoirs sur nos nez et nos bouches pour respirer, nous parcourûmes 80 kilomètres pour nous arrêter dans un village appelé ALBANOVA. Après l'installation au camp, nous commençâmes les exercices avec les nouvelles mitrailleuses pour les avoir parfaitement en main.

Nous fîmes une marche à pied avec tout l'équipement sur le dos jusqu'à RIO VOLTURNO, soit environ 30 kilomètres. Peu après, nous quittâmes ALBANOVA pour nous enfoncer dans les montagnes par une route en zig-zag. Entre les pics élevés des Appenins, il y avait des villages qui étaient moins élevés que la route, ce qui nous obligeait à regarder en bas pour les voir.

Les paysans de ces contrées ne perdaient pas un mètre de terre cultivable, c'était évident, car toutes les pentes de ces montagnes étaient ensemencées. En chemin, nous vîmes une seule ville qui nous parut de quelque importance : AVELINO, qui était encadrée par les pics ; bien que pas très grande, elle nous sembla très jolie et d'architecture moderne.

A partir de là nous montions de plus en plus, les villages se raréfiaient et on sentait la différence de température.

A mesure que nous avançons le chemin se faisait plus difficile, jusqu'à ce que nous entrions dans un petit village dont les habitants étaient rassemblés sur l'unique place pour nous voir. Leur curiosité était due au fait qu'ils n'avaient jamais vu de soldats étrangers et naturellement nous attirions les regards.

Notre compagnie fut logée dans l'école. Le hameau en question s'appelait BAGNOLI D'IRPINO ; des ruelles très hautes dont quelques-unes avec beaucoup d'escaliers ; des maisons de trois

étages d'une architecture très ancienne, des jeunes filles propres, robustes, aux joues lisses comme des pommes et des jeunes hommes qui, pendant que les femmes travaillent - semant, labourant ou transportant des charges de bois de chauffage de plusieurs kilos, de la vallée jusqu'en haut de la montagne, passent leur temps chez le coiffeur ou à la taverne, la cape bien croisée, en bavardant.

Ce que nous avions déjà remarqué à ALBANOVA, nous le vîmes ici : l'âne, la vache et d'autres bêtes dormaient avec les gens ; en cela, les paysans italiens ressemblaient aux arabes, et aussi dans le fait que les femmes travaillaient et que les hommes regardaient.

Il se révéla être un village très riche pour nous, car il possédait un petit vin qui était un nectar, et de grandes quantités de jambon cru qui se vendait au prix dérisoire de 150 liras le kilo. L'air sec et froid de la montagne ouvrait l'appétit, nous mangions du jambon qui nous donnait soif et pour cette soif nous buvions beaucoup de vin.

Comme distraction nous allions à la fontaine où lavaient les femmes, pour leur faire les compliments que la connaissance de la langue nous permettait.

Dans ce village il y avait deux choses dignes d'être mentionnées : les ruines d'un château du moyen âge et l'église qui, bien que très pauvre d'aspect extérieur, était arrangée à l'intérieur avec un luxe et des ornements d'une valeur incroyable | cela s'expliquait par la profonde implantation de la religion catholique dans l'esprit du peuple Italien.

Le jour de la fête traditionnelle de la Légion, nous eûmes un déjeuner extraordinaire arrosé de toutes sortes de boissons, la foire dura pendant trois jours et chose rare, bien que nous nous soyons battus entre nous, il n'y eut aucun incident entre les civils.

Nous commençâmes l'entraînement pour faire la guerre de montagne et pour cela nous montions jusqu'à un monastère qui était à 1000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ledit monastère avait été abandonné par les moines qui l'habitaient. Pour entrer dans la cour qui était entourée de très hauts murs on montait un petit escalier et sur chaque marche était marqué le nom d'un saint. Toutes les portes étaient fermées et nous montâmes au clocher qui n'avait qu'une seule cloche, mais de grande taille, d'environ 2 mètres de diamètre, et délicatement gravée. Nous la fîmes sonner et son bourdonnement se répercuta pendant plusieurs minutes, se perdant dans la vallée. Le paysage qui s'offrait à notre vue du haut de ce monastère était d'une beauté très rare.

Il nous semblait voir, en regardant vers la vallée qui s'étendait à nos pieds, entourée de montagnes, la carte de la région dessinée en relief et peinte par la palette magique de quelque merveilleux peintre, et au-dessus, comme toit, le bleu profond du ciel, caractéristique du sud de l'Italie.

Lorsque nous descendîmes du clocher nous vîmes que quelques légionnaires avaient forcé une porte et nous entrâmes aussi.

De précieux lustres de cristal pendaient au plafond, des habits monacaux, des calices de valeur, de véritables œuvres d'art jonchaient le sol avec des missels et beaucoup d'autres choses encore, que les légionnaires retournaient avec une véritable fureur. Clouée au mur se

trouvait une plaque de bronze, souvenir que le prince Humbert avait laissé lors d'une visite faite a monastère.

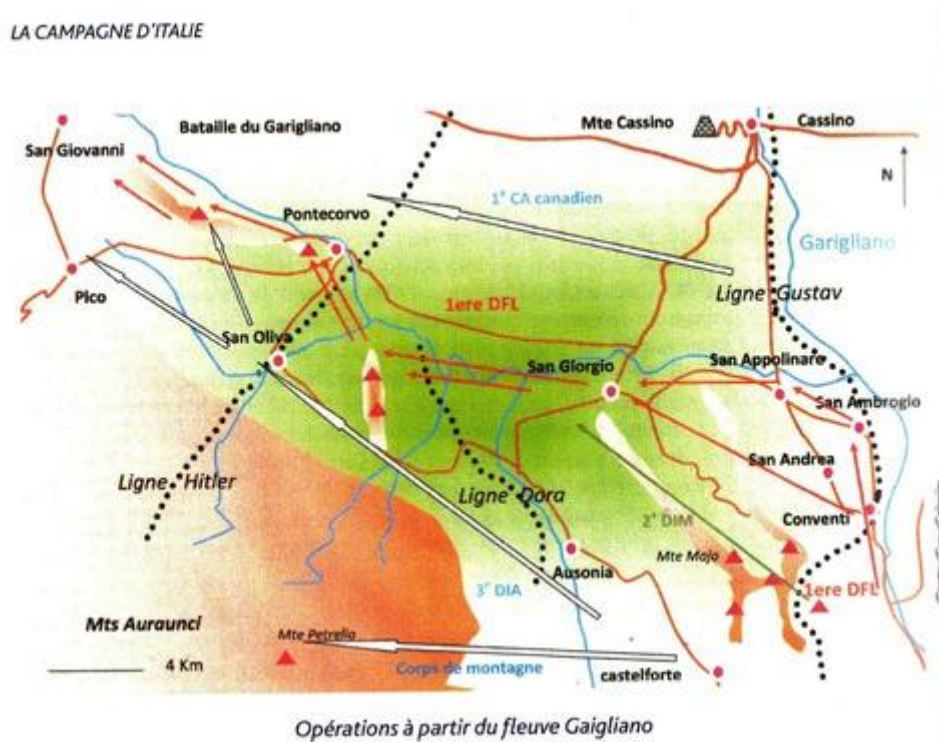
Après un léger froid, le capitaine SIMON fit former la compagnie, ordonnant d'ouvrir les musettes et aux sous-officiers, d'en vérifier le contenu.

Ceux qui eurent le temps de le faire jetèrent par-dessus le mur ce qu'ils avaient pris, et ceux qui furent surpris avec quelque chose durent le reporter là où ils l'avaient trouvé ; ensuite le capitaine se plaça face à nous et, jouant avec son pistolet, il nous dit « *n'oubliez pas que nous sommes des soldats et non des bandits. La prochaine fois que cela se produit, c'est lui qui parlera* », et il nous montra le colt. Ensuite il vira sur les talons et nous fit un signe pour commencer la descente. Les Espagnols étaient furieux et le traitèrent de « *jésuite* ».

Le lendemain nous fîmes une autre marche, escaladant deux pics encore plus élevés et parcourant une trentaine de kilomètres ; bien que la marche fut plus dure, nous sentîmes moins de fatigue que la première fois.

La veille du jour de notre départ au front il y eut une réunion de tout le bataillon et, après une minute de silence pour les morts, on nous remit la médaille coloniale avec une plaque qui portait gravé le nom de "*Bir-Hakeim*" à tous ceux qui avaient participé à cette bataille.

JUSQU'À LA LIGNE DE FEU DE LA LIGNE GUSTAV AU GARAGLIANO



Carte Guy Crissin - ADFL

Nous nous préparâmes avec enthousiasme pour le voyage que nous allions entreprendre et dont la destination était le front. Un peu avant le coucher du soleil nous sortîmes de BAGNOLI D'IRPINO et attendîmes la nuit noire pour nous mettre définitivement en route.

Sans savoir dans quelle direction nous allions, nous voyageâmes jusqu'aux premières heures de la matinée, nous arrêtant à SAN CLEMENTE d'où nous entendions la rumeur du front connue de tous. Nous passâmes la nuit dans le village, et le lendemain au crépuscule nous montâmes dans les camions qui nous conduisirent à un endroit où des mules nous attendaient. Nous chargeâmes sur elles les armes et les bagages et continuâmes à cheminer à pied. Après quelques minutes de marche nous commençâmes à voir des batteries d'artillerie, et nous continuâmes jusqu'à un endroit où nous allions passer la nuit

Nous étions fatigués et nous jetâmes n'importe où la couverture et la tente qui constituaient notre lit en ligne ; nous nommâmes les hommes de garde et nous préparâmes à dormir.

A midi le lieutenant GUERARD, chef de la section, nous mit au courant de ce qui se préparait et de la mission que nous aurions à accomplir pendant la nuit.

Nous mettrions les pièces derrière l'infanterie qui allait attaquer. L'objectif à prendre était le MONT MAYO, un des points forts de la ligne Gustavo, devant laquelle les américains étaient arrêtés depuis plusieurs mois.

Lorsque la nuit fut tombée, nous nous mîmes en marche et il nous était recommandé le plus grand silence. Nous allions tous dans le plus grand silence, et lentement. Si quelque obstacle obstruait le chemin, l'avertissement courait du premier au dernier : attention un trou, attention un fil de fer ! les avis couraient pendant que nous nous déplaçons comme des ombres.

Nous croisâmes un poste de fusiliers-marins qui nous recommandèrent de nouveau le silence et nous continuâmes à avancer. Fil de fer ! une flaque ! attention ! Les avertissements se succédaient sans cesse. Si une caisse de munitions faisait du bruit en se cognant contre autre chose par un mouvement brusque de celui qui la portait, nous nous arrêtions immédiatement et écoutions avec attention... ensuite nous repartions.

Enfin nous arrivâmes aux positions où nous devions nous installer. Nous nous mîmes à ramasser des pierres pour élever un mur circulaire et cacher les mitrailleuses à l'intérieur pour qu'elles ne soient pas visibles au grand jour. Heureusement le terrain était pierreux et nous pûmes le faire sans grande difficulté. Ensuite nous arrachâmes des herbes et des rameaux d'arbres et les posâmes au-dessus de la pièce pour la dissimuler. Il devait être 11 heures du soir lorsque l'artillerie commença à tirer. Lorsque le feu cessa, le 22^e Bataillon de nord-africains se lança à l'attaque en traversant la rivière Garigliano. L'attaque dura toute la nuit et ce fut avec une certaine nervosité que nous vîmes poindre l'aube. De nouveau nous entrâmes en action. Nous essayâmes de localiser les armes automatiques ennemies ou quelles qu'autres qui entravaient la progression de notre infanterie légère, pour faire feu dessus.

Tirer depuis notre position n'était pas sans danger, car, une fois localisés, nous serions une cible facile pour les mortiers ennemis.

Pour cette raison, bien que nous ne le manifestâmes pas, nous aurions désiré en notre for intérieur, ne pas avoir à ouvrir le feu. Ce souhait ne fut pas exaucé, car bientôt la pièce qui était à notre droite se mit à cracher furieusement du plomb.

Au sommet de la montagne nous avons surpris le mouvement de retraite d'un groupe d'allemands. Alors nous essayâmes de les mitrailler, car la retraite se généralisait, laissant seulement quelques éléments isolés pour protéger le gros des forces qui essayait de se sauver.

Nos troupes s'étaient emparées des pics les plus élevés, le plus dur était fait. Notre division avait accompli une nouvelle prouesse.

En quelques heures seulement l'ennemi avait été repoussé d'une ligne fortifiée, occupée et préparée pour lui pendant plusieurs mois.

Le ratissement de notre secteur effectué, il nous fut accordé une journée de repos, à la fin de laquelle nous nous mimes en marche de nouveau.

Tout se chargeait dans les camions, les équipements et les armes lourdes, seules les armes Individuelles restaient en notre possession.

Nous marchâmes de 25 à 30 kilomètres et nous arrê tâmes dans un champ entouré d'arbres où nous attendaient des camions ; nous dormirions ici pour arriver en ligne à l'aube.

Réunis autour des camions nous cherchions des couvertures pour dormir quand, tout à coup, l'endroit fut brillamment éclairé par les fusées avec parachutes que jetaient les pilotes allemands.

Nous pensâmes qu'ils allumaient pour bombarder l'artillerie comme ils avaient pour habitude de le faire, et nous restâmes à regarder ce qui allait se passer.

Mais bientôt les moteurs rugirent dans notre dos et les avions se précipitèrent sur nous, à peine eûmes-nous le temps de nous jeter au sol, quelques-uns même ne purent le faire, que les petites grenades commencèrent à éclater, quelques-unes si près de nous qu'elles nous soulevaient de terre. En quelques instants, trois appareils piquèrent, nous arrosant de leurs bombes avec une adresse meurtrière.

Lorsqu'ils se retirèrent partout on entendait des cris et des plaintes de douleur.

Dans l'obscurité nous portâmes secours aux victimes qui étaient nombreuses pour les transporter aux ambulances le plus rapidement possible. Cette tâche accomplie nous essayâmes de savoir qui étaient les morts et les blessés de la section.

Il y avait un mort, le corse MARIANIS, et quatre blessés, tous faisaient partie de notre mitrailleuse. Nous restions seulement deux et nous pensions que nous avions un bien mauvais début en Italie.

Cette nuit-là ils nous tuèrent 27 hommes, en blessèrent plus de 100 et incendièrent un camion de munitions, en plus des victimes des autres unités qui campaient alentour et qui avaient aussi leur part.

Au matin nous enterrâmes les morts, montant ensuite en premières lignes où nous passerions la nuit, pour le lendemain commencer une avance.

A l'aube nous fûmes réveillés par les premiers coups de canons allemands.

Roulés dans un trou, écoutant le sifflement des obus et les explosions qui parfois étaient si proches qu'elles nous faisaient siffler les oreilles, nous pensions que d'un instant à l'autre nous devrions sortir de ce trou en champ découvert pour aller à la mort, et cela nous serrait le cœur d'évoquer les êtres aimés qui nous attendaient au pays, si lointains et pourtant si proches de nous et continuaient les sifflements, les éclatements d'obus que par moment nous entendions sans entendre, absorbés par nos pensées très lointaines de la triste réalité, si notre dernière heure avait sonné à cet instant, nous serions morts avec la plus grande tranquillité.

A L'ATTAQUE DU MONTE LEUCIO (20 Mai 1944)



La DFL dans le secteur du Monte Leucio - Paul Gaujac

L'ordre fut donné de commencer l'attaque, nous sortîmes de nos trous. Nous concentrâmes nos cinq sens sur ce que nous allions avoir à faire, ne rien laisser au hasard, avoir tous les muscles en alerte pour faire le mouvement qui pouvait nous sauver la vie, essayer de voir un trou, une pierre assez grande, ou une aspérité du terrain pour se cacher au moindre signal de danger.

De colline, en colline, sans que les Allemands nous opposent de résistance, nous atteignîmes le but désigné par le commandant.



Jacques Pernet CP : Ordre de la Libération

Enthousiasmé, le Capitaine PERNET, qui commandait nos forces composées de deux compagnies d'infanterie, une section de mortiers, une autre de mitrailleuses, sollicita du commandant MOREL, chef de bataillon, l'autorisation de continuer la progression, ce qui lui fut accordé.



MOREL. CP : Ordre de la Libération

Nous continuâmes chaque fois plus vite sans avoir à nous employer à fond ; l'ennemi continuait à reculer, s'arrêtant seulement dans les endroits faciles à défendre et il n'y eut que trois brèves escarmouches.

Avec fort peu de pertes nous prîmes un nouvel objectif, mais le Capitaine ne se trouva pas satisfait et, avec l'autorisation du commandant nous continuâmes la progression.

Les choses allaient si bien que nous avions peur d'une (...) et prîmes de nouveau des précautions que nous avions abandonnées en raison de la facilité rencontrée jusque-là. Nous arrivâmes au MONT LEUCIO, une montagne assez haute servant d'observatoire aux boches et il tomba aussi entre nos mains.

Nous étions exténués et dans cet état où il paraît impossible de faire un pas de plus, quand on nous ordonna de continuer jusqu'à deux collines situées à environ une centaine de mètres de là, pour rendre plus sur le terrain conquis. C'étaient les dernières parties élevées avant d'entrer dans la vallée du FLEUVE LIRI.

Nous commençâmes l'ascension, mais par la fatigue accumulée, commença à brûler en moi une rage sourde contre tout et contre tous.

Peu de mètres avant d'arriver, trébuchant contre une racine, je tombai, restant ainsi jusqu'à ce que vienne le Lieutenant : « *Allons, encore un petit effort et ça y est* ».

Ici, il n'y avait pas de petit effort qui tienne, nous n'étions pas des bêtes et j'allais rester là. Qu'ils viennent les allemands et les chinois aussi...

Sans perdre patience devant cet acte de rébellion, avec de bonnes paroles, il me convertit et je continuai, bien que rouspétant. C'était bien facile pour lui avec un pistolet, mais nous... - et je lui montrai la pièce qui pesait 25 kilos, je voudrais l'y voir.

Il ne répondit pas. Ce qui l'intéressait c'était que nous arrivions, et nous arrivâmes.

A peine avions-nous terminé de camoufler la pièce que les obus commencèrent à siffler. Avec le pic portatif nous essayâmes de faire un trou pour nous protéger, mais bien que travaillant désespérément jusqu'à nous faire des ampoules dans les mains, nous arrivâmes seulement à creuser sur une profondeur de quinze ou vingt centimètres ; le terrain était pierreux, et le piquer avec nos outils ne produisait que des étincelles.

A peine calmée, la frayeur qu'avait déclenchée en nous l'imminence du péril, que nous nous laissâmes tomber dans le petit trou. Ce geste nous sauva la vie, car à ce moment un obus éclata à cinq ou six mètres derrière, et les éclats passèrent à peu de centimètres de nos têtes.

L'air brutalement déplacé nous fit tomber le casque sur le nez ; nous regardâmes vers la pièce ou COLOMINES était de permanence et ne le voyant pas... « *Colomines, Colomines, es-tu blessé ?* » Il ne répondit pas, car il était en train de se sortir de sous une branche cassée par la mitrailleuse, et qui lui était tombée dessus. Quand il eut réussi, le temps de se palper pour voir s'il n'avait pas de blessure, il nous dit « *je n'ai rien d'autre qu'une peur majuscule* ».

Entre-temps l'alarme avait été donné et dans la vallée, avançant dans notre direction, des forces d'infanterie allemande avaient été vues. Cette fois les rôles étaient renversés ; ils attaquaient et nous devions nous défendre. La lutte s'engagea.

Une radio portative, près de l'endroit où nous étions, communiquait avec le poste de commandement, répétant comme une mélodie « *Poste difficile à défendre. Poste difficile à défendre !* », et la voix du commandant répondit froide et tranchante : « *Il faut la défendre !* ». « *Vous avez entendu ?* », demandâmes-nous à l'Allemand SCHNEIDER, chef de la pièce, et à COLOMINES. « *Je crois que oui* », répondit le gros allemand, en retirant une balle de son arme pour la mettre dans sa poche.

Que fais-tu ? interrogea COLOMINES. Il répondit : « *C'est pour qu'ils ne me prennent pas vivant* ».

Le combat continuait en face à face sanglant - quelques camarades passèrent près de nous, blessés, pour regagner l'arrière.

« *Quand vous verrez que le dernier des nôtres a abandonné la position, faites feu sur tout ce qui bouge en face* », fut l'ordre que reçurent les quatre pièces.

« *Regardez, un Allemand* », nous avertit SCHNEIDER à voix basse. Nous sentîmes la peur nous envahir mais lorsqu'il fut localisé, il nous parut que les nerfs se détendaient ; avec un grand calme nous manœuvrâmes les volants, guettant la première victime.

Après celui-ci en apparut un autre, et encore un autre ; mais comme si nous nous étions mis d'accord, personne ne tira sur notre ligne. Il était évident que la même idée nous était venue : les laisser approcher pour être plus sûrs de les avoir.

Ils étaient à une centaine de mètres et approchaient avec précaution ; il régnait un silence pesant, les armes de gros calibre s'étaient tues.

Quelques instants encore, très brefs, et les armes automatiques entonnèrent leur chanson de mort.

A un moment ils ne furent qu'à 70 mètres ; sûrement les Allemands ne nous avaient pas vus, mais ils savaient que nous étions là car ils multipliaient les précautions, avançant très lentement, les armes prêtes. Nous ne perdions pas de vue celui que nous nous étions désigné, pendant que COLOMINES en tenait un autre sous son feu avec sa carabine. Le tireur d'un fusil-mitrailleur pensant sûrement que c'était le moment, ouvrit le feu, nous l'imitâmes et purent voir le visage de celui qui avait reçu la rafale dans le ventre. Les yeux et la bouche démesurément ouverts, dans un geste de terreur, il eut un hoquet énorme et tomba les bras en croix. A partir de cet instant nous fûmes pris d'une terreur homicide, alimentant sans cesse le distributeur de la mitrailleuse, nous n'avions pas peur. Nous avions l'impression d'être les seuls à tirer.

COLOMINES et SCHNEIDER conservaient leur calme, mais si un psychiatre nous avait vu à cet instant, il aurait déclaré que nos facultés mentales étaient altérées.

Une rafale de balles ouvrit un sillon à quelques centimètres de nos pieds mais nous n'avions pas vu où était la pièce qui l'avait tirée. « *Mets une bande d'incendiaires, nous alloua les griller comme des porcs qu'ils sont* », dîmes-nous au chargeur, en lançant des éclats de rire hystériques. Pointant le fourré où se trouvaient les mitrailleuses nazies, nous tirâmes. Quelques instants après il était incendié. Le combat battait son plein depuis plus d'une heure d'horloge. Nous avons réussi à les arrêter, mais nos munitions s'épuisaient, nous étions éloignés de nos bases de ravitaillement et la route était occupée par les allemands, ce qui nous ôtait tout espoir d'en recevoir. Notre feu se faisait plus maigre et les boches avançaient mètre par mètre malgré les pertes sévères qu'ils avaient subies.

« *Rafales courtes et tir à coup sûr* », nous ordonna le chef de pièce. De cette manière nous pouvions seulement tirer si nous étions assurés de faire mouche, et nous obtempérâmes.

Les Allemands faisaient preuve de courage et d'astuce, force nous est de le reconnaître, et ils approchaient peu à peu. L'un d'entre eux se protégeait d'une branche coupée qu'il portait, et avançait derrière. Nous le démasquâmes et de quelques balles bien placées nous en débarrassâmes.

Le feu de l'ennemi était si nourri que le petit bosquet dans lequel nous étions allait se trouver bientôt démuné de branches et de feuilles, laissant les arbres avec leurs troncs nus comme des bras tendus vers le ciel dans une muette supplication, le prenant à témoin de la folie des hommes.

Une grenade à main en éclatant quelques mètres derrière nous, nous ramena à la réalité. Celui qui l'avait lancée ne pouvait pas être bien loin. Regardant l'endroit où elle avait éclaté, nous vîmes avec surprise que nous avions commencé une retraite sans nous en rendre compte. Les munitions épuisées, seule notre pièce qui en possédait encore continuait à soutenir le feu ; il y avait une façon de se sauver aussi, c'était de se mettre à tirer n'importe comment pour épuiser les balles et de s'en aller avec les autres.

La panique, le pire ennemi du soldat, se glissa dans nos rangs. L'homme quand il tue ou quand il veut éviter qu'on ne le tue, n'a plus pour fuir, de différence avec les bêtes les plus sauvages. Une fois qu'il a tourné le dos, rien ne peut plus l'arrêter. En vain, le capitaine PERNET, debout au milieu des balles et le pistolet à la main, nous ordonnait de nous arrêter, ceux qui s'enfuiraient il leur brûlerait la cervelle, nous allions former le carré, disait-il. Un légionnaire qui passait sur la route lui dit : « *Avec ta grand-mère tu vas former le carré* ».

Pour notre part nous fîmes comme nous devions l'imiter les autres et nous mettre à courir.

Une partie du bosquet brûlait et les allemands en voyant notre fuite essayaient de nous couper la retraite. Nous restions quelques-uns sur les positions et nous savions que si nous ne pouvions pas atteindre le seul endroit où il nous était possible de passer, nous étions perdus. Nous courûmes avec la force du désespoir nous portant tout en avant et nous arrachant le visage dans les branches.

Derrière couraient les Allemands, criant dans leur langue gutturale « *Venez ici ! venez ici !* », tout en faisant feu avec les pistolets mitrailleurs. Courant en zig-zag pour les empêcher de viser, nous entendîmes les balles siffler autour de nous, et beaucoup à une distance dangereuse.

Je tombai dans le vide. Malgré la rudesse du coup je me remis debout et empoignant la mitrailleuse, je continuai cette « retraite stratégique ». Nous avions passé, nous étions sauvés.

Pour nous retirer de la vue de l'ennemi, nous entrâmes dans un champ de blé ; à cause de la fatigue, au moindre faux pas, notre pauvre troupe roulait à terre.

Terrassés par la soif, nous arrivâmes à la maison d'un Italien, les uniformes hors d'état, les mains et la figure maculées, couvertes de sang et salées par la terre et la poussière, notre présence ne devait pas être une source de tranquillité pour l'homme.

Nous voulions de l'eau et nous nous exprimâmes sèchement en italien.

Quand il pénétra dans la maison nous le suivîmes jusqu'à la porte, mais ce n'était pas le moment d'avoir confiance en qui que ce soit. Il revient avec un bol plein et un seau. « *Tirez-la et sortez-là du puits* », ordonnâmes-nous d'un ton menaçant et il ne se le fit pas répéter deux fois. La soif apaisée, déjà nous allions partir, quand un gémissement venant de la maison nous fit sursauter. Qu'est ceci ? L'italien balbutia quelque chose que nous ne comprîmes pas et, sans plus, nous fîmes irruption dans la maison. Etendue sur un lit, une personne était blottie sous des couvertures qui, retirées, découvrirent un soldat allemand blessé.

« *Comment se fait-il que tu caches un Allemand ?* » L'Italien nous fit comprendre que s'il avait été français il l'aurait recueilli et soigné de la même façon. Comme-nous ne pouvions pas savoir s'il disait vrai, ni assassiner un pauvre blessé, nous continuâmes notre route.

Nous rencontrâmes une route, mais à peine y posâmes-nous le pied que nous entendîmes le bruit d'une mitrailleuse et les balles passèrent au-dessus de notre tête. « *C'est un piège des nôtres, ils ne nous tirent tout de même pas dessus* », dîmes-nous. Une seconde rafale qui passa en courbant le blé nous fit convenir du contraire. Nous nous jetâmes à terre et nous

consultâmes pour savoir ce que nous allions faire. Tout d'abord nous décidâmes de cacher la mitrailleuse à un endroit que nous pourrions reconnaître pour pouvoir la récupérer, et si elle se perdait, quel malheur, il faudrait la remplacer, mais de peur nous n'en avions qu'une et tenions à la sauver. Nous lui ôtâmes une pièce pour la rendre inutilisable et partîmes en rampant dans le fossé plein de pierres et d'épines. Chaque fois que nous essayions de nous relever, les maudits idiots nous prenaient pour cibles. Nous pensions qu'il s'agissait de camarades qui ne nous avaient pas reconnus. On distinguait très bien le roulement des mitrailleuses de 30. Nous fîmes à peu près un demi kilomètre en marchant sur les coudes et sur les genoux, nous avons la tête complètement vide lors que nous nous redressâmes de nouveau. Nous prîmes à travers un champ de blé et débouchâmes sur une route gardée par les tirailleurs nord-africains. A peine arrivés à l'emplacement d'un canon anti-tank, apparût un lieutenant monté sur une jeep, auquel nous fîmes signe de s'arrêter. Après lui avoir exposé la situation dans laquelle nous nous trouvions, nous lui demandâmes de nous indiquer la position de notre bataillon. L'officier devint furieux car, selon lui, nous venions de faire peur à ses hommes, et après une autre série d'idioties, il donna l'ordre à un sergent arabe de nous donner un fusil-mitrailleur et de nous faire faire face à l'ennemi. Il était indubitable que pendant que nous soutenions une lutte de plus de trois heures, presque au corps à corps, ce monsieur se promenait sur la route et, de là, la facilité avec laquelle il nous ordonna de « faire face à l'ennemi ».

Et lorsqu'il partit en disant qu'il allait chercher des munitions, nous ne perdîmes pas de temps et prîmes la direction opposée, celle de Villa Diego. Le sergent nous cria « *attendre, attendre* », comme ordonnait le lieutenant. « *Tais-toi, et supporte ce qui va venir avec ton lieutenant* », avons-nous répondu.

L'après-midi mourait dans des splendeurs rouges qui semblaient être celles du sang versé ce jour sur les champs de bataille d'Italie.

L'artillerie allemande qui envoyait des grenades explosives, emplissait l'espace d'éclairs qui l'illuminaient.

Vers la tombée de la nuit, nous nous arrê tâmes ; continuer nous aurait fait courir le risque de tomber aux mains des boches, d'autant plus que nous ne savions pas dans quelle direction étaient nos lignes, sûrement modifiées du fait de la retraite. Dans l'obscurité nous explorâmes le flanc d'une montagne et trouvâmes des cavités qui pouvaient nous servir de refuges, où nous nous mîmes.

Pendant que l'un de nous veillait, les autres dormaient, il nous fût d'ailleurs impossible de dormir à cause du froid et de la peur qui, l'ardeur du combat passée, s'emparait de nous ; nos corps tremblaient comme si nous avions la fièvre. Les heures étaient interminables ; l'artillerie continuait à tirer et le jour ne venait pas. Par moment notre angoisse croissait. Vaincus par la fatigue, les paupières lourdes de sommeil, nous étions la proie d'une sensation agréable de lassitude, mais au moindre bruit, nous sursautions et notre cœur semblait vouloir sortir de notre poitrine. La respiration haletante, nous nous levions, écoutions attentivement... et puis rien ...

Tout était enveloppé d'un profond silence, interrompu seulement par l'éclatement de quelque grenade dans l'espace. Le contour des choses commençait à se dessiner avec les premières

lueurs du jour. Nous respirâmes, délivrés, comme si on nous avait ôté un poids ; les ombres nous oppriment.

Précautionneusement, nous nous mîmes en marche. Quelques minutes après nous vîmes la silhouette d'un véhicule au milieu de la route. Il fallait savoir à qui il appartenait. Cachés par les buissons, nous nous approchâmes. Nous n'en étions éloignés que d'une trentaine de mètres, lorsque nous reconnûmes un Half-track français. Nous marchâmes dans sa direction, avec décision ; mais quelqu'un nous donna ordre de stopper. Nous répondîmes que nous étions des amis et on nous ordonna d'avancer en levant les mains. La lumière naissante permettait de distinguer seulement les silhouettes, et le soldat ne se montrait pas.

Nous obéîmes et enfin il nous reconnut. Lorsque nous fûmes près de lui, il nous posa une foule de questions. De l'intérieur du véhicule sortit une voix avinée qui nous remplit de joie : « *Eh basque !* », m'exclamai-je. SALAVERRI se montra et descendit en nous voyant : « *Savez-vous où sont les allemands ? Ne croyez pas que ce soit pour aller les chasser, mais précisément pour filer en direction contraire. Regarde, me dit-il en riant, à moi on m'a dit qu'ils étaient devant, à gauche, à droite, et qu'il fallait faire attention par derrière. C'est à ne rien y comprendre* ».

Succinctement nous lui fîmes le récit de ce qui s'était passé la veille et il nous fit ses adieux en disant « *Excusez-moi vieux, mais ici il ne souffle pas un vent favorable* ».

Les premières lumières d'une journée qui paraissait devoir être belle, montaient à l'horizon et réveillaient la nature. Au lieu des oiseaux pour annoncer la venue du soleil, nous entendîmes la voix du lieutenant BOURGOIN qui chantait la chanson allemande « *Lily Marlène* ». Nous allâmes à lui : « *Bonjour mes amis* », nous salua-t-il joyeusement. Nous le revoyions maintenant, cet homme de courte stature, robuste et téméraire, se lançant la veille à la tête de sa section aux endroits les plus exposés de la bataille, entre les balles, avec une suprême indifférence, faisant jouer la détente de sa mitraillette, pendant qu'il sifflait cette même chanson. Il était surnommé « *Le Pou* », et personne ne l'appelait autrement.

Nous pouvons affirmer sans équivoque qu'il fut le seul homme parmi ceux que nous vîmes en action, qui à aucun moment n'eut un geste de peur. Chantant ou sifflant et le sourire aux lèvres, il affrontait la mort avec un inaltérable sang-froid. « *Vous ne savez pas où nous pourrions trouver le lieutenant GUERARD ? depuis hier nous sommes perdus* », terminâmes-nous pour expliquer.

« *Continuez en avant et vous le rencontrerez tout de suite. Il y a un instant je l'ai vu par ici* ».

En effet nous le rencontrâmes cent mètres plus loin. Après, nous avoir dit bonjour, il nous interrogea sur les autres compagnons de la section. Nous ne savions rien. « *En plus de vous trois, combien sont revenus* », demanda-t-il. « *Nous sommes revenus seuls répondîmes-nous, nous n'avons vu personne de la section depuis hier* ».

C'est bien, je sais où est la compagnie, et nous allons vous présenter au capitaine.

Pendant le parcours, il nous demanda ce que nous avions fait de la mitrailleuse. Nous lui expliquâmes les causes qui nous avaient obligé à l'abandonner, et pour corroborer nos dires, nous lui montrâmes la pièce que nous gardions dans nos poches. Il nous confia qu'il y aurait

une petite enquête sur le fait qu'aucun porteur de munitions n'était apparu au moment opportun.

Nous arrivâmes à l'endroit où était la compagnie et quelques minutes après, le lieutenant avec le capitaine SIMON, commencèrent un sévère interrogatoire qui avait pour but d'éclaircir la disparition des hommes qui étaient avec nous.

Après avoir consulté la liste pour s'assurer des pertes supportées par la section, douze hommes morts ou blessés, parmi ces derniers se trouvait l'argentin CHAMEAU, ils nous appelèrent les uns après les autres.

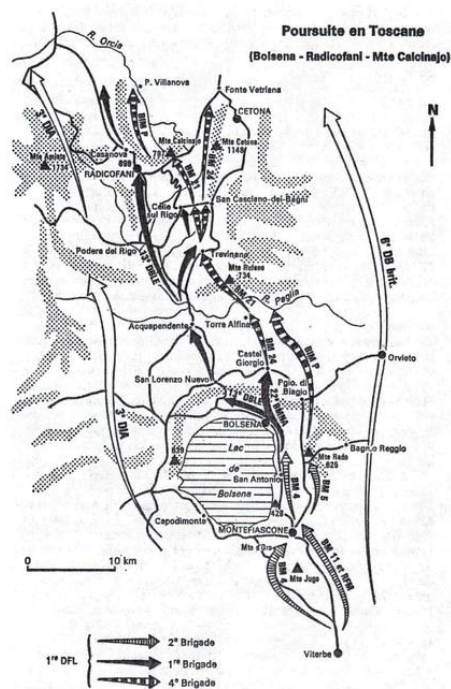
Le borgne SIMON était dans un état tel que personne ne l'avait jamais vu ainsi. Lorsque nous fûmes appelés, nous nous présentâmes : *« Je ne vais pas te demander ce qui s'est passé pendant le combat car le lieutenant, le sergent ARTOLA et le sergent-chef NICOLAS me parleront de tes actes et de ceux de ton chargeur COLOMINES - en parlant de lui , il dit en s'adressant au lieutenant : « Il est courageux ce petit voyou » - (il l'appelait ainsi à cause de son indiscipline) et de SCHNEIDER aussi , ils me parleront »* ; et ensuite il continua : *« Mes sincères félicitations à vous trois, - je vous proposerai au Général pour la Croix de Guerre »*.

Merci mon capitaine, répondîmes-nous émus et la poitrine gonflée d'orgueil et de satisfaction.

Après notre départ, nous vîmes le borgne souffleter X... et les mots qu'ils hurlaient arrivèrent à nos oreilles : *« Tu as abandonné tes camarades qui se sont fait tuer. Je ne vais pas te déférer devant un tribunal pour qu'il t'offre quatre balles parce que tu me répugnes. Va-t'en, disparais de ma vue avant que je ne te mette une balle dans la tête »*.

Nous restions consternés devant cette scène douloureuse. D'autres furent tancés d'importance et l'épisode fut clos.

A un ordre du sergent ARTOLA, nous nous rassemblâmes autour du lieutenant GUERARD qui dit en s'adressant à tous : *« Ça ne fait pas longtemps que je commande cette section, mais hier j'ai jugé les hommes qui la composent. La prochaine fois que sans ordre quelqu'un abandonne son poste, moi-même je me chargerai de lui envoyer une balle dans la peau. A bon entendeur, salut »*.



VERS LA LIGNE HITLER ET PONTECORVO

Avant la naissance du jour nous occupions une position un peu en retrait de la première ligne sur laquelle nous ne restâmes que pendant la journée. Avant le coucher du soleil nous la quittions et nous mettions en marche pour dormir plus près du front. Des muletiers arabes nous réveillaient à chaque instant, en passant si près de nous avec leurs mulets, qu'ils nous piétinaient presque. Nous nous insultions réciproquement ; la chose se répéta plusieurs fois.



cheminsdememoire.gouv.fr

Lorsque les lumières du jour nouveau dissipèrent les ombres, nous nous préparâmes à nous mettre en route. L'offensive contre la ligne Hitler était commencée. Tout près il y avait une voiture radio qui communiquait avec quelqu'un, disant des choses inintelligibles pour nous : on parlait de *chiffonniers*, de *vieux chiffons*, on citait des noms d'animaux et autres choses dans ce genre.

Nerveusement nous nous promenions en attendant l'ordre d'avancer qui sans doute arriverait d'un instant à l'autre. L'autre groupe de la section l'avait déjà fait. Un agent de liaison vint chercher ARTOLA, chef de notre groupe, de la part du lieutenant. Nous nous préparâmes sachant que lorsqu'il reviendrait ce serait pour partir. Il revint. Appelant le chauffeur du camion, il lui indiqua à quel endroit il devrait nous attendre pour décharger le nécessaire. Le camion partit et nous derrière, portant l'arme individuelle et la couverture en bandoulière.

La route par laquelle nous devions passer, bordée d'un côté par de grands arbres dont la plupart étaient mutilés et parfois même arrachés par la canonnade, était flanquée de l'autre côté par le MONTE LEUCIO, de triste mémoire, et qui maintenant servait d'observatoire à notre état-major, et était recherché de ce fait par les projectiles allemands dont la majorité éclataient au milieu de la trajectoire.

Un de ces projectiles éclata très près de nous nous jetâmes à terre, et lorsque nous nous relevâmes, nous vîmes qu'ARTOLA restait étendu. Nous essayâmes de le redresser, mais d'une voix qui n'était plus qu'un mugissement il nous demanda de ne pas le bouger, car cela le faisait terriblement souffrir. Comme nous ne voyions pas de sang nous lui demandâmes où il était blessé. Il nous indiqua son dos à la hauteur du rein gauche, et nous vîmes en effet qu'à cet endroit son ceinturon était coupé. En soulevant son linge, nous vîmes une plaie. L'obus en éclatant avait projeté une pierre qui l'avait touché avec une grande force. Heureusement, il en serait quitte pour quelques jours d'hôpital. C'était, comme disaient les Français « *la belle blessure* ». Les brancardiers le recueillirent et on envoya un autre sergent ; nous continuâmes notre route, enviant en nous -mêmes le sort d'ARTOLA.

Lorsque nous arrivâmes à l'endroit où nous attendait le camion, nous prîmes les mitrailleuses et les munitions et à découvert nous les pointâmes vers le village de PONTECORVO, aux mains des Allemands et bastion de la ligne Hitler, à l'assaut duquel nous allions.

Nous étions presque arrivés lorsque le soleil devint bas sur l'horizon. A la nuit nous creusâmes des trous et nous disposâmes à dormir. Serions-nous vivants le lendemain ? Qui sait... Notre destin est si incertain, nos vies si fragiles au milieu de cet épouvantable chaos.

Nous fûmes tirés de notre sommeil par le ronronnement de moteurs d'avions. Sortant la tête de dessous les couvertures, nous étions éclairés par la lumière des fusées que jetaient les pilotes. « *Ne bouge pas ... ne bouge pas* », dirent à voix basse quelques compagnons. En un instant nous repassa devant les yeux l'atroce dernier bombardement. Ces cris, ces hurlements d'agonie... j'étendis la main et saisissant le casque je le mis sur ma tête, jusqu'aux yeux. Mes membres tremblaient, j'avais la bouche pâteuse et la respiration haletante.

Nous attendions... Nous attendions le lugubre sifflement annonçant que les aviateurs laissaient tomber leur charge fatidique. Oh quelle horreur ! Quel désespoir l'attente de la bombe qui laisserait nos corps informes, mutilés, démembrés... des secondes, des minutes, comme c'est long ! Enfin nous entendîmes les explosions ailleurs et, pourquoi pas ! Nous étions contents que d'autres les aient reçues, et tranquilles, nous retombâmes dans le sommeil.

L'aube, une brume grise se levait des eaux du LIRI ; cela empêcherait que notre mouvement soit vu trop tôt.

Les silhouettes dispersées des hommes glissaient silencieusement ; un bruit de tanks... déjà on distinguait les premières maisons de PONTECORVO. Cette tranquillité nous faisait peur ; tout à coup... "tac tac tac..." chanta une mitrailleuse. "A terre !" ordonna le Capitaine SIMON. Les premières lumières du jour traversaient le rideau protecteur de brume ; quelques obus de mortier tombèrent aux environs. Ils nous avaient vus, et c'était une barrière de fer et de feu qui nous coupait le passage, formée par le pilonnement incessant des boches.

Le capitaine SIMON fixa des emplacements et lorsque quelque obus tombait près du sien, il se signait. Quels grands avantages ont, dans les moments où la vie est en jeu, les croyants sur les incroyants. Ces derniers regardaient le Capitaine non sans une certaine envie. Dans les moments les plus périlleux, avec une brève oraison ou seulement une simple prière, il se retrouvait serein, tranquille, disposé à mourir en paix avec Dieu et sa conscience.

Les incroyants, par contre, pour dominer la peur devaient faire des efforts de volonté énormes, mais ils pouvaient se vanter de ce que leur valeur ne devait rien à personne, qu'elle était bien à eux, et qu'il était plus difficile de s'exposer à la mort tout en sachant qu'on allait vers l'épouvantable abîme du néant, plutôt que de mourir avec l'espoir d'une vie meilleure.

Dans un grand fracas les tanks s'avancèrent pour donner l'assaut. Nous suivîmes leurs traces. Après une brève lutte le village fut à nous.

A midi ils contre-attaquèrent et nous dûment céder devant eux. Nous nous réorganisâmes revînmes, et de nouveau il tomba entre nos mains, pour que nous le perdions une seconde fois.

PONTECORVO était un bûcher, de rares maisons restaient debout, tout était en ruines et ce n'était pas pour rien, puisqu'il faut tenir compte du fait que chaque attaque était précédée d'un pilonnement, chaque fois qu'ils contre-attaquaient.



Soldats de la DFL dans Pontecorvo

Par moment on se déplaçait presque à tâtons parmi les nuages de fumée et de terre qui flottaient dans l'air. Nous avions l'impression que notre commandement, comme Napoléon, voulait dormir sur le champ de bataille et pour la troisième fois nous nous lançâmes contre

l'ennemi. Ils se défendirent tenacement, avec l'espoir sans doute qu'à la nuit nous abandonnerions notre pression. Chaque maison était un fort, chaque tournant une embuscade ; mais, malgré tout, nous gagnions du terrain et au coucher du soleil nos alliés canadiens traversèrent la rivière et PONTECORVO fut nôtre définitivement.



Pontecorvo

La ligne Hitler était coupée et par cela même la route de la Ville Eternelle était ouverte, "*Tous les chemins mènent à Rome*", nous irions par celui-ci.

Comme un torrent nos troupes débouchèrent dans la vallée du LIRI derrière les troupes allemandes qui laissèrent une grande quantité de morts.

Ils se retranchèrent dans le village de SAN GIOVANNI, mais les tanks se chargèrent de les déloger.



San Giovanni - Paul Gaujac

Notre Bataillon revint au repos à l'arrière, nous avons campé près d'une grange et, après avoir lavé notre linge et nettoyé nos armes, nous pouvions dormir tout notre saoul.

Les pertes subies dans les divers combats s'avèrent assez élevées. De trois compagnies d'infanterie, composées de plus de 100 hommes chacune, deux durent fusionner pour en recomposer une, d'effectif réduit, le 22ème bataillon de Nord-Africains devant arriver plus tard en renfort.

Nous restâmes là seulement un peu plus de deux jours, mais nous avons saisi l'occasion pour nous réunir les amis de toujours : ZERPA, REAL DE AZU, BORELLI, SALAVERRI et quelques autres, pour prendre un chocolat et nous raconter les incidents que nous avons vécus.

Un après-midi, le lieutenant GUERARD passa la revue d'armes, en donnant l'ordre de nous tenir prêts à partir. Déjà nous nous demandions où nous allions, mais cela avait cessé de nous intéresser. Pour tuer ou pour mourir, n'importe quel endroit était bon, n'est-ce pas ? aussi bien ce jour qu'un autre. Nous avons tout le temps.

Nous partîmes et après quelques heures de voyage nous plantâmes le camp près d'une maison de campagne.

Le matin, il y eut une grande effervescence ; on avait dénoncé au commandant un fait répugnant : un légionnaire, après l'avoir frappée avec la crosse de son revolver, avait violé une fillette de 10 ans. On fit des recherches pour retrouver l'auteur de ce sauvage attentat, qui s'avéra être un arabe. Avant midi, sans jugement, il fut conduit dans un petit bosquet, sous la garde de quatre hommes armés, qui, après l'avoir dépouillé de son uniforme, le fusillèrent. En ce cas les quatre balles furent simple théorie puisque l'homme en reçut dix-huit.

Un défilé était organisé à ROME, qui se trouvait au pouvoir des alliés, et une de nos compagnies devait y participer, car nous pensions qu'indiscutablement la Légion Etrangère par ses sacrifices, avait des droits certains pour entrer dans la capitale Italienne.





Paul Poggionovo (Bimp) hissant le drapeau Français au palais Farnèse

Nous quittâmes CECCANO et roulâmes sur des pistes poussiéreuses pour gagner la route de Rome, la n° 6, qui fut la première fourmilière que nous vîmes dans le Paradis Mussolinien, en faisant halte à 20 kilomètres de Rome. A cet endroit le front avait une pointe qui pénétrait assez profondément dans les lignes allemandes. Nous prîmes position sur une hauteur, au pied de laquelle s'étendait une vallée d'environ trois cents mètres, et au fond se trouvait une autre colline où se tenaient les allemands dans un village appelé TIVOLI, qui était notre objectif.

Cette nuit-là nous apprîmes que le débarquement avait eu lieu en France, et pour la première fois nous pensâmes à la fin de la guerre. Ça finira rapidement, pensions-nous.

L'ordre fut donné de commencer la progression. Lentement et en silence, essayant d'éviter la lumière de la lune, à l'ombre des arbres, nous descendîmes dans la vallée. Avec nous se trouvait un bataillon de marche français. A la moitié du parcours notre avant-garde tomba sur un petit poste allemand dont les occupants s'enfuirent après une petite escarmouche. Les canons boches se firent aussitôt entendre, mais leurs projectiles passaient au-dessus de nos têtes. *"S'ils continuent à tirer de cette façon tout ira bien et nous pourrons dormir un peu. Ils pensent que nous sommes plus éloignés"*

TIVOLI

Le feu des Allemands cessa. Le camp se retrouva enveloppé de silence, et la lune pâle éclairait notre sommeil. Avant l'aube nous nous réveillâmes. Nous préparâmes nos affaires et jetâmes un dernier coup d'œil aux armes. Les chefs de section donnèrent leurs instructions à voix basse.

Déjà l'horizon prenait les teintes livides de l'aube quand, silencieusement, séparés les uns des autres par une distance de dix à vingt mètres, les hommes de notre infanterie légère partirent pour TIVOLI. Les mitrailleuses lourdes restaient un peu en arrière. Quand on nous l'ordonnera, ce sera notre tour.

Le premier choc se produisit au pied de la colline, avant d'arriver au village. Sûrement que les nôtres étaient arrivés par surprise, parce qu'on n'entendit pas les mitrailleuses allemandes, seulement les mitraillettes de nos compagnons et quelques rafales courtes des leurs.

Pendant que notre artillerie pilonnait le village, nous allions de l'avant. Nos fantassins se battaient déjà dans les premières maisons. Avec de larges rafales de nos armes, nous essayâmes de mettre hors de combat les armes automatiques de l'ennemi.

Quelques légionnaires passèrent près de nous, poussant les premiers prisonniers. Le bruit du combat allait en s'intensifiant ; nous les roulâmes facilement, mettant merveilleusement à profit le facteur surprise qui nous avait favorisé. Le soleil n'était pas très haut que déjà TIVOLI était à nous. Rapidement nous prîmes toutes dispositions pour le défendre d'une éventuelle contre-attaque. Les canons anti-tanks arrivèrent et furent immédiatement installés aux endroits stratégiques. Les boches ne se résignèrent pas à être battus si facilement et ils ne se firent pas attendre : sous la protection de trois chars "*Tigre*", ils se lancèrent contre nous qui résistâmes fort bien au premier choc ; mais par malheur, un canon après avoir détruit un tank fut mis hors d'état et presque tous les servants tués.

Il y eut un trou où s'engouffrèrent les deux chars restants et l'infanterie menaçait de nous déborder ; le repli fut ordonné et effectué sans presse dangereuse.

Un autre tank allemand brûla dans une rue. Beaucoup de maisons étaient aussi en flammes et on entendait de partout des cris de douleur. Il ne se passerait pas ici la même chose qu'à PONTECORVO.

Nous nous arrê tâmes aux dernières rues opposant aux attaquants une résistance tenace qui fut renforcée par l'arrivée opportune de quelques-uns de nos chars d'assaut et destructeurs de tanks, avec l'aide desquels nous revînmes sur nos pas en contre-attaquant et après une courte lutte à brève distance nous nous appropriâmes le village pour la seconde fois.

Les Allemands considérant qu'ils étaient complètement battus sur ce point se retirèrent et nous pûmes ensuite nous livrer à une vérification méthodique de toutes les maisons parmi lesquelles se trouvait un château de Mussolini, à demi détruit par le combat. Ce qui ne nous empêcha pas d'y pénétrer et de nous approprier des choses d'une valeur certaine.

Durant le reste de la journée il régna dans ce secteur un calme absolu. Ni un coup de feu, ni un coup de canon. On aurait dit que ce qui s'était passé n'était qu'un horrible cauchemar, que la guerre n'existait pas, que de tels crimes ne pouvaient assombrir les champs qui ondulaient doucement, le soleil radieux et le ciel bleu. La nature ne pouvait pas avoir mis ici tant de beauté pour que les hommes l'assombrissent avec leur brutalité ; mais il gisait des témoins muets qui prouvaient que nous ne dormions pas : c'était ça, la guerre.

Ici étaient étendus les corps des amis et des ennemis, avec les blessures les plus horribles, dans les positions les plus douloureusement ridicules, nous démontrant cruellement qu'un homme est vraiment peu de chose.

Parfois nous pensions que devant une si terrible tragédie, il aurait fallu qu'il arrive quelque chose, quelque chose de surhumain qui aurait mis un point final à toute cette épouvante, à toute cette absurdité. Parfois-nos yeux essayaient de voir dans l'invisible pour rencontrer le signal que nous attendions inconsciemment et puis rien. Aucune des lois qui régissent l'univers ne changeait, le monde tournait impassible, imperturbable, indifférent à la clameur douloureuse lancée par l'humanité qui sentait ses entrailles se déchirer et la tuerie

continuait... Jusqu'à quand ? ... Ceci était une question à laquelle personne ne pouvait répondre.

A la nuit tout était parfaitement calme. Les sentinelles placées, nous ne tardâmes pas à aller dormir en cherchant à le faire de la façon la plus confortable. A l'aube nous étions tous debouts et bien réveillés. Nous prenions seulement les précautions nécessaires à cette heure qui était la plus propice aux attaques par surprise.

PERMISSION A ROME

A environ huit heures du matin, le lieutenant nous fit appeler ; nous nous présentâmes et il nous demanda si nous aimerions aller en permission à ROME, ce que nous acceptâmes, enchantés : nous verrions ainsi des choses qui nous rappelleraient notre vie d'étudiant et que nous n'aurions jamais supposé voir autrement que dans des livres : la masse importante du Colisée ou nous laissons vagabonder notre imagination, revoyant le martyr des chrétiens dévorés par les fauves pour divertir un peuple de fous, comme son maître, et comme lui assoiffé de sang.

Nous allâmes à la Basilique Saint-Pierre, restâmes subjugués devant la beauté des peintures de la coupole de Michel-Ange ; bien que profanes, nous sentions le réalisme de cette couleur la douceur infinie qui irradiait les regards, les sourires des anges et des vierges donnant l'impression que leurs ailes se mouvaient et que d'un moment à l'autre il allaient nous frôler, et que nous allions entendre le son séraphique de leurs voix. Il est vraiment dommage que nous ne puissions décrire de telles beautés sans avoir peur de les flétrir.

Le monument au roi Victor-Emmanuel, d'une imposante grandeur, nous parut magnifique, tant par ses dimensions que par sa beauté. Il était tout proche du Pallazzo Venezia, d'où le Duce vomissait ses diatribes incendiaires contre les démocraties, poussant le peuple italien à se lancer dans l'aventure d'une guerre qui devait lui coûter si cher, avec la promesse d'un empire puissant... Songe de fou que le feu de la vérité a réduit en cendres.

Après toutes ces promenades il ne nous restait de temps que pour visiter des endroits qui pour nous étaient de première importance : les bars. Ainsi passa notre goût artistique qui s'était si soudainement réveillé devant tant de merveilles architecturales tant anciennes que modernes, et à la tombée du jour nous baignions nos têtes enfumées par l'alcool dans les fontaines publiques, et nous vomissions du camion tout ce que nous avions ingéré tout au long de la Via Nazionale.

La nuit était déjà tombée lorsque nous regagnâmes notre Bataillon et comme il n'y avait rien de nouveau nous dormîmes toute la nuit. Nous allions continuer de poursuivre l'ennemi en retraite.

Nous traversâmes ROME sous les acclamations du peuple. Celles-ci étalent les suivantes : *"Vive la France ! Une cigarette ! Une cigarette ! Vive la France ! Ayez-vous quelque chose à manger ?* ». C'était dans cette triste situation que se trouvait le pauvre peuple italien ; ils acclamaient les Français, les Américains, et les Anglais, en échange d'une cigarette ou d'une boîte de conserves.

Après la traversée du TIBRE nous vîmes les premières traces de l'ennemi ; l'aviation leur avait rendu visite, et partout on rencontrait au bord de la route des véhicules détruits, des cadavres d'animaux et d'hommes dans un amalgame invraisemblable, qui dégageaient une odeur répugnante qui nous obligeait à porter nos mouchoirs à nos nez. Nous passâmes par VITERBO qui, quelques heures avant, était encore entre les mains des boches qu'ils avaient abandonnée devant notre approche. Elle était en ruines à cause des bombardements aériens et on pouvait voir dans ses rues les corps mutilés de beaucoup de ceux qui avaient été ses habitants, mélangés à ceux de quelques Allemands.

Après un parcours de plus de 150 kilomètres nous nous arrê tâmes dans le village de MONTEFIASCONE pour passer la nuit. A l'aube nous avançâmes de nouveau et après avoir contourné le lac BOLSENA, nous attendîmes les événements, installés près de l'artillerie lourde qui tirait sans discontinuer. Les Allemands avaient contre-attaqué dans le secteur de la 3e division et nous venions à son aide. Chaque fois que quelque unité française essuie un échec ou se trouve en difficulté, on envoie à son secours les forces de choc de la Légion Etrangère.



Montefiascone

L'infanterie avait été abandonnée à son sort par les tanks américains qui la protégeaient et elle avait été obligée de se retirer en abandonnant beaucoup de matériel de guerre. Nous prîmes position à 200 mètres du lac en profitant de la nuit pour attaquer à l'aube, appuyés par des tanks qui cette fois, heureusement, étaient conduits par des Français. L'aube naissait lorsque les lourdes masses d'acier firent entendre le ronronnement de leurs moteurs et, dépliées, faisant feu de toutes leurs bouches, firent face à l'ennemi. Inutilement l'artillerie allemande prétendit arrêter leur avance par un feu nourri, nous marchions derrière. Voyant que leur résistance serait vaine, ils préférèrent se retirer presque sans lutte. Notre mission était terminée.

Nous partîmes pour aller camper au bord du lac.

La nuit les avions patrouillèrent sur nos têtes sans bombarder. Au lever, bien que très tôt, nous prîmes avec délice un bain dans les eaux pures du lac BOLSENA.

Dans l'après-midi nous partîmes de nouveau, sans savoir où, et le convoi s'arrêta à 15 ou 20 kilomètres ; on nous fit descendre des camions pour dresser le camp dans une oliveraie, toujours sur les bords du lac.

Depuis le matin nous étions prêts à avancer, attendant l'ordre de marche qui arriva à 17 heures et fut exécuté séance tenante.

Après avoir traversé le village d'AQUAPENDENTE, nous nous arrêtâmes près de la ligne de feu. Nous continuâmes et en traversant un petit cours d'eau le convoi fut attaqué par un tank qui attendait, caché, et qui parvint à tuer quelques soldats, à en blesser d'autres, ainsi qu'à détruire deux ou trois camions.

RADICOFANI

Un peu après, nous stoppâmes pour passer la nuit et une partie du lendemain. Sous une forte averse nous nous mîmes en route pour nous arrêter 15 ou 20 kilomètres plus loin, attendant les ordres. Il pleuvait avec persistance et l'artillerie allemande mettant à profit le déplacement de la nôtre, n'arrêtait pas de tirer, faisant siffler les obus sur nos têtes. Dans la nuit 11 continua de pleuvoir et nous étions tous mouillés. Le matin, comme les allemands ne se décidaient pas à nous opposer de résistance, nous les suivîmes jusqu'à RADICOFANI, où après une lutte courte et violente, le 1^{er} Bataillon de la Légion, ainsi que nous, infligèrent une nouvelle défaite aux troupes nazies.

RADICOFANI est un village situé sur le flanc d'une colline régulièrement élevée, avec un vieux château qui, à cette occasion, joua le rôle d'une véritable place forte. Selon les documents que nous trouvâmes dans le secrétaire du commandant, qui s'était suicidé plutôt que de se rendre, les troupes sous son commandement avaient pour mission de nous arrêter pendant trente-six heures au moins. Tout ce qu'elles purent résister ce fut environ quatre heures ! Des trois cents hommes, seulement une trentaine purent s'échapper. Nous continuâmes de l'avant, toujours sous la pluie, et nous nous préparâmes à relever le 1^{er} Bataillon, maintenant il marcherait derrière nous pendant que nous poursuivions l'avance.

L'ennemi prévint ce mouvement et redoubla son feu d'artillerie grâce à ses tanks qui étaient à proximité, envoyant un de ses projectiles sur une jeep qui fut incendiée et dont trois des occupants furent tués.



Radicofani, le donjon surplombant le village et la Posta, vu de la RN 2.

La pluie nous démoralisait, mais malgré tout, pendant la nuit, terriblement fatigués et déjà épuisés, mouillés et crottés, nous chargeâmes les mitrailleuses dans le camion, nous préparant à aller de l'avant. Nuit noire, seulement éclairée par les lumières livides des fusées. Courbés, traînant nos pieds douloureux et demandant par moment à la mort de nous délivrer de tant de misères et de tant de souffrances, nous allions en avant, toujours en avant, insensibles à cause de l'horrible fatigue et cheminant comme des automates. Rapidement nos nerfs furent de nouveau tendus, un tank ennemi barra la route avec ses canons, bouchant le passage et il fallait passer.

Le lieutenant qui marchait en tête ordonna de faire halte, et nous le fîmes contre le talus de la route. Nous ne pouvions pas calculer le temps qui s'écoulait entre chaque coup parce que le maudit boche tirait irrégulièrement. Et il fallait passer !

Peu avant nous désirions la mort pour être libérés de tout ça, mais devant le péril, nous réagissions en nous raccrochant à la vie de toutes nos forces et comme toujours, l'idée de mourir nous horrifiait.

Le lieutenant GUERARD se décida à passer le premier et, une fois de l'autre côté, de faire un signal avec sa lampe pour qu'un autre le suive. Lentement il s'approcha jusqu'à l'endroit où éclataient les grenades et nous le perdîmes de vue dans l'obscurité. Ensuite nous nous mimas de l'autre côté de cette barrière de feu pour tenter d'apercevoir le signal convenu et, effectivement, nous le vîmes environ deux minutes plus tard. Le sergent passa et derrière, par ordre de grades, d'autres le suivirent un par un jusqu'à ce qu'arrive notre tour. A plat ventre dans le fossé de déversement de la route nous approchâmes à environ vingt mètres de l'endroit dangereux ; toujours en rampant nous allâmes jusqu'au milieu du chemin, cherchant un terrain pour pouvoir courir quand le moment en serait venu.

Peu à peu, je me mis debout et lorsque le tank arrêta de tirer, à toutes jambes je me jetai en avant les yeux fermés et les mâchoires serrées. Les dizaines de mètres pendant lesquels je courus, ce fut avec l'énergie du désespoir et je me laissai tomber sur le sol.

Après un bref repos nous repartîmes et arrivâmes à un endroit où la route passait entre deux collines et alors nous nous arrêtâmes pour passer la nuit ; n'importe où nous étendîmes la couverture et le tapis de sol, et sous cet imperméable nous nous installâmes. La seule chose que je fis fut de changer de chaussettes que j'avais collées aux pieds à vif et sanglants, ne formant qu'une plaie.

Après quelques heures de sommeil, en me retournant, je me réveillai à moitié et m'aperçus que nous étions dans la boue, ce qui n'interrompit pas mon repos.

A peine fit-il jour que nous reçûmes l'ordre de partir. Malgré ma bonne volonté, cela me fut impossible à cause des plaies de mes pieds et le lieutenant m'ordonna de monter dans le camion.

L'ennemi reculait et nous le suivions en occupant les positions qu'il abandonnait jusqu'à un petit village qu'il tenait sous le feu de ses tanks. L'un d'entre eux, caché, finit sous une pièce anti-tank, tuant ou blessant tous ses occupants.

Ce jour-là, notre ami ZERPA sauva sa vie miraculeusement : avec une jeep, il devait assurer la liaison des forces avancées avec le poste de commandement, et pour cela il devait forcément passer dans le ligne de tir des tanks allemands cachés dans le voisinage. Avant d'arriver au point de chute des projectiles il imprima à son véhicule un mouvement de zig-zag. Le voir et lui tirer dessus fut vite fait. Avec nos jumelles nous suivions la progression de la première voiture, conduite habilement et sûrement par notre compatriote. Devant, derrière et sur les côtés s'élevaient des nuages de poudre et de fumée qui nous indiquaient les points d'impacts.

Avec un soupir de soulagement nous vîmes qu'il avait dépassé la zone dangereuse sans avoir été touché. Avec une joie folle nous vîmes que la relève avait été effectuée à midi et vers quinze heures nous quittâmes le front.

Depuis le Garigliano jusqu'à 170 kilomètres au nord de l'Italie, très près de la ville de SIENNE, nous avons délivré beaucoup de villages et beaucoup de kilomètres de territoire de la peste grise, mais beaucoup de nos camarades restaient sur le champ. Pour les habitants de cette partie de l'Italie, la guerre était terminée, mais pour nous, ce n'était que le terme d'une étape. Le moment de se reposer n'était pas encore arrivé. Où serait la seconde, quand ? Nous le saurions peut-être plus vite que nous ne le voulions...

Après quatre heures de voyage nous fîmes halte de nouveau près du lac BOLSENA. Pendant le voyage nous avons vu au bord de la route un cimetière où flottait le drapeau français avec une banderole portant la croix de Lorraine ; nous le regardâmes sans pouvoir dominer notre tristesse, et une profonde émotion envahit nos cœurs.



Du fond du cœur nous leur adressâmes un salut d'adieu. Pauvres camarades, dont le retour était espéré inutilement désormais, par des mères, des frères, des épouses ou des fils, comme nous étions attendus nous-mêmes et, qui sait, peut-être en vain aussi.

En arrivant au terme du voyage nous campâmes à un endroit où il n'y avait pas un arbre pour nous protéger de la chaleur accablante. Nous y restâmes quatre jours et le cinquième, après une marche à pied de quelques kilomètres, nous montâmes dans les camions, vers deux heures du matin, traversâmes ROME au lever du jour.

A neuf heures, nous étions à ANZIO, où nous attendaient des petits transports de troupe américains. Nous embarquâmes sur le *US 670*. Sur ces navires, comme sur les autres qui nous avaient déjà transportés, sauf l'île de France, nous étions serrés, bien que plus en ordre. Il y avait des lits disposés les uns au-dessus des autres, ce qui nous évitait de nous déranger pendant le sommeil.

Nous levâmes l'ancre à 10 h20 et naviguâmes tout le jour en longeant la côte, ce qui rendait le voyage plus attrayant. Le bateau tanguait beaucoup et nous ressentions un certain malaise déjà connu de nous, mais heureusement très léger.

Dans les dernières heures de l'après-midi nous étions en vue du port de NAPLES, et nous y débarquâmes à la nuit. Nous traversâmes en camions, la ville endormie, faisant le même chemin que la première fois que nous étions passés par là, pour nous arrêter à ALBANOVA.

Une fois terminée l'installation du Bataillon nous eûmes la permission de nous rendre à NAPLES.

AOÛT 1944 - LA LEGION DEBARQUE EN PROVENCE

Enfin nous quittâmes le campement et avec une joie et un enthousiasme indescriptible. Nous nous disposâmes à gagner Naples qui devait être le port d'embarquement. Les camions nous y conduisirent et une fois à terre, nous nous mîmes en colonne par un, attendant le moment d'être appelés pour prendre place dans la péniche qui nous conduirait au bateau ancré dans la baie. Lorsque la charge fut complète, l'embarcation lâcha le câble qui la retenait à terre et commença à fendre les eaux en direction du vapeur sur lequel nous allions voyager

en direction de la Gaule martyre et héroïque, où nous attendait une rude tâche, mais ce serait que nous l'accomplirions avec le plus de plaisir.

Nous montâmes dans le bateau en escaladant des échelles de corde qui pendaient sur ses flancs, "El Bamnet", ainsi s'appelait le bateau, était assez grand et en attendant le départ, nous avions cinéma à bord tous les soirs. Le troisième jour il leva l'ancre et le lendemain après-midi nous voyions les côtes de la Corse, entrant quelque temps après dans le détroit de Bonifacio, entre celle-ci et la Sardaigne.

Jusqu'à là comme pendant la nuit, la traversée s'était effectuée sans encombre. Le matin vers 7 h 30 nous aperçûmes la côte française.

Nous étions enfin là où nous avons tellement hâte d'arriver ; nous attendions avec Impatience le moment de débarquer, jusqu'à présent rien ne paraissait s'opposer à ce que nous le fassions tranquillement.

Du fait du calme qui régnait sur toute la côte nous pensions que notre commandant était avisé que cette partie était abandonnée.

A 9 h du matin le débarquement commença. Nous descendions des barcasses pendant que les véhicules étaient sortis, nous étions un peu retirés de la côte et les hommes de petite taille se lançaient à la mer avec des bouées de sauvetage e fut le seul inconvénient de cette opération. En prenant pied à terre les compagnons français laissèrent libre cours à leur émotion, et se mettant à genoux, prirent une poignée qu'ils embrassèrent avec ferveur, les yeux pleins de larmes.



La Légion débarque à Cavalair, le 16 août 1944.

Immédiatement après on commença la marche à pied. Nous arrivâmes au premier village français nommé la CROIX-VALMER ; quelques unités continuèrent pour se porter de suite au combat et parmi elles, celle dont faisait partie nos camarades SALAVERRI et BORELLI.

Nous n'entrerions pas en action maintenant. Depuis que nous foulions la terre française, nous avons la consolation de penser que si le destin voulait notre mort dans ce chaos, ce serait sur une terre de héros et de penseurs, d'idéal et de grandeur.

Nous campâmes dans l'ombre fraîche d'une pinède, près de la ville de CAVALAIRE, aux mains des Allemands, à 60 kilomètres du port de TOULON tenu aussi par l'ennemi.

Une fois ces lieux entre nos mains, nous partîmes et continuâmes la poursuite des Germains en débandade. Par des routes magnifiques nous traversions des villages et des villes ; Hyères, Toulon, La Bouilladisse où nous nous arrê tâmes pour emplir de naphte les réservoirs de nos camions.

Dans toutes les agglomérations le long du chemin nous étions acclamés par une population folle de joie devant notre présence. Nous étions couverts de fleurs et si les camions s'arrêtaient, on nous assaillait, on nous embrassait, on nous congratulait, jusqu' à nous étouffer.

Pour un village d'ici, qui n'aurait donné sa vie ?

C'était l'apothéose de la liberté qui avait enfin rompu les chaînes de l'oppression et de l'humiliation qui durèrent de longues années, c'était surtout la France qui revivait. Plus d'une fois les larmes nous montèrent aux yeux devant les manifestations sans équivoque de remerciements, devant ces explosions de joie. Nous étions à même de dire, avec un certain orgueil, que nous offrions la seule chose que nous possédions, notre vie, pour contribuer à rendre complet le bonheur de ce peuple qui avait tant souffert.

Notre route continuait : Aix-en-Frovence, ville de tourisme, Senas, Cavaillon, Avignon qui fut la cite des papes. Là, nous traversâmes le Rhône. Toute l'après-midi il avait plu copieusement et comme les camions n'étaient pas bâchés, nous étions mouillés, et dans le petit village de VERS nous fûmes accueillis dans les maisons pour passer la nuit. Le lendemain, très tôt nous partîmes, passant par UZES, RIOM... A la sortie de cette ville la route s'ouvre au pied d'une montagne et on trouve des tunnels et des galeries naturelles d'un très bel aspect. Ensuite, nous traversâmes AUBENAS et VALS, et nous arrê tâmes à TENCE. Comme la veille, tout au long de notre chemin, les gens nous recevaient avec des témoignages de joie. Dans quelques villes nous nous régâlâmes de banderoles dans ce genre : *"Louange à nos vaillants libérateurs"* ; *"Honneur et reconnaissance éternels aux libérateurs"* et d'autres dans le même style, qui nous faisaient du bien à l'esprit, nous donnant un courage accru pour continuer la lutte.

A TENCE, pour dormir le collège nous fut cédé, les lits et couvertures des élèves mis à notre disposition. Jusqu'à ce moment nous n'avions pas rejoint les Allemands qui se retiraient précipitamment. Nous entrâmes à leur poursuite dans le département de la Haute-Loire, passant par St-Just, Le Chambon, et la ville importante de SAINT-ETIENNE où le convoi stoppa sur une place. Nous avons l'impression qu'il n'y avait aucune raison à cet arrêt mais le commandant le fit seulement pour nous permettre de prendre contact avec la population de cette grande cité.

Nous étions déjà près de la grande ville de LYON où les Allemands se trouvaient encore, attaqués par des unités de notre division, et lorsque nous arrivâmes, ils l'avaient abandonné depuis quelques heures. Nous étions désormais sur leurs talons que nous pensions que nous n'allions pas tarder à les rencontrer.

Nous retournâmes sur nos pas et logeâmes dans un petit village nommé ECULLY, campant dans les communs d'un joli château qui appartenait au Maire.

Deux jours plus tard, nous étions à LYON, logés dans l'Ecole Normale, qui se trouvait dans un quartier qui est sur une colline de la rive droite du Rhône, connu sous le nom de Croix-Rousse.

Le soir, après avoir pris la précaution de glisser nos revolvers dans nos poches, nous partîmes faire un tour en ville sans qu'il ne nous arrive rien.

Nous quittâmes RELLY pour SOMBERNON et, pour la première fois sur le sol de la Métropole, nous mîmes à l'affût de l'ennemi. Nous attendions une colonne motorisée qui devait tenter cette fois de s'échapper par là. Nous l'attendîmes en vain pendant 24 heures, par chance ou par malheur, car notre emplacement était magnifique et nous aurions pu lui causer une désagréable surprise sans grand risque pour nous.

Nous étions en septembre et déjà le mauvais temps commençait à se faire sentir avec des pluies et du froid. Nous gagnâmes DIJON dans le département de la Côte-d'Or, où nous fumes logés au lycée Camot.

Le Général De Lattre de Tassigny vint et nous défilâmes devant lui avec les Forces Françaises de l'Intérieur de la région.



Ecpad



Ecpad

A 10h du soir, pendant que nous étions au mieux de notre plaisir, un lieutenant apparut dans une jeep, accompagné d'un légionnaire qui sonnait du clairon pour nous réunir. Précipitamment, bousculant les gens, nous cherchâmes nos vêtements de pluie et nous précipitâmes vers le lycée où nous étions cantonnés. Dans tous les endroits, la même scène s'était répétée en entendant cet alarmant clairon inhabituel.

Lorsque nous arrivâmes, les camions étaient déjà prêts pour partir et en un tournemain nous étions équipés, propres et prêts à partir. Les véhicules furent alignés le long d'une rue et au milieu de chants joyeux qui réveillèrent la ville, les portes et les fenêtres se remplirent de nombreux habitants qui venaient nous dire au revoir, nous quittâmes DIJON.

VERS LES VOSGES

Il pleuvait toujours. Nous traversâmes BESANCON et à 5h du matin nous étions au PUY où nous passâmes la journée et la nuit. Avant l'aube nous gagnâmes la ligne de feu où nous devions relever les Américains qui paraissaient être pressés, car ils étaient partis avant notre arrivée.

A cet endroit, tout était calme et à cause de cela nous changeâmes ensuite de secteur, gagnant ACCOLENS, d'où nous devions gagner le front, mais bien sûr où il y avait un peu plus de mouvement. Nous eûmes raison. Avancant sur un terrain ravagé, bossu par endroits, nous allions tranquillement, assis dans les camions, lorsque tout à coup, à quelques mètres derrière nous l'explosion d'un obus leva la terre qui nous piqua le visage.

Le chauffeur freina immédiatement, mais comme quelques-uns lui criaient de continuer, il redémarra au moment où je me préparais à sauter à terre et je restai un pied engagé, presque

suspendu. Heureusement, j'arrivai à me tirer de cette position périlleuse ; je tombai à terre, mais aussitôt me relevai et me mis à courir, cherchant l'angle mort sauveur. Le tank, caché, attendait notre passage en continuant à tirer, mais déjà le camion était à couvert et moi aussi.

Ce qui se passait en réalité, était que personne n'aimait être devant les autres.

Ces faits se déroulaient dans le département du DOUBS. Toute la nuit il avait plu et depuis l'aube, profitant de ce que notre artillerie n'était pas arrivée, l'ennemi pilonnait nos positions au mortier, les observateurs arrivèrent à localiser un observatoire allemand qui n'était pas à plus de deux cents mètres ; et de là la batterie avec laquelle ils faisaient feu.

La pluie cessa, immédiatement les armes automatiques entrèrent en action et le premier objectif fut cet observatoire qui nous faisait tant de mal. Nous pûmes voir de notre place, étant donnée la courte distance comment les boches se mirent à courir en quittant leur cachette pour gagner l'abri de la colline.

Ce fut dommage qu'afin de les empêcher de repérer notre mitrailleuse, nous n'ayons pas pu les mitrailler à volonté.

Le reste de la journée, mis à part une petite escarmouche avec une patrouille nazie qui prétendait s'infiltrer dans nos lignes, se passa calmement. A 5 heures du matin, tout le monde à son poste. La sixième compagnie d'infanterie et une de nord-africains allaient attaquer les positions ennemies. Les officiers, près de notre pièce, discutaient de la façon de mener le combat. Il était nécessaire de savoir si, à la droite des positions ennemies, couverte de bois, il y avait des forces. Pour repérer cela, l'adjudant-chef UNGERMAN fut désigné avec deux légionnaires.



Georges Ungerman - Ordre de la Libération

Le calme avec lequel l'homme reçut cet ordre nous surprit.

« Il faut, lui dit le commandant SIMON, que vous alliez à ce bois et y pénétriez. S'ils tirent, nous saurons qu'il est occupé. C'est dangereux, mais il faut le faire. Allez et bonne chance. Dans une heure, si rien ne se passe, vous serez de retour ».

Pas un muscle de son visage ne bougea sur cet homme qui était envoyé à la mort. Il vira sur ses talons et partit à la recherche de ceux qui devaient l'accompagner. Nous le vîmes s marcher jusqu'au bois et y entrer. Une demi-heure plus tard, il était de retour. Nous étions bien contents.

Malgré l'épaisse brume qui nous entourait et qui pouvait être favorable à eux comme à nous, à six heures du matin, l'avance commença.

la compagnie de nord-africains tomba dans une embuscade tendue par un tank et fut presque complètement exterminée.

La 6ème de notre bataillon en pénétrant dans le bois, fut reçue par un feu nourri d'armes automatiques. Les boches, astucieux, n'avaient pas bougé lorsque l'adjudant-chef UNGERMAN y avait pénétré, et n'avaient pas tiré pour ne pas se découvrir, mais maintenant ils se montraient. Le lieutenant OGENEC se trouva presque nez à nez avec un tank. A cause de la neige il ne le vit qu'à une distance d'une vingtaine de mètres et, à peine lui et les deux Espagnols qui l'accompagnaient eurent-ils abandonné la jeep, qu'un tir précis la détruisit et l'incendia.

Notre pièce tirait presque à tâtons sur les positions ennemies à cause de la neige, lorsque tout à coup un tir de mortier nous jeta à terre. Il avait éclaté à pas plus de trois mètres devant nous. Etourdis, nous nous relevâmes et regardâmes autour de nous. SCHNEIDER, le chef de pièce, avait un doigt de la main droite arraché, et le pied gauche abîmé, le lieutenant GUERARD avait une grande blessure au bras.

Pensant que ce ne serait pas le seul projectile à tomber sur notre pièce, nous nous mîmes à l'abri derrière un mur, nous retirant prudemment de la pièce et nous étendant ; Les balles sifflaient au-dessus de nos têtes, frappaient le mur. Nous ne voyions rien et la neige continuait à tomber très épaisse. Tout le jour les Allemands nous disputèrent le terrain pied à pied, mais au crépuscule, ils se retirèrent.

Nous avançons, nous mettant en position sur les lignes conquises. La nuit arriva, obscure et pluvieuse. Prévoyant une contre-attaque, notre commandement laissa libre un passage dans les lignes qui servirait d'appât.

De chaque côté furent placées les mitrailleuses et vers minuit l'ennemi entra par où nous l'attendions. Nos armes automatiques commencèrent à cracher le feu sur eux ; en fuyant ils laissèrent sur le terrain plusieurs morts et blessés.

Le reste de la nuit et le lendemain se passèrent calmement, à part le tir des mortiers. On parlait de nous relever, ce qui nous faisait bien plaisir, car nous étions tous mouillés et presque tous enrhumés, bronchiteux, ou à demi grippés.

Enfin vint la relève et nous allâmes jusqu'à AILLEVIN, un petit village où nous trouvâmes du lait, du fromage, du beurre en abondance et où nous ne craignons personne. Malheureusement, cela ne dura pas plus de vingt-quatre heures, le temps de sécher le linge mouillé, et nous partîmes pour un autre secteur. Nous allions maintenant à 3 kilomètres de FRESSE où nous montâmes en ligne à deux heures pour renforcer le premier régiment de Paris, composé de civils qui n'avaient jamais combattu qu'en guérillas.

FRESSE, AUTOMNE 1944

Lorsque la nuit vint, les boches nous tombèrent dessus, mais ils n'eurent qu'à s'en retourner. Le matin, ils revinrent à la charge et, cette fois, nous obligèrent presque à quitter le terrain de peur d'être encerclés. Heureusement, de nouveaux renforts nous arrivèrent et nous les repoussâmes. A un kilomètre devant nous se trouvait une route en leur pouvoir et dont nous voulions nous emparer.

Dans l'après-midi nous vîmes un tank allemand passer sur cette route et disparaître derrière un bosquet ; ensuite, il en passa un autre, puis un autre. Déjà les téléphones qui nous reliaient à l'artillerie fonctionnaient. Un moment après, les tanks reparurent et tout tranquillement commencèrent braquer leurs canons dans notre direction. Le désespoir qui s'empara de nous devant cette menace est indescriptible mais notre joie fut encore plus grande lorsque nos canons de gros calibres lancèrent sur eux une pluie de fer qui, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour le raconter, en détruisit deux, le troisième se sauvant par miracle.

A la tombée de la nuit, tombèrent autour de nous quelques obus, dont un blessa un homme de notre pièce. C'était un Ukrainien qui venait pour la première fois au front. Il avait été affecté à notre pièce la veille.

Le temps ne nous laissait pas nous reposer et il pleuvait sans cesse. Nous étions sursaturés d'eau. A 7 heures du matin la canonnade nous réveilla, tuant trois des patriotes et en blessant plusieurs, rien d'autre ne se passa jusqu'à cinq heures de l'après-midi où des avions anglais livrèrent un combat presque sur nos têtes. Deux avions tombèrent, dont un Anglais qui tomba si près que nous vîmes le pilote lorsqu'il se lança en parachute. Par malheur le vent le porta sur les lignes ennemies. Notre commandement prépara une attaque pour la possession du bois qui était devant nous. La cinquième compagnie fut envoyée.



Dans le bois de Fresse - Jean Coquil (BM 5)

Les S.S. leur préparèrent une embuscade, dans laquelle ils tombèrent, furent encerclés et presque tous tués. Dans la bagarre quelques légionnaires blessés restèrent sur terrain ainsi qu'un curé. Tous furent brutalement assassinés à coups de hache, ou par des coups de feu dans les yeux. Nous avons su que la station radio-téléphonique de la B.B.C. s'était emparée de ce fait qui, joint à d'autres, ne laissait aucun doute sur la sauvagerie de nos ennemis.

Le lendemain nous fûmes réveillés de la même façon que la veille, c'est-à-dire à coups de canon, mais cette fois sans aucun dommage. Dans ce secteur, le calme revenait les forces se retirèrent, nous laissant seuls. Ceux qui tenaient la position à notre droite nous avaient accoutumés aux combats de nuit, mais le dernier nous empêcha de dormir : il fut plus violent que de coutume, et nous restâmes à veiller toute la nuit pour en guetter les suites, mais il n'y eut que du bruit. Ces choses venaient moins à l'esprit des patriotes, étant donné leur expérience de ce genre de guerre.

Enfin nous fûmes relevés et allâmes en repos à FRESSE, logés dans les greniers, sur la paille, où nous nous trouvions bien, car au moins nous ne sentions pas le froid, nous étions sous un toit.

Le village était sous le feu des batteries allemandes qui y firent quelques victimes. Parmi les habitants en particulier, une femme qui était arrêtée à la porte de sa maison, lorsque tomba un projectile tout près d'elle et qui causa sa mort ainsi que celle de ses deux fils qui l'accompagnaient.

Après quatre jours de repos nous remontâmes en ligne et reprîmes les mêmes positions que précédemment. Nous faisons une guerre de position. Ni eux ni nous ne faisons le moindre mouvement qui aurait pu définir la situation du front ; tranquilles dans les trous, nous recevions l'eau qui tombait et qui nous trempait comme des soupes. Cette maudite pluie s'arrêtait seulement de brefs instants pour continuer tomber avec monotonie.

Et la guerre continuait sans qu'on en entrevoie la fin. Des hommes mouraient remplacés par d'autres auxquels nous apprenions le maniement des armes pendant les périodes de repos, quelques jours avant de monter au front.

De la chair à canons pensions-nous et nous aurions bien protesté de toutes nos forces mais ... Que pouvions-nous faire si c'était le gouvernement qui les envoyait. En guerre, il faut des hommes pour combler les vides des morts et des blessés et si la chance ne les aide pas beaucoup ils peuvent partager le sort de ceux qu'ils ont remplacés.

Nous quitions un endroit pour aller dans un autre, presque toujours pire. Froid, pluie, neige. Monter en ligne, être relevés, et cette opération se répétait sans cesse, sans relâche.

Dans un des secteurs où nous fûmes appelés, nous vîmes un jour un spectacle très douloureux : un matin nous aperçûmes un mouvement de gens devant la position, ils venaient à nous en arborant de grandes banderoles blanches. Ce sont les allemands qui se rendent, bien que nous ne les distinguions pas bien, étant à nos postes de combat. Lorsqu'ils furent plus près, nous n'en crûmes pas nos yeux : des centaines de femmes de tous les âges, des vieillards et des enfants portant leurs paquets sur les épaules, des mères avec leurs bébés

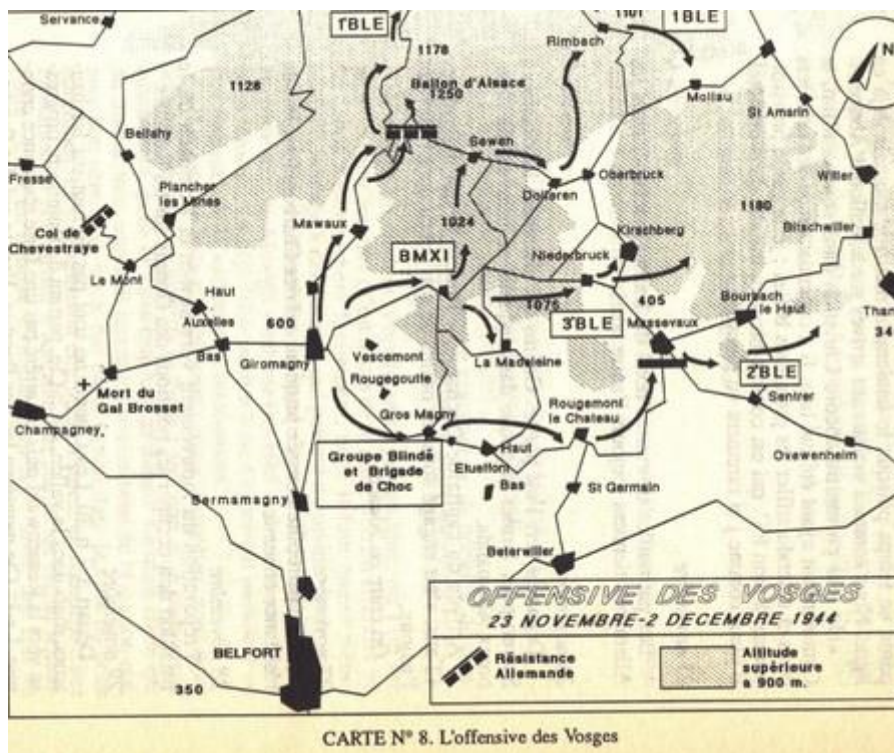
dans les bras, dont quelques-uns étaient nés dans les bois, sous la neige, car cela faisait cinq jours qu'ils marchaient sans savoir où aller.

C'était un autre exploit des suppôts d'Hitler. Après avoir arrêté tous les jeunes du village de La Bresse, ils l'incendièrent, condamnant ainsi ses habitants à mourir de faim ou de froid dans les champs gelés ou dans les montagnes : est-il possible malgré leur férocité et après de telles atrocités quelqu'un puisse mettre en doute leur sauvagerie, et ce qui est pire, les admirer ? Ceux qui le font sont leurs semblables.

Nous avons fait ce bref récit pour que tout le monde se rende compte que dans les mains criminelles des nazis personne n'était libre.

Changeant sans cesse d'endroit, aujourd'hui un village, demain un autre, nous traversâmes les départements de la Côte d'Or, du Doubs, des Vosges, de la Moselle, de la Haute-Loire et d'autres dont nous ne nous souvenons plus, nous rapprochant de plus en plus de la tanière du fauves l'Allemagne ! et ce fut ainsi que nous arrivâmes en Alsace, occupant un village nommé ROMIGNY où nous-dormîmes, pour continuer le lendemain la campagne qui s'avéra la plus dure de toutes celles que nous avons menées jusque-là.

MASEVAUX EN ALSACE, NOVEMBRE 1944



A l'aube nous commençâmes l'avance, prenant un village au passage, et au lever du jour nous étions embusqués dans une maison à quelques centaines de mètres des boches qui se faisaient de plus en plus dur en approchant de leur pays. Quand il fit jour, une forte offensive fut lancée dans tout le secteur ; nous appuyions l'avance de l'infanterie légère, du feu de nos

pièces, les mortiers tiraient d'abondance, nous enveloppant dans la fumée. Peu à peu, les teutons se retiraient, se mettant hors d'atteinte de nos tirs.

Avec ténacité nous les poursuivîmes jusqu'à MASEVAUX où nous les attaquâmes de nouveau, les rejetant dans les montagnes. Ce village, comme tous ceux où se déroulait un combat, était en ruines et semé de cadavres que nous fîmes enterrer plus tard par les prisonniers allemands.



Masevaux novembre 1944 - DR

On nous assigna comme logement une école dont les murs étaient placardés de photos de l'ennemi public n° 1 et qui furent jetés à la rue à l'état de confettis. Dans la pièce qui nous était réservée se trouvait un lit pour deux personnes que nous nous empressâmes de prendre.

Cette nuit nous allions dormir comme des rois. Lorsque nous fûmes prêts à jouir de cette couche moelleuse, nous fûmes alarmés par une canonnade qui s'approchait de l'édifice, le faisant trembler, l'oreille en éveil pour percevoir le sifflement du prochain obus qui arriverait. Il ne tarda pas à arriver et, cette fois mieux dirigé que les précédents, fit des morceaux de la fenêtre et d'une partie des tuiles du toit, nous faisant tomber dessus une pluie de décombres. Il était indiscutable que notre bonne nuit était gâchée.

Saisissant rapidement notre équipement, nous dévalâmes l'escalier, sans nous arrêter jusqu'à la cave. Le troisième projectile détruisit l'escalier. En bas nous n'étions pas aussi bien que sur ce lit formidable, mais au moins nous étions en sécurité.

Pendant plusieurs heures le bombardement se prolongea, qui laissa en pièces l'étage de la maison.

A peine le jour levé nous nous préparâmes pour déloger les Allemands des montagnes voisines. Le commandant SIMON au commandement de notre bataillon et du deuxième de choc français, appuyés par l'artillerie, se chargerait de le faire.

Tous les mouvements furent exécutés avec une sûreté extraordinaire, et nous arrivâmes au col de BUSSANG, qui était notre objectif, sans perdre un seul homme et faisant beaucoup de prisonniers. C'était très important pour nous de prendre cet endroit car à partir de là s'étendait la plaine où se trouvait le travail des tanks et des forces blindées. Le froid était terrible et il pleuvait aussi bien qu'il neigeait ou qu'il grêlait.

(Vers le col du Hünsruck) : Les troupes qui devaient nous relever étaient en bas, mais on disait que le commandant ne voulait pas être relevé maintenant, et nous étions furieux contre lui. Avec leurs mortiers les boches nous faisaient une de ces boucheries, et si nous avions cru au mauvais sort, nous aurions pensé qu'il était sur le capitaine SIMON, car il se trouvait parmi les morts et les blessés, avec deux grands trous dans le dos causés par le même obus, qui avait coupé le fil de la vie du valeureux adjudant KOCSIS et de bien d'autres.



Imre Kocsis - Ordre de la Libération

Lorsque nous allâmes en repos ce fut près des villes de FOUGEROLLES et de LUXEUIL que nous connaissions déjà.

Un matin nous allâmes rendre les honneurs aux morts qui dormaient dans le cimetière proche.

Nous arrivâmes et formâmes un carré autour des tombes de nos camarades, nous présentâmes les armes et le drapeau fut hissé.

Le commandant s'avança avec un sergent jusqu'au milieu des sépultures. Il commença la lecture de la liste de ceux qui étaient enterrés là et : après chaque nom le sergent répondait "*Tombé au champ d'honneur*" !

Ensuite un clairon fit retentir les notes de l'Appel aux Morts, pendant que nous observions un profond silence Jusque-là dans la campagne de France, notre bataillon avait perdu 700 hommes sans compter les blessés dont beaucoup resteraient à jamais infirmes. Qui sait, pour ceux-là la mort aurait peut-être été un sort plus doux.

La nuit nous allâmes prendre le train à la station de FOUGEROLLES, nous nous amusâmes beaucoup d'un lieutenant très jeune et très militaire qui prétendait imposer une discipline de temps de paix ; il devait s'imaginer que froncer les sourcils et faire mauvaise figure allait nous impressionner. Il en avait envoyé pas mal en prison et cette nuit dans l'obscurité, il allait le payer. D'abord il prétendit nous empêcher de chanter et lorsque les premiers se taisaient ceux de derrière commençaient ; ensuite ils lui crièrent des choses rien moins qu'agréables, puis ils roulèrent son uniforme dans la boue et dans quelque chose qui sent bien plus mauvais que la boue. Le jeune officier était aveuglé par la rage et ne savait plus que faire, pourtant il en parla

au commandant qui lui demanda s'il connaissait l'auteur de cette plaisanterie, et comme il ne pouvait nommer personne, le commandant déclara qu'il ne pouvait pas punir tout le bataillon pour une faute commise par un seul homme.

ALLER-RETOUR SUR LE FRONT DE L'ATLANTIQUE

A 21 heures le train démarra sans que nous sachions où nous allions. Sur la porte des wagons on lisait cette inscription « *chevaux, 8, hommes 25* » ce qui voulait dire qu'ils pouvaient contenir 8 chevaux ou 25 hommes. Ce voyage dura trois jours pendant lesquels pour dormir nous étions obligés de poser les pieds sur le visage d'un autre.

Nous passâmes par LIMOGES, ANGOULEME et d'autres villes dont nous ne nous souvenons plus, pour descendre du train en pleine nuit et monter dans des camions qui nous conduisirent à un vieux château où nous allions loger.

Le lendemain matin nous préparâmes ce qui devait être notre cantonnement pour quelques jours et dans l'après-midi nous, allâmes au cinéma du hameau de CHEVANCEAUX.

Ledit cinéma était installé dans une grange où dormaient des vaches qui de temps en temps mêlaient leurs mugissements aux dialogues et dont l'odeur arrivait jusqu'au public. Pour nous libérer des exercices quotidiens nous demandâmes une permission qui nous fut accordée. Le lendemain, avec SALAVERRI, nous partions passer 10 jours à Paris.

FIN DECEMBRE 1944 : PERMISSION A PARIS

Cet après-midi-là, malgré le froid, nous le passâmes à laver et repasser notre linge pour le sécher. A 7 heures du matin, les camions nous emmenèrent à ANGOULÊME, où nous devions prendre l'express Bordeaux-Paris. Nous partîmes à 9h40, arrivant au but de notre voyage à minuit et demi. Sans rien connaître nous commençâmes par chercher un hôtel pour passer la nuit, chose qui n'était pas facile. Après avoir beaucoup marché, sans savoir où, nous trouvâmes enfin une chambre. Le lendemain nous allâmes à la maison de ma marraine de guerre et comme nous ne trouvâmes personne, nous allâmes aux Invalides faire viser notre permission par la gendarmerie, et ensuite à l'Ecole Militaire chercher nos rations. Nous mangeâmes n'importe où et revînmes à la maison de ma marraine. Elle ne nous connaissait que par lettre et nous nous présentâmes en disant simplement "*me voilà, je suis votre filleul* », ce qui équivalait à une sorte de Sésame "ouvrez-nous", car nous fûmes reçus comme si nous étions toujours connus.

Le soir, nous allâmes avec elle chez-un ami qui avait écrit qu'il nous recevrait comme elle-même. Après quelques minutes de conversation, pas très alerte, car nous ne comprenions pas bien le français avec l'accent parisien, nous dûmes que nous allions chercher un hôtel pour passer la nuit, avant qu'il ne soit trop tard, car nous savions par expérience comme c'était difficile. Ils ne le permirent pas et Madame M. mit notre disposition la chambre de son fils déporté en Allemagne.

Nous acceptâmes avec joie. Très tôt le lendemain nous prîmes un autobus qui nous conduisit dans la banlieue de Paris, où nous passâmes une journée très agréable. Dans la nuit, nous allâmes danser et nous nous couchâmes à six heures du matin. A midi, nous regagnâmes Paris

où un Monsieur que nous connaissions nous convia chez lui à un déjeuner royal. Si ce n'était pas être ingrat, nous dirions volontiers que cet homme devait se livrer au marché noir pour posséder tant de choses à manger et à boire.

Notre permission passait avec une rapidité incroyable et nous voulions tout voir des beautés de cette ville. Nous faisons la plupart de nos promenades à pied pour mieux la connaître. Qui sait, peut-être ne reviendrions-nous pas ! Il fallait profiter au maximum de ces quelques jours et nous fîmes ainsi.

Pendant une de nos promenades nous rencontrâmes un légionnaire du bataillon, et lui demandâmes où il était cantonné. Il nous répondit qu'il était parti, mais qu'il ne savait pas pour quelle destination. Comme à ce moment-là la contre-attaque allemande des Ardennes était en pleine action, nous supposâmes qu'il devait être au front. Raison de plus pour continuer à nous amuser le plus possible. Nous continuâmes nos promenades en essayant de ne pas penser que bientôt nous reviendrions à la tuerie.

Nous étions aux fêtes de fin d'année et tous les soirs il y avait un bal auquel nous allions, ne sortant qu'au lever du jour.

Après avoir dormi un peu, à midi nous sortions pour visiter Paris et essayer de voir le plus intéressant. Un jour, c'était le musée des Invalides, où semblait flotter l'esprit des héros de la France immortelle, entre les trophées de cent batailles de glorieuse mémoire et des reliques historiques.

Le Musée Grévin, avec ses figures de cire un réalisme extraordinaire. Ici étaient réunis en des scènes familiaires : Napoléon avec sa famille et ses Maréchaux, Louis XIV avec quelques personnages de son époque ; la Reine Marie-Antoinette dans sa prison avec sa garde et le Dauphin dans le cachot à côté. Plus loin, Marat, assassiné dans son bain - on pouvait voir dans sa poitrine la blessure causée par le poignard de Charlotte Corday, qui, appuyée contre le mur, les bras levés, comme pour se défendre, regardait son œuvre avec un air épouvanté, pendant qu'une vieille femme s'avançait vers elle avec un geste menaçant. Nous vîmes les magnifiques salons du Louvre, dépouillés de toutes les œuvres d'art, afin de les soustraire à la rapine nazie.

Au cours d'une seconde visite aux Invalides, nous admirâmes la tombe de Napoléon, celle de ses frères et celle du Maréchal Foch, le cœur embaumé du premier grenadier.

Nous respirions la paix et la tranquillité, en longeant les quais de la Seine. Ceux de gauche, avec leur interminable file de bouquinistes, et ceux de droite, avec leurs magnifiques allées où s'ouvrait une piste cavalière. Nous nous délections de la contemplation de la magnifique œuvre d'art qu'est le théâtre de l'Opéra, sur la place du même nom, depuis la terrasse du fameux café de la Paix.

Tout était pour nous motif d'admiration, depuis les jardins des Tuileries et du Luxembourg, jusqu'à la cathédrale Notre-Dame, l'Abbaye de Saint-Germain et le coin de beaucoup de bohèmes qui firent la renommée de l'art français ; Montmartre, avec ses petites rues qui grimpent.

Mais ce n'était pas encore tout ça qui nous enchantait à Paris, pas les grands boulevards ni les petites ruelles du quartier latin. Le plus beau de la Ville Lumière nous ne pourrions pas le décrire parce que ce n'est pas corporel, c'est un "on ne sait quoi" d'inexplicable, et qu'une fois loin d'elle reste en nous le désir éternel de revenir, quelque chose qui nous attire avec une force extraordinaire.

Le temps courait inexorablement et le moment de partir arriva. Très tôt le matin, accompagnés par Madame et Mademoiselle M., nous allâmes prendre le train à la gare de l'Est, la même où pendant cette guerre comme pendant l'autre, des milliers et des milliers d'hommes s'étaient embarqués pour aller jusqu'où nous allions, au front, et avec le même espoir, dans bien des cas irréalisé, de revenir.

Comme SALAVERRI, nous étions empreints d'une grande tristesse et les pensées les plus moroses se bousculaient dans nos têtes.

JANVIER 1945 EN ALSACE

Nous partîmes et le train sortit de la gare. Il faisait très froid et il manquait presque toutes les vitres à notre wagon, ce qui empirait la situation.

A quatre heures de l'après-midi nous arrivâmes à NANCY, capitale de la Lorraine où nous dormîmes dans une caserne. Là, nous ne désertâmes pas, grâce à un gros effort de volonté. Notre dépression morale, la peur de revenir au front, étaient telles qu'en voyant un train en partance pour Paris, il nous vint à cet instant l'idée de le prendre et de revenir. Pendant un bon moment nous dûmes lutter contre nous-mêmes. Lorsqu'un se décidait, l'autre le retenait, et ainsi de suite, et le maudit train qui nous narguait.

Quand il partit, nous poussâmes un soupir de soulagement. Nous avons été sur le point de commettre une lâcheté dont nous serions repentis sûrement toute notre vie. Par malheur, nous ne pouvions nous targuer de vaillance, car si nous ne montrions pas notre peu de courage lorsque notre vie ne tenait qu'à un fil, c'était plus par peur du ridicule, plus forte mille fois que la peur de la mort.

Qu'auraient pensé nos camarades, nos compatriotes même, d'hommes qui, engagés volontaires, déserteraient par peur ? Pour nous, pour nos familles et pour tous nos amis, c'aurait été une éternelle honte. Pour cela, non par héroïsme, nous supportâmes tout jusqu'à la fin et nous aurions supporté encore bien d'autres choses.

Le jour où nous quittâmes NANCY nous nous levâmes pour prendre le train à 6 h. du matin et nous arrivâmes à destination à 1 h. de l'après-midi.

Nous passâmes par LUNEVILLE, et à 17 heures nous étions à SARREBOURG ou le lendemain, aux premières heures du jour, vinrent nous chercher des camions pour nous conduire à un village nommé KINZHEIM.

Aussitôt arrivés nous fûmes envoyés avec notre pièce à un endroit avancé où le commandant en personne nous apprit les bonnes nouvelles qui étalent les suivantes : nous occupions le centre du secteur.



Voltigeurs de la DFL montant en ligne près de Sélestat

A notre gauche, à environ 5 kilomètres était la ville de SELESTAT tenue par un bataillon français, et encore à gauche le village de BERGHEIM occupé par le 1er Bataillon de la Légion. Tous deux étaient attaqués presque journalièrement par les Allemands qui mettaient un point d'honneur à s'en emparer. Si l'un des deux tombait, les autres se trouveraient encerclés et on avait ordre de ne pas reculer coûte que coûte, se défendre jusqu'au dernier homme. Sûrement que cela n'allait pas relever notre moral, déjà si bas. De nouveau le désir de désertir nous reprit comme à Nancy, et nous nous repentions de ne pas l'avoir fait, nous promettant de ne pas nous laisser assassiner et si nous étions encerclés nous nous arrangerions pour nous échapper d'une façon ou d'une autre.

Nous avons déjà dans ce genre d'exploit la triste expérience de Bir Hakeim. Le froid était plus vif que jamais et nous martyrisait. Tout était recouvert de neige. Les jours passaient et dans l'attente du pire nous fortifiions les positions avec une nervosité épuisante, qui nous faisait désirer que ce que nous craignons arrive, le plus tôt ce serait le mieux. Parfois les obus tombaient sur le village, démolissant quelques maisons.



Pendant la nuit nous patrouillions dans les rues et pendant une de ces promenades nous surprîmes un individu qui allumait et éteignait la lumière de sa maison d'une étrange façon. Nous frappâmes à la porte et quand il ouvrit : *"pourriez-vous nous dire ce que vous faites en allumant et éteignant votre lumière ainsi ?"* demandâmes-nous. *"J'endors la petite"*, répondit-il. *« C'est bien, vous le direz demain au commandant »*.

Nous rendîmes compte de l'incident à l'officier de garde, qui mit immédiatement une sentinelle devant la maison. Le lendemain les gendarmes l'emmenèrent et nous ne le vîmes plus endormir la petite.

Dans la position avancée nous nous relayions par pièces et, une fois, nous fûmes attaqués avec la section d'infanterie légère qui nous accompagnait par une patrouille allemande. Un légionnaire qui était de garde a la fenêtre de la maison reçut à la tête un obus d'arme anti-tank. L'éclatement nous fit tous bondir sur les armes. Après avoir échangé quelques coups de feu, ils nous laissèrent tranquilles. Un compagnon maintint dans la neige toute la nuit un soldat allemand en lui tirant dessus. Le boche était blessé et lorsqu'il bougeait, il faisait crisser la neige, ce qui guidait notre ami, pour diriger son tir et forçait ainsi l'Allemand à se tenir tranquille pour ne pas recevoir une balle. Lorsque le jour fut venu, nous le fîmes prisonnier et découvrîmes deux morts.

Les Allemands désirant anéantir notre aile, nous nous déplaçâmes jusqu'à BERGHEIM où se trouvaient beaucoup d'hommes et de matériel.

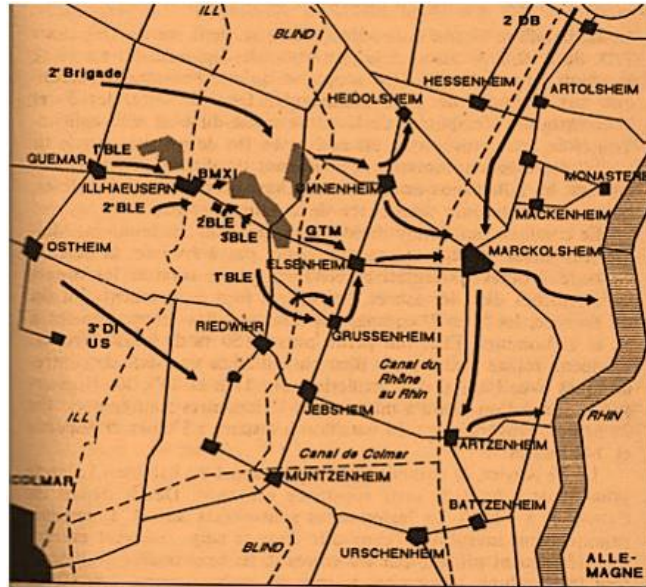
On voyait qu'il se préparait quelque chose. Dans la grande table de jeu qu'est un champ de bataille, où les joueurs sont les état-majors, et les pions, les pièces. Les Allemands avaient fait leur jeu et, de ce fait, nous étions déplacés, pour dire mieux nous étions en mouvement.

Tout ce que nous envisagions devant ces montagnes de matériel, se réaliserait sûrement. Deux jours plus tard, l'offensive était lancée sur tout le front d'Alsace dans un grand effort final pour traverser le Rhin.

Le même jour le village de GUEMAR tomba entre nos mains, pris par le premier bataillon de la Légion. Là nous le relevâmes pour subir au crépuscule une terrible contre-attaque allemande qui nous fit reculer d'une centaine de mètres pour les reconquérir avec l'aide des tanks.

ELSENHEIM

A peine faisait-il jour quand se produisirent des attaques dans tous les secteurs. L'ennemi résistait avec fureur mais, bien que lentement et en faisant des trouées dans nos rangs, il céda le terrain.



Depuis que nous faisons la guerre, il nous semblait que nous n'avions vu des combats plus durs que ceux-là. Mètre a mètre, nous arrivâmes à un moulin où les boches laissèrent quelques-uns des leurs, morts ou blessés. Ceux des mitrailleuses lourdes restèrent là pour appuyer l'avance de l'infanterie légère qui, avec la compagnie de mitrailleuses légères, irait à l'attaque du bois d'ELSENHEIM.

Ils auraient à traverser une bande de terrain complètement plate d'environ 300 mètres. La 6ème compagnie partit devant et lorsqu'elle fut à mi-chemin, elle fut surprise par le feu d'un tank qui, caché près de là, leur coupait le passage. Nos compagnons se jetèrent à terre, restant collés au sol ; pas un seul ne bougeait pendant que les projectiles tombaient au milieu d'eux, faisant un véritable carnage.

Lorsque le feu cessa il y avait plus de trente vides dans la compagnie. Mais ils ne s'arrêtèrent pas pour si peu et continuèrent en avant jusqu'à entrer dans le bois et livrer un combat furieux contre les Allemands qui se défendaient depuis des casemates faites avec de gros troncs d'arbres. Nous et l'artillerie, nous tenions le bois sous notre feu, mais en réglant mal leur tir, les artilleurs firent des coupes sombres dans nos rangs. Délogés de leurs positions, les boches ne tarderaient pas à attaquer pour les reprendre et il était nécessaire d'envoyer la cinquième compagnie pour les tenir. S'il est permis de dire une chose pareille, les hommes dans ce massacre tombèrent par « montagnes » et le commandant décida de se servir de tous ceux qu'il avait sous la main y compris ceux des bureaux et ce fut ainsi que l'adjudant-chef VITENS qui commandait notre section depuis que le lieutenant GUERARD était blessé, dit " *ordonne aux hommes de ta section de prendre le plus possible de munitions pour les armes individuelles et de s'assurer de leur bon fonctionnement car dans un instant nous gagnons le bois pour aider les compagnies d'infanterie*". Quelques minutes après nous étions en route.

Jusqu'à l'orée du bois c'était un éclatement continu, car les obus tombaient l'un après l'autre.

Près de la ligne de feu nous rencontrâmes SALAVERRI qui commandait une pièce de mitrailleuse légère et qui était dans un état lamentable, mouillé, plein de boue et tremblant

de froid. Je lui demandai comment étaient les positions, où je pourrais mettre les 15 hommes que j'amenais et il m'indiqua un endroit un peu en avant de sa pièce. Un trou était fait et nous y descendîmes, indiquant ensuite à chacun l'emplacement qu'il devait occuper.

Une fois tous installés, je m'adressais de nouveau à SALAVERRI pour savoir quelles forces se trouvaient devant nous. *"Regarde dit-il, je ne sais pas de quelle compagnie elles sont, mais elles sont allemandes et devant toi il y a une mitrailleuse qui tire à faire peur et je te conseille de ne pas te montrer plus"*.



Le 3e BLE dans les bois d'Elsenheim

Il serait inutile de vouloir raconter avec plus de réalisme ce qui suivit. Attaques pour avancer de vingt mètres et être immédiatement contre-attaqués par les Allemands et après une brève lutte, retrouver les positions premières.

Trois jours et trois nuits d'horreur, d'attente angoissée heure après heure, sous une canonnade terrible, avec seulement quelques minutes de sommeil agité duquel nous sortions toujours en sursautant l'horreur dans les yeux, et tout cela par une température de -20°.

Les quelques hommes qui en sortirent, ce fut par miracle. Un obus éclata à seulement deux mètres de l'endroit où SALAVERRI s'était plaqué au sol. La déflagration de l'air le souleva et les éclats lui volèrent autour du corps, lui causant seulement une petite blessure à l'épaule. Plus tard nous comptâmes les trous de sa capote, il y en avait 14.

Lorsque la relève arriva nous étions à bout de forces. Quelques heures de plus et il aurait été trop tard. Sur un effectif de 900 hommes, seuls 105 étaient sains et saufs.

Plus de trois cents morts et près de cinq cent blessés. Notre bataillon était anéanti. Et tout cela en seulement trois jours et trois nuits. Nous avons seulement une consolation : si la guerre se terminait assez rapidement maintenant, nous ne retournerions plus au front.

Lorsque nous sortîmes du bois pour aborder la route, le commandant était là. Comme il voyait un groupe de 17 hommes commandés par un caporal-chef, il demanda à quelle compagnie il appartenait. *"Ceci n'est pas un groupe, mon commandant, répondit le caporal-chef, ceci est ce qui reste de la 7ème compagnie d'infanterie du bataillon ».*

SIMON baissa la tête et ne dit rien. Derrière venait la 6^{ème} avec 21 légionnaires, et ensuite la 5ème avec 32. La plus nombreuse était celle des mitrailleuses légères qui, avec le renfort de notre section comptait 150 hommes avant le combat. Maintenant nous restions 44.

Avec une infinie tristesse le commandant regardait les restes de ce qui avait été le 2ème Bataillon de la Légion Etrangère. Les ombres n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes. Nous marchions en traînant les pieds couverts de boue, le visage pâle et décomposé.

Quelques soldats des autres unités qui nous regardaient et savaient ce qui s'était passé, nous contemplaient comme si nous avions été des fantômes. Le lendemain, de retour au village de BERGHEIM qui nous avait vu partir, les gens nous demandèrent des nouvelles des autres compagnies.

Là, le commandant, en public, nous lut un message du général de division qui nous exprimait son admiration pour la bravoure avec laquelle le bataillon avait fait son devoir. Il nous parut qu'à certains échappaient des paroles mauvaises en écoutant le message en question. Comme nous ne comprenions pas le motif de l'énorme sacrifice consenti, l'un d'entre nous le demanda au Commandant qui ne trouva rien à redire à notre question ; selon lui, c'était grâce à ce sacrifice, que nous jugions inutile, que les forces blindées qui attaquaient le Rhin trouvèrent la voie libre.

Ce qui se passa ensuite, nous ne pûmes le croire.

Le second jour après la relève, nous étions de nouveau en alerte pour remonter au front d'un moment à l'autre. Cet ordre causa une vague de protestations dans nos rangs. Le lieutenant GUERARD revint à ce moment de l'hôpital et nous lui exposâmes nos griefs, c'était pour qu'il en réfère plus haut, car lui seul ne pouvait rien faire et nous lui dîmes que s'il voulait nous faire tous tuer, il n'avait qu'à nous aligner contre un mur et commander le peloton d'exécution, ce qui serait plus rapide et nous empêcherait de souffrir.

Avec son calme habituel, il nous apaisa et nous informa que le Commandant venait de me nommer caporal eu égard à mon comportement dans les derniers combats. Ceci ne me rendit pas plus joyeux, et nous nous assîmes près du feu pour nous chauffer et converser.

La conversation languit bientôt et chacun était perdu dans ses propres pensées. Ce fut alors que nous eûmes une idée.

Prenant une boîte de corneed-beef qui traînait par-là, nous en coupâmes deux côtés et, avec un couteau, traçâmes une croix et dans le bras horizontal traçâmes cette inscription : *"Caporal Domingo LOPEZ, mort au Champ d'Honneur"*.

Nous l'emporterions en partant et dîmes à nos compagnons : *"C'est une pitié que d'être enterré sans croix", bien que celle-là, d'un côté dise "corneed-beef" "industrie uruguayenne", et de l'autre côté porte notre nom"*.

Après quelques instants de discussion sur l'utilité ou l'inutilité des croix sur les tombes, nous allâmes dormir. Peu après nous fûmes éveillés pour être prévenus qu'à l'aube nous devions être prêts à partir. Nous pensions que cela avait ôté le sommeil à tout le monde, car sans cesse on entendait le bruit de quelqu'un qui se retourne sur sa couche.

Avant l'heure dite, nous étions prêts. Lorsque nous fûmes pour prendre le camion, les camarades ne voulurent pas me laisser monter avec la croix, mais comme nous voulions être enterrés dans toutes les règles de l'art, je pris un autre camion où ils n'étaient pas aussi superstitieux.

Nous nous mîmes en marche et avant d'arriver sur place on nous fit descendre, nous ordonnant de faire demi-tour et de retourner à notre point de départ, car on n'avait pas besoin de nous.

On ne peut pas imaginer notre sentiment de délivrance.

Criant et chantant nous arrivâmes à BERGHEIM, où nous nous mîmes à parler à perdre haleine et à rire avec ou sans motif. Pour notre complète tranquillité, nous fûmes ramenés en arrière garde. Nous pouvions être plus ou moins sûrs de ne pas être relancés dans le combat, du moins dans l'immédiat.

Dans le village de CHATENOIS nous fûmes reçus dans les familles et nous passâmes de bonnes journées, partant ensuite occuper les postes avancés sur la ligne Maginot pour garder les abords du Rhin où nous fûmes aussi assez bien.

Nous revînmes de là à CHATENOIS pour être emmenés en camions à la gare d'ALTKIRCH où nous attendaient déjà les fameux wagons marqués chevaux 8, hommes 25.

Ce voyage, fait dans d'aussi mauvaises conditions comme celui que nous avons fait peu de temps avant, dura 4 jours, à la fin desquels nous débarquâmes à la Bocca pour être transportés en camions jusqu'à MOUGINS.

Là, nous étions mieux que personne : des lits, un château magnifique qui appartenait, selon les rumeurs à un milliardaire américain, un splendide parc l'entourait, et il y avait une superbe piscine, et encore si tout cela ne suffisait pas, nous étions à 6 kilomètres de CANNES, où nous allions à pied tous les jours.

Notre demi-brigade pour les combats d'Alsace fut décorée de la Croix de la Libération, et notre bataillon fut désigné pour la représenter. Nous, par malheur, ne pûmes y aller, car nous nous trouvions en prison pour un petit scandale que nous avons causé à Cannes...



Ci-dessous Défilant dans les rues de Nice après la victoire de 1945, les légionnaires de la 13^e DBLE peuvent être fiers du long chemin parcouru depuis la Norvège. (ECP/Armes)



Pour les défilés qui eurent lieu en raison de cette décoration à NICE et à PARIS, on ne nous sortit pas de prison, mais lorsqu'il s'agit de remonter au front, on vint bien nous chercher.

DERNIERS COMBATS A L'AUTHION ET FIN DE LA GUERRE

Priant pour que le sort nous soit favorable, nous gagnâmes les Alpes pour bouter hors de France les derniers Barbares.

Nous prîmes une route qui court entre de hautes montagnes et en bien des endroits borde des précipices qui nous firent froid dans le dos en pensant ce qui arriverait si le chauffeur faisait une fausse manœuvre.

A la tombée de la nuit les camions avec leurs phares allumés semblaient un immense reptile qui se traînait lentement avec ses cent paires d'yeux lumineux parmi les tours et les détours du chemin.

Cette nuit-là nous dormîmes à une halte et à trois heures du matin nous partîmes à l'attaque.

Nous fîmes une partie du chemin en camions pour charger ensuite le matériel à dos de mulets et continuer à pied. Nous nous approchâmes facilement du premier objectif et bientôt les autres tombèrent.

A ce moment déjà on chuchotait que la guerre allait se terminer d'un moment à l'autre, ce qui au lieu de nous donner du courage, nous faisait penser qu'on pourrait bien être tués maintenant après avoir échappé à la mort plus de trois ans, et dans des circonstances pires.

Enfin on nous laissa nous reposer pendant 48 heures et nous pensâmes « *deux jours de gagnés sur la fin de la guerre* ». Qui disait qu'elle ne pouvait pas se terminer pendant que nous étions là !

La prochaine position que nous eûmes à prendre, nous le fîmes sans tirer un coup de feu : nous étions sous la protection du poste de commandement.

Un matin la compagnie de mitrailleuses légères occupa un poste avancé avec quelques sections d'infanterie, et fut attaquée, perdant trente hommes, morts ou prisonniers.

Dans l'après-midi, les Allemands prirent à notre barbe un observatoire ; la situation semblait compromise. A la nuit ARTOLA nous dit qu'il allait ordonner aux hommes de la pièce de se préparer à partir, « *sans bouger beaucoup* », sans se faire voir.

Comme tout cela sentait mauvais, nous lui demandâmes ce qui se passait et il nous raconta une histoire de patrouille que bien entendu nous n'avalâmes pas, lui laissant entendre qu'il pouvait dire tranquillement de quoi il retournait, car il y avait longtemps que nous n'étions plus des bleus et que tout cela ressemblait à une charge comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau.

Il consentit à admettre en effet que nous nous retirions parce que les choses allaient mal, mais qu'il ne fallait pas que nous en parlions aux autres pour ne pas les alarmer.

la facilité avec laquelle le commandant abandonnait le terrain nous paraissait bizarre, mais nous pensâmes que du fait de la fin prochaine des hostilités il ne voulait pas s'exposer inutilement.

Selon notre opinion, c'est une des meilleures décisions qu'il ait prise pendant les longues années qu'il fut notre chef, car il fallait voir avec quel plaisir nous mimes tout en œuvre pour lui obéir au pied de la lettre.

A une heure du matin nous nous ébranlâmes dans le plus grand silence. Cela les mules ne le comprenaient pas et elles commencèrent à renâcler avec les caisses de munitions, faisant un bruit de tous les diables qui nous mit les nerfs à fleur de peau.

A l'aube nous fîmes halte, rompus de fatigue d'avoir fait tout ce trajet en remorquant les mules.

Lorsque ceux qui protégeaient la retraite nous eurent rejoints, nous nous avisâmes d'un fait curieux. Lors que vint l'heure d'abandonner les positions, notre artillerie commença à tirer sur l'endroit que nous venions de quitter et les Allemands en firent autant. Chacun préférait éviter la destruction de ses troupes en retraite, et les deux, croyant contenir l'ennemi, faisaient feu au même endroit, et chacun s'en fut de son côté.

Et ainsi, aussi comiquement, se termina pour nous la grande tragédie qui durant des années ensanglanta le monde, endeuillant des millions et des millions de foyers. Ceci fut notre dernière intervention dans la grande lutte des démocraties contre les funestes régimes totalitaires et les dictatures abattus enfin.

C'est dans la caserne Maud'huy des Chasseurs alpins, installée à LANTOSQUE dans les Alpes, que nous surprit la fin de la lutte.

Nous pensions toujours qu'à ce moment-là notre joie serait immense et lorsque notre espoir de tant d'années se fut matérialisé nous restâmes comme stupéfaits, sans enthousiasme, et c'est seulement quelques heures après que nous nous mîmes à tirer des coups de feu pour faire du bruit, mais sans conviction, seulement parce que la guerre était terminée et qu'il était nécessaire de le fêter de n'importe quelle manière.

Lorsque les officiers pensèrent que cette fantasia pouvait devenir dangereuse, ils nous retirèrent les armes et nous allâmes dormir bien tranquillement.

Le lendemain nous fûmes acheminés vers l'ITALIE où nous devons demeurer en occupation dans un hameau dont le nom même nous paraissait sot et insignifiant « SAMBUCO ».

Je ne me rappelle pas combien de temps nous sommes restés là, où nous ne faisons que nous abrutir, jusqu'à ce qu'enfin nous regagnâmes LANTOSQUE, continuant peu après jusqu'à ANTIBES sur la Côte d'Azur et quelques jours après, jusqu'à La FERTE-MILON, une petite gare à 60 km de Paris.

Une fois là, on commença à envisager le commencement de la démobilisation et, comme lorsque nous avions quitté notre Patrie, nous n'avions qu'une pensée, partir ... maintenant, nous n'avions qu'un désir, regagner nos foyers et pouvoir jouir des délices de la Paix.

Ce jour inoubliable vint enfin, le 30 août 1945. A la gare d'Orléans à Paris, nous primes le train qui devait nous emmener au port de LA PALISSE, où déjà nous attendait le vieux bateau français Groix, qui nous mènerait dans les bras de ceux qui nous attendaient.



Telles furent les horreurs de la guerre auxquelles il nous fut donné d'assister sur les divers fronts où le destin nous avait conduits, et que j'ai essayé de relater, sans détails excessifs qui auraient pesé au lecteur.

Il me reste seulement à souhaiter que ces horreurs qui nous firent bien mal au cœur, rencontrent leur compensation maximum dans le bonheur de fouler de nouveau le sol de la Patrie (d'autant plus chère qu'elle est plus lointaine), et qu'en tombant dans des bras fraternels, avec une profonde émotion, nous comprenions que dans notre âme naissaient une fois de plus des sentiments que la guerre n'était pas arrivée à détruire.

FIN